



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Fr 284.2

Harvard College Library



FROM THE GIFT OF

ARCHIBALD CARY COOLIDGE

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY

FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY









BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST

Reconnue d'utilité publique — (Août 1880)



DEUXIÈME SÉRIE — TOME XXII

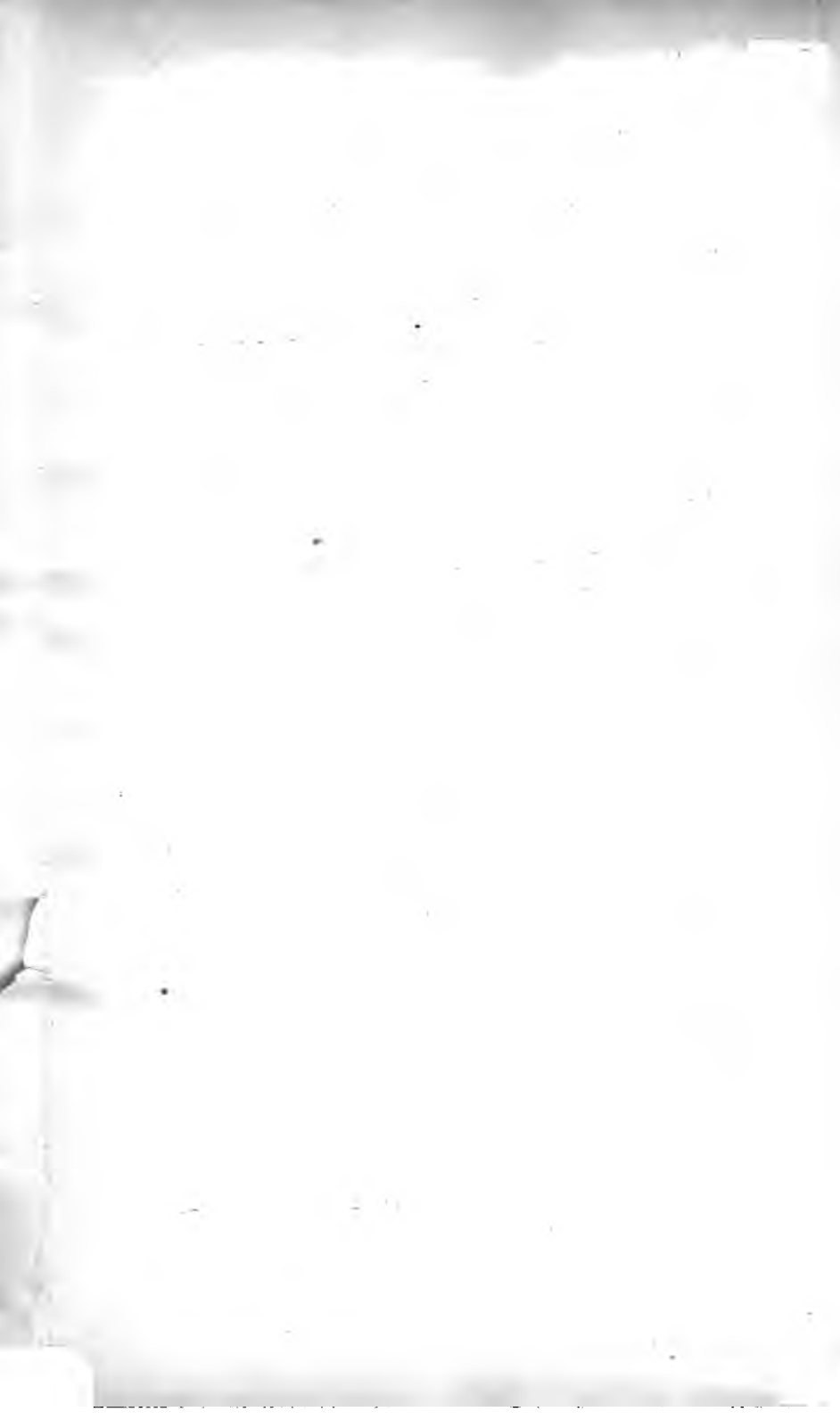
—

1896-1897

—

BREST
IMPRIMERIE A. KAIGRE, RUES KLÉBER, 11 ET TRAVERSE, 18

—
1897



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

chapelle, puis les toits du collège de Léon; en arrière apparaissent les deux flèches et le campanile central de la cathédrale, le clocher de Saint-Pierre, quelques chapelles, de vieux hôtels entremêlés de verdure, de maisons, de bouquets d'arbre, de jardins et encadrés par des champs, des cultures et de beaux bois qui paraissent descendre vers la baie de Penpoul. Au loin, la pointe de Roscoff, la baie et la presqu'île de Carantec et enfin la mer bornant l'horizon complètent cet ensemble.

La vue en est encore plus pittoresque à l'extrémité du Champ de la Rive, promenade favorite des Saint-Politains. Sous la falaise qui la termine se déroule un magnifique tableau. On aperçoit à l'horizon une grande étendue de mer, la côte jusqu'à Perros, le château du Taureau, l'embouchure de la rivière de Morlaix, le golfe semé d'îles et sillonné de blanches voiles. Au premier plan, au milieu des prairies et des bois apparaît, hérissée de flèches, la ville de Saint-Pol. La tour du Kreisker se présente absolument dégagée dans toute sa hauteur et dans toute l'harmonie de ses heureuses proportions. « On regarde à » travers cette dentelle de pierre, dit Emile Souvestre, » et de l'autre côté passent les nuages, comme de fantas- » tiques visions. »

« Par les beaux couchers de soleil, la tour s'empourpre de teintes splendides, mais c'est dans les nuits calmes et sereines, lorsque la lune monte au-dessus de l'horizon, inondant de sa blanche clarté la mer et les îles, que la silhouette du Kreisker se dessine dans tous ses détails, criblée de points lumineux et comme percée à jour. » (1)

(1) Riou. *A travers le Finistère.*

Il y a, disent les Morlaisiens, trois cents lieues et trois cents ans entre Saint-Pol et Morlaix. Cette opinion est excessive ; cependant il est vrai de dire que de toutes les anciennes cités de la Bretagne, la ville de Saint-Pol est peut-être celle qui a le mieux conservé les traditions et les mœurs antiques. Si l'architecture de ses principaux monuments est du moyen âge, l'aspect de ses rues et la manière de vivre de ses habitants sont encore du XVIII^e siècle.

Il est curieux d'y voir, en quittant Paris ou quelque grande ville et presque en arrivant, une de ces processions qui parcourent les rues aux époques solennelles ; celle de la Toussaint, par exemple, qui répond au culte pieux des Morts, si cher aux cœurs bretons.

Elle s'avance, précédée de suisses et de bedeaux, en costume antique et bariolé, suivie par les notables, tête nue. Derrière marche une foule innombrable et recueillie, les hommes d'abord, vêtus comme leurs pères il y a cent ans, d'une veste noire soutachée, d'un chapeau enrubanné de velours noir et la taille serrée d'une ceinture en cotonnade voyante ; les figures rasées ou encadrées de favoris ont un air austère, grave, un peu dur ; la mélancolie de la terre bretonne est peinte sur leurs traits halés. Vient ensuite la foule des femmes. Elles passent les yeux baissés, le profil penché comme des saintes de vitrail sous leurs coëffes brodées, ayant gardé, elles aussi, leurs anciens costumes. Peu de curieux, tout le monde suit la procession. Les magasins, les maisons, les vieux hôtels sont fermés et silencieux. C'est à peine s'il y a quelques boutiques ouvertes. On se croirait transporté un siècle en arrière.

« Tout, dit M. du Cleuziou, est antique dans Saint-Pol, tout y est du temps, comme disent les marchands d'antiquité de Paris, depuis la chambrière de l'hôtel où vous descendez, coiffé de son petit hénin comme une gente fille de l'hôtel des Trois-Barbeaux ou de l'Oie couronnée, jusqu'aux écoliers tondus à la Césarine que vous croisez à la porte des églises, leur livre à la main. »

L'église et le collège sont, certainement, tout le passé de Saint-Pol et résument l'histoire de la vieille cité bretonne.

En effet, sanctifiée par le pieux évêque qui lui donna son nom, illustrée par ses miracles, Saint-Pol-de-Léon « Castel-Paol » fut, pendant tout le moyen-âge, une ville essentiellement ecclésiastique. Ce caractère religieux la préserva souvent pendant les époques troublées des pillages et des luttes qui dévastèrent le Léon.

Aussi au XIII^e siècle, riche, florissante et prospère, la ville de Saint-Pol était-elle le centre de la vie de toute la contrée. Un lai de cette époque, tiré d'une précieuse collection du duc d'Aumale et cité par M. de la Villemarqué, nous représente la fête annuelle de l'évêque Saint-Pol comme le rendez-vous non seulement de tout le haut clergé, mais encore de la plus grande noblesse, attirée par ces pompes religieuses :

« Jadis, à Saint Pol de Léon,
» — Ce nos racontent li Breton
» Solaient granz genz assembler
» Por la fête au saint honorer... »

En cette occasion, le comte de Léon convoquait, dit le poème, en grande cour et fête solennelle en même temps

que ses vassaux, tous les barons et nobles de Bretagne, les conseils des bonnes villes et de toutes les cités, dans leurs plus beaux costumes. A côté des seigneurs, ce jour-là, paraissaient en grande toilette les invitées de la comtesse de Léon :

« Les plus nobles et les plus belles,

» Du païs, dames et pucelles

» Qui toutes estaient el païs.

» Ny avait dame de nul pris

» Qui n'y venist en icel jor.

» Mult étaient de riche ator

» Là étaient tenu il plet

» Et là èrent conté li fet

» Des amors et des drueries

» Et des nobles chevaleries.

» Ce que l'an estait advenu

» Tot ert oï et retenu.

» Lor aventures racontaient

» Et li autre les escoutaient

» etc.

» Un lai en faisaient entre eux

» Ce fut la coutume d'iceus

» Puis était il lais maintenuz

» Tant que partout étaient seuz ;

» Car ceux qui savaient de note,

» En viele, en harpe et en rote,

» Lors de la terre le portaient

» Es roïaumes où ils alaient. »

Ainsi donc, ce n'était pas uniquement la fleur de la chevalerie, mais aussi les trouvères, gais successeurs des

anciens bardes qui venaient chercher à la fête de Saint-Pol un aliment pour la poésie, des inspirations pour leurs chants.

Dans ces temps de vaillance guerrière, pouvaient-ils en trouver de plus digne que l'histoire du chevalier Nuz, le compagnon de Saint-Pol, le sir de Kergournadech, dont nous parlerons plus loin !

C'est pourquoi, quand à la procession solennelle paraissait la bannière de cette maison, quand venait à briller l'écusson « échiqueté d'or et de gueule » avec la devise : *En Diex est*, la foule saluait avec respect.

Et combien de nobles et glorieuses bannières à côté de celle-là (1).

Cette influence morale de la cité de Léon et de sa cathédrale se maintint et grandit encore pendant les siècles suivants.

Au début de la Renaissance, Saint-Pol était devenu la capitale intellectuelle du Léonais, centre puissant de corporations florissantes, pépinière d'artistes, de maîtres des œuvres et de constructeurs, patrie de l'illustre Michel Colomb, le Phidias breton (2), Saint-Pol, dis-je, rayonnait dans la province et attirait les jeunes clercs et les escoliers qui voulaient se perfectionner dans la sculpture, dans l'art de bâtir ou dans la théologie.

C'est pour obéir à cet appel et aux vœux des habitants que l'évêque Rolland de Neufville, en 1580, octroya au sieur Jean Prigent les fruits d'une prébende scolastique pour remplir l'emploi de précepteur de l'école de Léon.

(1) Abbé Alexandre Thomas (*Saint Pol Aurélien*).

(2) Prouvé par Léon Palustre,

Telle fut l'origine du collège actuel qui associa ses destinées à celles de la cathédrale et de l'église du Kreisker devenue depuis sa chapelle.

A partir de sa fondation, ce collège s'est développé et transformé suivant les temps et les mœurs. A la fin du siècle dernier, il était le plus important établissement d'instruction du Léon. Aujourd'hui, devenu universitaire, il possède quatre cents élèves et il est un des plus florissants du Finistère.

De 1580 à nos jours, vingt générations d'élèves s'y sont succédé, pour peupler ensuite les châteaux, les manoirs et les presbytères de la Basse-Bretagne.

Plusieurs noms célèbres en sont sortis. Citons entre autres l'évêque Jean de Coëtlosquet, de l'Académie, le général Moreau, vainqueur de Hohenliden, le ministre Billault, Émile Souvestre, etc., et vivant encore, le savant médecin Marcelin Duval.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude, consacrée principalement à la description des monuments, de faire l'histoire de ce collège. Elle a été faite et bien faite par un de ses professeurs, M. Picard, dans un livre très précis et très documenté ; sa lecture intéressera tous les anciens élèves de la vieille école du Léon, heureux d'évoquer tout le passé de la maison qui les instruisit et les forma ; elle attirera aussi les lecteurs curieux de connaître l'organisation d'un collège breton pendant la Renaissance, les XVII^e et XVIII^e siècles, et de comparer les études, la discipline et l'éducation d'autrefois aux études, à la discipline et à l'éducation d'aujourd'hui.

Quant à nous, nous nous attacherons exclusivement aux deux édifices les plus importants de Saint-Pol, dont

la construction joua un rôle si considérable dans l'évolution de l'art breton, je veux dire la cathédrale et la chapelle du Kreisker.

CATHÉDRALE DE SAINT-POL

Comme beaucoup parmi les églises de Bretagne, la cathédrale de Saint-Pol a une origine miraculeuse. Ici la légende est trop jolie pour ne pas être racontée.

En effet, cette église doit sa primitive construction et son nom à un saint de la Grande-Bretagne, nommé Pol Aurélien, né vers 492 ; Hoël le Fainéant régnant en Armorique et Clovis, premier roi chrétien en France.

Ayant traversé l'Océan en 517, Pol aborda à Huessa, la sombre île d'Ouessant. Puis, après en avoir converti les habitants, il se rembarqua et fut jeté par les flots sur les côtes de Léon, près de l'ancienne Occismor. Il demanda à Guythur, chef ou comte de l'île de Batz, une retraite où il put servir Dieu. Guythur lui permit de bâtir un Oratoire et vint lui-même habiter un château voisin, nommé depuis Castel-Pol, origine de la ville de Léon.

En reconnaissance, Pol Aurélien dota miraculeusement d'eau le domaine desséché de Guythur, en frappant le sol aride de son bâton de pèlerin, d'où le nom de Terre de Batz (terre du bâton) donné à cette île.

D'autres miracles allaient bientôt montrer à tous la sainteté de la mission de l'apôtre. En effet, le roi Marck, époux malheureux de la blonde et charmante Yseult, aux yeux de pervenche, régnait alors en Cornouaille,

Il refusa à Saint-Pol, dit la légende, une des cloches de son château, pour orner son monastère, mais les pêcheurs du comte Guythur prirent, quelques jours après, un gros poisson qui tenait dans sa gueule la cloche demandée. C'est, dit-on, celle que l'on a conservée dans la cathédrale et que l'on fait sonner solennellement sur la tête des pèlerins le jour du pardon de la ville.

A cette vue, le comte, rempli d'admiration, supplia le saint de délivrer l'île d'un immense dragon, long de soixante pieds, le corps couvert d'écailles impénétrables, qui, sortant souvent de sa caverne, faisait un horrible carnage des animaux et même des habitants qu'il rencontrait.

Pol, ayant passé la nuit en prières, se mit en marche vers l'ancre du dragon en demandant l'aide de quelques vaillants. Un seul jeune guerrier, natif de Cléder, osa l'accompagner, l'épée à la main. Pol, ayant béni cette épée, s'avança suivi du jeune homme vers le dragon, auquel il ordonna, au nom du Christ, de sortir de sa tanière. L'animal obéit, en roulant des yeux horribles, froissant la terre de ses écailles et sifflant si terriblement, que tous les villages voisins en tremblaient.

Sans s'effrayer, le saint lui jeta son écharpe autour du cou, et le donna à conduire à son gentilhomme qui le mena en laisse comme un chien docile, pendant qu'avec son bâton, Pol activait la marche du monstre.

Arrivé à l'extrémité nord de l'île, il lui ôta son lien et lui ordonna de se précipiter à la mer. Le terrible animal obéit de nouveau, sans la moindre résistance, et les flots l'engloutirent pour jamais. Ce gouffre se nomme encore Toull-ar-Sarpant, l'abîme du serpent, et la mer y retentit

sans cesse d'un bruit et d'un grognement étranges qui sont les plaintes éternelles du dragon. Les nageurs les plus intrépides ne se hasardent dans le voisinage qu'en état de grâce, et certains racontent avoir aperçu quelquefois, en plongeant, une gueule écumante sortant entre deux rochers.

Le comte Guythur, après avoir chaleureusement remercié saint Pol, mit la main sur l'épaule de son compagnon : « Désormais, dit-il, ta maison portera le titre de Kergournadech (château de celui qui ne sait pas fuir). Telle est l'origine d'une vieille famille bretonne dont les descendants existaient encore au commencement du siècle, et dont la bannière était acclamée au moyen-âge.

Le peuple de Léon, reconnaissant, voulait obtenir Pol pour évêque, mais l'humilité du saint refusa cet honneur. Guythur usa de ruse pour le forcer à accepter la mitre et la crosse et obéir ainsi aux suffrages unanimes des habitants.

Il l'envoya en message à Paris auprès du roi Childebert, auquel il portait une lettre cachetée. Le roi des Francs, ayant ouvert la lettre et lu son contenu devant toute sa Cour réunie, proclama saint Pol Aurélien évêque du Léon.

De retour dans l'Armorique, le saint édifia la première cathédrale. Dans son gouvernement épiscopal, il s'appliqua avant tout à moraliser et à instruire les peuples confiés à ses soins, et, après avoir abdiqué, puis repris sa dignité d'évêque, il mourut dans le monastère de Batz, en 594, à l'âge de cent deux ans.

Son corps fut transporté à Léon, qui prit dès lors en son honneur le nom de Saint-Pol-de-Léon, donné à sa

cathédrale, et on lui fit dans cette église de magnifiques funérailles, suivies par tout un peuple en pleurs.

Une plaque de marbre noir indique, dans l'église actuelle, l'emplacement du tombeau de son premier évêque.

Cette basilique primitive fut presque complètement détruite par les Normands vers 857. Il n'en est presque rien resté, sinon peut-être un curieux bas-relief engagé aujourd'hui dans une chapelle moderne à l'orient du transept sud et le tombeau attribué à Conan-Mériadec, hypothèse assez invraisemblable, le style de ce tombeau ne remontant guère au-delà du XI^e siècle.

Sur les ruines de l'église, ainsi bouleversée par les Normands, on réédifia à cette époque une seconde cathédrale, romane, très simple et très incomplète, si hâtivement construite et si peu solide, qu'elle menaçait ruine un siècle plus tard.

Aussi, sur l'initiative de l'évêque Derrien (1237) et sous l'influence des ducs de la race de Pierre de Dreux qui firent pénétrer en Bretagne les principes de l'art ogival français, on résolut de reconstruire l'édifice sur le même emplacement, mais dans le nouveau style et conformément aux règles des constructions gothiques.

Cette cathédrale fut orientée suivant les traditions, c'est-à-dire le chevet à l'orient et les tours à l'occident, et d'après l'habitude des constructeurs bretons, la façade latérale sud devant être plus riche et plus ouverte que la façade nord.

Les comtes de Léon, dont la famille fournit dans cette période plusieurs évêques à l'Église, contribuèrent puissamment à sa construction. C'est pourquoi les vicomtes

de Rohan, qui furent leurs successeurs et leurs descendants par les femmes, devinrent dans la suite chanoines héréditaires et furent dotés d'une foule de privilèges spéciaux en reconnaissance de la générosité de leur race.

Cependant, dans le XIII^e siècle, on ne parvint à élever que les tours sans les flèches, le porche qui sépare les tours, la nef tout entière et ses collatéraux jusqu'aux transepts. Cet édifice nouveau fut relié aux transepts et au chœur de l'ancienne église romane qui furent provisoirement conservés.

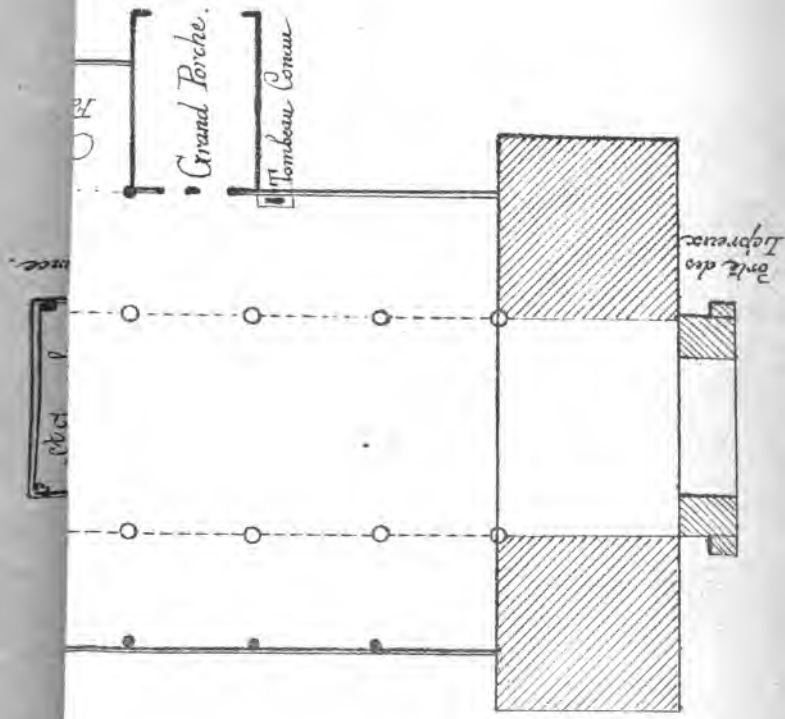
Vers 1310, l'évêque Guillaume de Kersauson acheva le porche latéral des catéchumènes et ajouta, au collatéral sud, la chapelle de Saint-Martin, dans laquelle il fut enseveli, en 1327. La flèche de droite paraît être de cette époque, la flèche du nord est postérieure et probablement de la fin du XIV^e siècle.

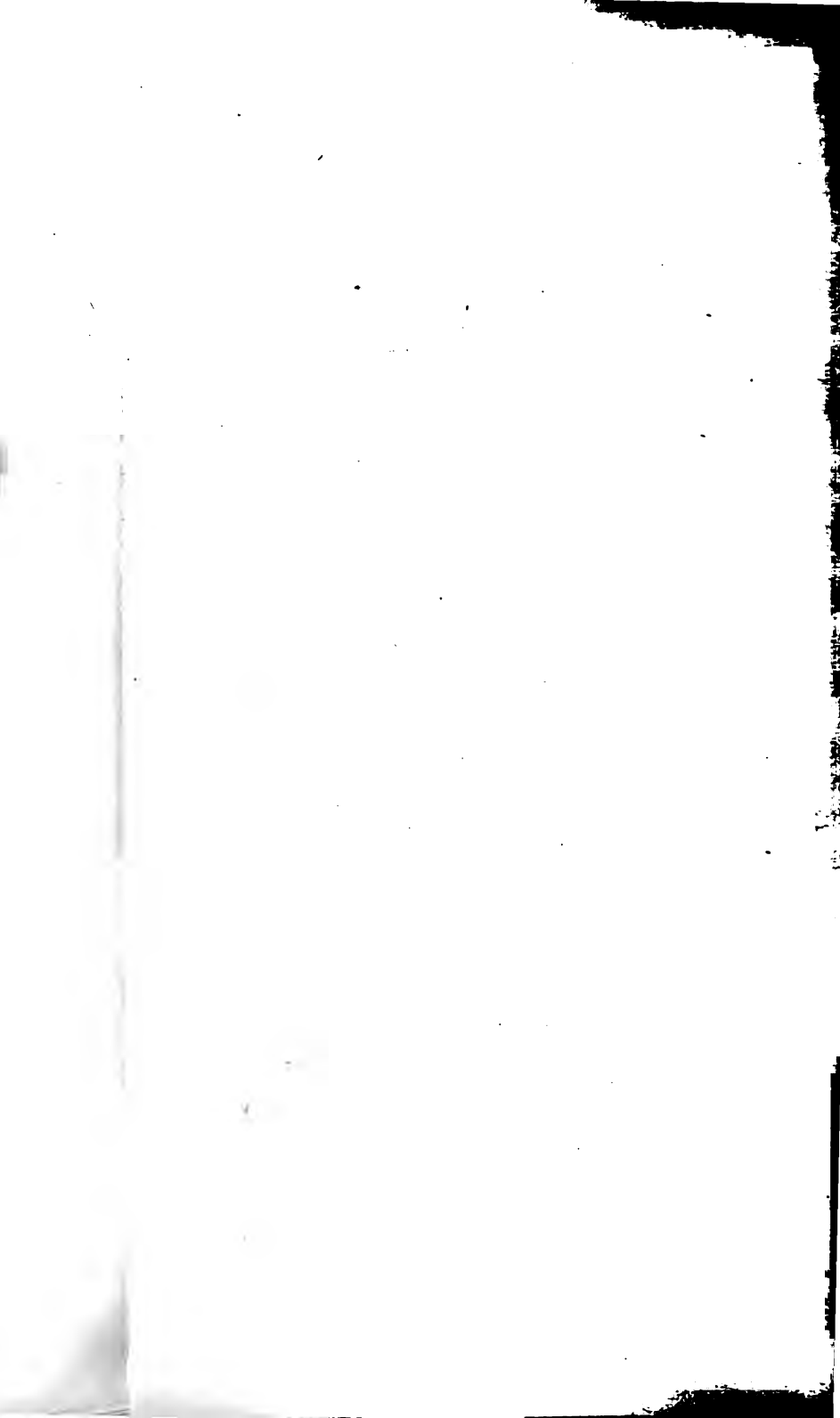
On attribue à Guillaume de Rochefort, sacré évêque de Léon, en 1349, les voûtes de la nef et celles des collatéraux, ainsi que la construction du transept septentrional.

Le nouveau chœur fut élevé, en 1431, par l'évêque Jean Validire, confesseur du duc Jean V, à l'époque où se terminait l'église du Folgoat ; il fit appel, pour cet achèvement, au talent des corporations bretonnes, qui s'était manifesté dans l'embellissement et l'édification de ce dernier sanctuaire. Jean V, pour faciliter ce beau travail, octroya à la cathédrale de Saint-Pol la somme de 12,000 livres.

De la même époque datent les modifications apportées aux deux croisillons, c'est-à-dire la suppression et l'ouverture, dans leurs murs latéraux, de plusieurs fenêtres, le remplacement des lambris par une voûte d'ogives plus

Schéma distributif de la Cathédrale de St-Yol de Léon





basse, la construction de la magnifique rosace rayonnante qui occupe toute la largeur du croisillon sud et celle de la fenêtre de l'excommunication à l'extérieur et au-dessus de cette rosace.

Le portail méridional ne fut terminé et complété qu'à la fin du ^{xv}^e siècle ; les portes géminées en Kersanton qui s'ouvrent sur la nef, ainsi que le bénitier flamboyant qui les sépare, portant les armes des sieurs de Louméral, juveigneurs de la maison de Poulmic, indiquent nettement cette époque. Il en est de même des colonnes centrales sans chapiteaux qui soutiennent les voûtes de deux chapelles latérales.

Toute la seconde partie de la cathédrale est donc un édifice du ^{xv}^e siècle.

C'est dans ses travaux que se révélèrent la vocation et le génie de Michel Colomb, enfant. Ses essais de sculpture furent remarqués par l'évêque qui les signala au duc de Bretagne. Ce prince et ce prélat favorisèrent ce talent naissant. Grâce à leur protection éclairée, le jeune sculpteur put faire les études et les voyages nécessaires pour se former et atteindre l'éclatante renommée que lui valurent ses chefs-d'œuvre.

Au ^{xvi}^e siècle, on exhaussa le sol du chœur en enfouissant les bases des colonnes qui l'entourent et en l'embellissant par deux rangs étagés de stalles remarquables, ainsi que le lutrin, par la délicatesse et l'élégance de leurs sculptures en chêne.

Quelques travaux partiels furent exécutés depuis cette époque, des vitraux, des enfeux, des tombes, des peintures et en particulier le maître-autel en marbre noir datant de 1770.

La cathédrale eut moins à souffrir de la Ligue et de la Révolution de 1790 à 1796 que les églises de Dol, de Quimper, du Folgoat et de Nantes.

Cependant elle perdit plusieurs œuvres d'art, beaucoup de statues et la presque totalité de ses vitraux en 1793. Heureusement pour elle, elle fut transformée alors en temple de la déesse Raison, ce qui permit de la soustraire aux pillages et aux dévastations en la déclarant édifice national, sous la protection des lois.

Le 20 nivose, an II, le nouveau culte y fut solennellement consacré par les citoyens Bourguays, agent national et Trobert, maire provisoire, qui y prononcèrent à cette occasion les discours violents et emphatiques qui caractérisent cette époque.

Il sera peut-être intéressant de connaître la péroraison galante qui terminait le discours du citoyen Trobert.

« Sexe charmant, dont les âmes délicates et sensibles
» sont façonnées pour notre bonheur, vous avez aussi
» votre tâche à remplir, c'est à vous d'animer le courage
» de nos héros, d'enflammer leur valeur par l'espoir des
» chastes jouissances que vous réservez à leurs exploits ;
» c'est à vous à leur donner en récompense le doux
» nom de père, et à faire sucer à nos enfants, avec un
» lait pur, les principes de la liberté, de l'égalité, de la
» raison et de toutes les vertus républicaines et vous forme-
» rez ainsi une génération invincible autant qu'heureuse.
» Républicains, républicaines, réunissons en ce mo-
» ment nos voix libres et témoignons notre joie pure des
» victoires de nos armées, des triomphes de la Révolu-
» tion, de la gloire de nos représentants par les cris
» répétés de :

» Vive la République ! Vive la Montagne !

» Vivent nos armées. »

Rendue au culte catholique sous le consulat, la cathédrale de Saint-Pol perdit son évêque, son séminaire et par suite une partie de son ancienne splendeur, c'est ce que Brizeux déplore dans les vers suivants :

« On a brisé son trône et vidé son cercueil

» Et Pol n'a plus de fils siégeant sur son fauteuil.

» O ville de Léon, ton langage sonore,

» Ton langage de miel, seul te console encore,

» Ou bien tu vas prier sous ton clocher à jour,

» Orgueil de tes enfants et du breton l'amour. »

Cependant, grâce à Mérimée, à Pol de Courcy et à plusieurs autres archéologues distingués, grâce aussi au zèle de la municipalité, la cathédrale fut classée, en même temps que la chapelle du Kreisker, parmi les monuments historiques et remise autant que possible dans son état primitif.

De grandes réparations ont été faites dans ce but dans les deux églises de Saint-Pol, depuis 1840. Récemment encore de sérieuses restitutions ont été effectuées tant à l'église de Saint-Pol qu'à la chapelle du Kreisker.

En 1868, le dallage de la cathédrale a été complètement refait et on a eu soin de conserver les dalles et les pierres tombales les plus intéressantes.

De 1884 à 1890, il a été dépensé plus de 100,000 francs dans les deux édifices. En 1893, le portique sud du Kreisker a été complètement reconstitué, et d'importants travaux y sont en cours d'exécution sous la direction de

M. Goût, architecte des monuments historiques et religieux de la Bretagne.

Les réparations qui se font à la chapelle de Kreisker ont même mis à jour, le 26 juin 1896, c'est-à-dire tout récemment, un document des plus intéressants.

Les ouvriers occupés à restaurer la charpente des bas côtés trouvèrent cette pièce, enchassée dans un morceau de sapin, portant la date de 1775 et placé à l'extrémité d'une ferme principale de la toiture. Le chassis et la pièce authentique ont été transmis à M. Goût; mais M. Picard, professeur d'histoire au collège de Léon, a pu auparavant en prendre copie, et, grâce à sa complaisance, il m'est permis d'en reproduire ici le texte, rédigé comme il suit : (1)

« L'an mil sept cent soixante et quinze, Nicolas Pierlot, prêtre de la Congrégation de la Mission, natif de Sedan, depuis deux ans et demi procureur du séminaire de Léon, ayant avec l'aide de Dieu surmonté les obstacles qui empêchaient depuis long-temps la décoration et la réparation de Notre Dame du Creisquer est enfin parvenu, les deux professeurs dudit séminaire s'étants joints à luy, à pouvoir entreprendre une œuvre si digne de son zèle. L'ouvrage a commencé le sept mars et a été achevé le 7 juin de la même année. Il s'agissait des collatéraux qui n'étaient point lambrissés, mais il parut bientôt que ce n'était là que le moindre défaut. La charpente s'est trouvée dans la plus affreuse dégradation et prête à tomber. Des poutres qui traversaient d'une arcade à l'autre ne tenaient presque plus que par un bout. Les sablières entièrement pourries parce que les canaux pour

(1) Nous avons conservé l'orthographe de l'original.

l'écoulement des eaux des toits étaient disjoints ou rompus, il falloit renouveler à neuf ou raccourcir toutes les fermes excepté dans cette travée près la tour et celle de l'autre bout du même côté. Il s'est trouvé des chevrons qui ne tenaient plus qu'aux lattes qu'on avoit autrefois clouées dessus. La charpente et la menuiserie sont l'ouvrage de Bizien le Gall, Philippe Henri, François le Derof, Claude Lesteven et François Bos.

» La chose a continué heureusement jusqu'au troisième de may. Ce jour Jean le Gall maçon ayant amoncelé sur un échafau une grande quantité de pierres pour travailler au canal de la dernière arcade du grand collatéral, le dit échafau qui était au dessus de la porte méridionale a rompu par la poutre du milieu durant la demie-heure de repos après trois heures après-midi. Le dit le Gall a eu le coup coupé par les pierres qui sont tombées avec luy. Yves maçon couvreur qui s'y trouvait aussi est mort trois heures après. Un nommé L'ange, soldat de marine, aide maçon a été mis en grand danger par cette chute, mais le 6 juin il est retourné au travail. Je me trouvais aussi sur l'échafau, j'ai eu le même sort que les autres. J'ay été préservé d'une manière que tout le monde a jugé miraculeuse. Je n'ay gardé le lit que trois jours.

» Daigne la divine miséricorde me continuer ses faveurs et me conduire à la bienheureuse éternité ! Je la supplie aussi très-humblement de répandre ses bénédictions sur un ouvrage que je n'ay entrepris que pour sa gloire et sur tous ceux qui y ont travaillé et leur postérité. Je me recommande et tous mes ouvriers aux prières de ceux qui liront ceci, mais je demande au Dieu tout puissant

que cette lecture ne se fasse qu'après plusieurs siècles.

» Au séminaire de Léon, le 7 juin 1775.

» PIERLOT. »

La réparation signalée par cet événement remonte à l'époque pendant laquelle les prêtres de la mission ou Lazaristes dirigeaient le séminaire. Ils le quittèrent lors de sa suppression en 1790.

Grâce à tous ces soins les églises de Saint-Pol sont certainement parmi les monuments de la Bretagne les mieux entretenus. Cela tient à l'affection que leur portent les habitants de la ville et de la région, au dévouement des différents conseils municipaux et des curés qui s'y sont succédés, et aussi, il faut le dire, à la générosité de vieilles familles qui ont souvent contribué de leur bourse à la réparation d'une chapelle, d'un tombeau ou de toute autre partie importante de ces monuments.

DESCRIPTION DE LA CATHÉDRALE

La cathédrale a une longueur totale de 85 mètres, sa hauteur sous voûtes est de 16 mètres, la largeur de la nef dépasse 9 mètres.

La façade principale qui fait face au couchant se compose de deux tours jumelles couronnées de flèches se dressant à une hauteur de 50 mètres au-dessus du sol de l'église. Ces tours sont séparées par un porche que surmonte une terrasse destinée aux bénédictions épiscopales et bordée d'une balustrade quadrilobée.

Ce porche, réservé dans la primitive église aux catéchumènes et aux pénitents, s'avance en saillie sur les

deux tours. Au fond, s'ouvrent dans l'église deux portes séparées par un trumeau sur lequel se détache une colonne engagée qui porte, sur son tailloir, une statue de l'évêque saint Pol terrassant le Dragon. Deux colonnes, placées de chaque côté, portent également des statues. (1) Les consoles du tympan en avaient aussi autrefois, mais elles n'ont pas été remplacées comme les précédentes, enlevées pendant la période révolutionnaire. Au-dessus de la statue de saint Pol, on distingue les traces d'un double écusson martelé. Enfin, à chaque coin du porche, se trouve une colonnette engagée recevant les retombées des arcs ogifs de la voûte d'arête gothique qui le recouvre.

Sur la plate-forme s'ouvrent trois longues fenêtres en lancettes géminées. Au-dessus règne une loge percée de quatre arcades en tiers-point à l'intrados découpé, bordée d'une élégante balustrade.

Cette loge supporte l'horloge, au-dessus de laquelle est une terrasse dont on a rétabli la balustrade ruinée et cette terrasse fait communiquer entre elles les deux tours.

Ces tours sont carrées et à deux étages. A la base de celle de droite est une porte à ogive aiguë dite porte des Lépreux, et au midi, une fenêtre composée d'un arc en plein cintre brisé, encadrant deux fenêtres à lancettes géminées.

L'autre tour, celle du nord, contient la cage de l'escalier. Elle n'a pas de porte correspondante à la porte des Lépreux, mais seulement une baie en mitre à triple intrados, étroite à l'extérieur et s'évasant ensuite à l'intérieur.

(1) Saint Paul et saint Thomas, apôtres.

Dans les deux tours du côté de l'ouest, le premier étage est sans ouverture. Il est décoré d'une arcature figurée en arcs ogivaux aigus. Chaque colonne portant un chapiteau dans la tour du sud et sans chapiteau dans l'autre.

Au midi, la façade extérieure de la tour sud est percée au premier étage de deux baies étroites encadrées dans une arcature subdivisée par deux lancettes géminées.

Au nord, le mur intérieur de la tour septentrionale est plein de la base au deuxième étage. Seulement à l'intérieur de cette tour, de fausses arcatures reproduisent les motifs des ouvertures correspondantes de la tour opposée.

Dans les deux tours, le second étage a sur chaque face deux riches arcades simulées et au milieu deux baies étroites séparées par des abat-son. Quatre contreforts assez saillants sur chaque tour ne s'élèvent qu'à la hauteur de l'arcature figurée du premier étage. Ils sont divisés par des larmiers et ils se terminent par une retraite en pignon.

Du sommet de la tour de droite, située au sud, s'élance une flèche, ajourée du XIII^e siècle, terminée par une croix en métal récemment reconstituée. Cette flèche est octogonale et elle est encadrée aux quatre angles de la tour par quatre clochetons octogonaux à deux étages et percée sur ses quatre faces principales par des lucarnes à deux étages comme les clochetons et dans le même style.

Sur la tour du nord, se dresse une flèche analogue à la précédente, mais plus récente ; les clochetons carrés à flèches octogonales et les quatre lucarnes sont plus simples que dans l'autre tour et n'ont qu'un étage.

Entre la plate-forme de la tour et la base de la pyramide règne une balustrade à trèfles ajourés, récemment reconstruite. Cette balustrade fixe la date de la construction de cette flèche, qui ne peut être antérieure au XIV^e siècle.

Dans les deux tours, des monstres sculptés, disposés en gargouilles, servent à l'écoulement des eaux et complètent la décoration de la façade.

Cette façade toute en pierre de taille, sombre granit encore noirci par le temps, présente par suite un aspect austère qui ne manque pas de grandeur, et qui fait d'autant mieux ressortir sur le fond lumineux du ciel les élégantes découpures de ses flèches et les fines sculptures de ses corniches et de ses balcons à jour.

Au midi, l'église se découvre presque entièrement de la grande place dont elle borde un des côtés jusqu'au contrefort oriental du croisillon sud. C'est même de ce côté, en arrivant par la rue Saint-Yves, que la cathédrale présente l'ensemble le plus complet, le plus élégant et le plus majestueux.

La façade principale se montre en perspective fuyante mettant bien en relief les flèches, les galeries et le porche des catéchumènes. En arrière de la tour méridionale, on aperçoit jusqu'au transept toute la nef bordée d'une riche balustrade trilobée et dont les six travées sont séparées par d'élégants contreforts à pinacles, renforcés par autant d'arcs-boutants à fronton triangulaire du plus heureux effet.

Six croisées en tiers-point, d'ornementation variée et d'élégantes proportions, la décorent et l'éclairent. Certaines d'entre elles sont formées de deux lancettes gémi-

nées surmontées d'une rosace et encadrées dans une arcade principale ; les autres sont partagées par des meneaux perpendiculaires jusqu'à la naissance de l'arcade dans laquelle ils se subdivisent en découpures variées, le plus souvent rayonnantes. Les archivoltes de ces fenêtres sont dessinées en dents de scie.

A la rencontre du mur transversal qui sépare la nef du transept, s'élève sur le faitage une petite flèche centrale à huit pans, richement découpée. (1) Elle couronne le sommet du pignon de l'arcade terminant la dernière travée de la nef. Aux angles de ce pignon sont deux clochetons aigus de même forme.

Le collatéral sud ne se dessine à l'extérieur que par ses deux premières travées correspondantes à celles de la nef et percées chacune d'une fenêtre ogivale à lancettes géminées du XIII^e siècle.

A la hauteur de la troisième travée se trouve le porche principal faisant une saillie de huit mètres sur le collatéral et constitué lui-même par trois travées ogivales contrebutées par autant de contreforts de chaque côté.

L'intérieur du porche est en calcaire, les faces latérales en sont formées de trois arcades simulées reposant sur un faisceau de trois colonnettes engagées. Ce porche fut mutilé pendant la Révolution et dépouillé des nombreuses statues dont il était orné. On l'a restauré, il y a environ trente-cinq ans. Trois statues, en granit de Kersanton, y ont été placées ; l'une, au milieu entre les deux portes, représente Jésus-Christ ; à sa gauche, est saint Jean et à sa droite saint Simon.

Dans chaque arcade, on voit les piliers portant autre-

(1) Dite la Tour du Chapitre.

fois les statues des douze apôtres. Chaque statue était surmontée d'un dais de forme conique percé de quatre-feuilles et de trèfles, couronné par une tour crénelée et orné de pinacles également crénelés. Il ne reste plus que quatre de ces dais.

Tous les ornements de ce portail sont sculptés avec une très grande perfection. Les voussures des portes sont garnies de larges feuilles, presque carrées et profondément refouillées. Des anges, qui se détachent en saillie dans les angles, tiennent en main des écussons. Sur la frise règne, à gauche, une chasse aux lièvres, et à droite, des sangliers et des dragons ailés. Dans le tympan gauche, des anges servent de tenants à un écusson martelé; l'écusson correspondant du tympan droit a disparu presque complètement.

A l'est du grand porche, se découpent les trois gables, dont un tronqué par le transept, qui dessinent les trois arcades de la chapelle Saint-Martin. Dans chacun s'ouvre une croisée ogivale. Ces croisées diffèrent entre elles de dimensions et de dessin, elles sont formées de meneaux et de colonnettes surmontées de roses à quatrefeuilles.

Ces gables sont séparés par des contreforts à larmiers.

Le bras sud du transept apparaît ensuite bordé d'une riche balustrade quadrilobée. Ce croisillon méridional se termine par une très belle rose en granit parfaitement travaillée. Elle repose sur une arcature composée d'ogives trilobées avec un trèfle au-dessus et les meneaux rayonnants de la rose se terminent également en ogives trilobées encadrant des trèfles et des quatrefeuilles. La rose est flanquée à l'extérieur de deux contreforts divisés par plusieurs larmiers. L'un de ces contreforts contient

une cage d'escalier et ils sont surmontés tous les deux d'une guérite octogone en terrasse, percée dans chaque pan d'une arcade trilobée. Une galerie semblable sert de communication d'une guérite à l'autre. Au milieu de la galerie est une porte à fronton aigu, à crochets, d'où l'évêque fulminait les excommunications devant le peuple assemblé sur la place publique.

Ce bras du transept fut substitué par Jean Validire à l'ancien transept de la cathédrale romane construite sur les ruines de la basilique primitive détruite par les Normands en 857. Sa balustrade est à quatrefeuilles et au-dessous de sa corniche occidentale on voit les restes d'une arcature figurée en plein cintre soutenue par des corbeaux ou des modillons.

Il est vraisemblable que Jean Validire comptait refaire complètement, dans le style du ^{xv}e siècle, les transepts et le chœur. Son œuvre est restée inachevée. De là des raccordements peu gracieux qui relient les anciennes chapelles conservées aux nouvelles parties de l'édifice.

Ces remaniements se manifestent dans la partie de l'église qui longe la rue du Petit-Cloître. On y retrouve un arc-boutant de l'ancien transept, encastré dans un mur, percé d'une fenêtre flamboyante. Une ancienne ouverture bouchée est remplacée par un contrefort soutenant la poussée d'une nouvelle voûte intérieure.

Au-dessus apparaissent le chœur et son abside à trois pans. Les fenêtres en sont terminées bizarrement en forme de mitre. Des contreforts cernent également cette partie de l'édifice. Comme ceux de la nef, ils sont à deux étages, renforcés par des arcs-boutants qui vont s'appuyer sur des éperons, surmontés de petits pinacles ; mais au

lieu de frontons triangulaires, ils portent à leur sommet des pyramides à crochets.

Dans cette partie, les contreforts sont eux-mêmes ornés de pinacles et la balustrade, qui couronne la corniche des trois chapelles autour de l'abside, est flamboyante.

L'abside polygonale et le chevet plat qui ferme la chapelle de tous les Saints derrière le chœur présentent, sur la place du Petit-Cloître, une belle ordonnance et un aspect pittoresque complétés par le rayonnement des chapelles du pourtour.

Malheureusement l'ensemble est en partie caché par les murs d'un jardin, par la sacristie et par le presbytère malencontreusement appliqués aux flancs de l'édifice.

La façade Nord de la cathédrale est masquée complètement par des propriétés particulières, par la mairie et la gendarmerie. On n'en peut voir que des fragments en pénétrant dans les cours voisines. La nef, plus sobre de ce côté que sur la façade Sud, est bordée d'une corniche très simple surmontée d'une balustrade en arcs d'ogive. Elle n'offre de chapelles latérales qu'autour du chœur et conserve le croisillon Nord du transept tel qu'il était avant les modifications de Jean Validire, c'est-à-dire terminé par un chevet plat, percé d'une grande fenêtre à meneaux rayonnants.

Le faitage du transept est bien moins élevé que celui de la nef qu'il traverse normalement du Nord au Sud.

En pénétrant dans l'église par le porche occidental entre les deux tours, on passe sous une voûte en pierres de tailles, arc de cloître surbaissé du XVII^e siècle. Cette voûte occupe toute la largeur et porte le buffet de

l'orgue dont la tribune est éclairée par les trois fenêtres de la façade. Sous l'orgue est un superbe bénitier de la Renaissance dont les parois sculptées sont ornées d'animaux fantastiques, grenouilles ou lézards.

De là, on peut contempler l'ensemble de la nef. Elle compte jusqu'au transept six travées bordées de chaque côté par six arcades élégantes, construites en pierre calcaire, comme du reste tout l'intérieur de l'édifice. La forme de ces arcades est celle de l'arc tiers-point et leurs archivoltes sont composées de cordons et de nervures alternativement en relief et en creux.

Ces moulures retombent sur des colonnes engagées dans les piliers. On remarque cependant quelques colonnes remplacées par des consoles.

Les chapiteaux se composent d'une corbeille hérissée de crosses ou crochets, de feuilles imitées de l'antique, de feuilles de chêne, d'oseille et de fraisier. Dans la troisième arcade, du côté de l'Evangile, on voit aussi deux chapiteaux historiés. Enfin quelques corbeilles sont entourées, au-dessous du tailloir, d'un filet bordé de perles.

Les bases des colonnes sont seulement formées de plinthes et de tores.

Entre chaque arcade s'élève, sans interruption du sol à la voûte, un faisceau de trois colonnettes dont les tailloirs des chapiteaux reçoivent les retombées des arcs supérieurs. Ces nervures sont munies d'une arête mousse et les chapiteaux qui les soutiennent sont décorés de fleurons en pétales épanouies.

Au-dessus des arcades, règne un triforium dont le sol est plus élevé que celui de la tribune de l'orgue. Il est

formé dans chaque travée d'une arcature composée de deux ogives en lancettes et de deux ogives surbaissées, surmontées d'une flèche.

Au-dessus, s'élève dans chaque travée une grande fenêtre, soit à lancettes géminées surmontées d'un œil de bœuf rayonnant, soit à meneaux perpendiculaires. Le long des fenêtres règne un clerestory en ogive trilobée.

Les ogives du triforium n'ont ni bases ni chapiteaux, mais les arcades, pratiquées dans un des côtés des tours pour prolonger la galerie jusqu'à la face occidentale de l'église, sont en plein cintre brisé, encadrant chacune deux ogives aiguës soutenues par une colonne centrale. Les jambages de cette galerie reposent sur un tore horizontal et une moulure fouillée comme celle de la galerie supérieure.

Les collatéraux comportent autant de travées que la nef, avec une seule fenêtre par travée.

Dans le collatéral du midi, à la hauteur de la troisième arcade de la nef se trouvent les deux portes séparées par un trumeau qui donnent entrée dans le porche de Kersauzon dont nous avons parlé plus haut. A côté de ces portes est, sous forme d'un immense bénitier, l'ancien tombeau attribué à Conan Mériadec.

Entre ce porche et le transept, le long des trois arcades suivantes du collatéral, est la chapelle Saint-Martin. Elle renferme les fonts baptismaux. Les nervures de ses voûtes reposent soit sur des colonnes dont les chapiteaux sont ornés de feuilles de choux et de quatrefeuilles, soit sur des consoles représentant des têtes grimaçantes.

Plusieurs de ces têtes sont coiffées d'un capuchon fort commun au XIV^e siècle, et qui s'est conservé, même de

nos jours, chez les paysans de la côte. Dans les chapiteaux on remarque un lièvre aux prises avec une chèvre, et sur une clef de voûte, un dragon mordant sa queue.

Les fonts baptismaux sont grossièrement travaillés en granit sans aucune sculpture. Ils sont surmontés d'un riche dais flamboyant en bois sculpté, leur date est récente.

Dans cette chapelle sont deux des nombreux enfeux qui peuplent les murs de l'église et le pourtour du chœur. Ils sont comme les autres formés d'arcades en contrecourbes et n'en diffèrent que par l'ornementation.

Le collatéral Nord de la nef ne renferme aucune chapelle ; ses six travées voûtées en arcs d'ogive correspondent à autant de fenêtres analogues à celles de la nef. Une d'entre elles a conservé des débris d'anciens vitraux du XVI^e siècle. (Le Jugement dernier).

Au-dessous des trois fenêtres faisant vis-à-vis à la chapelle Saint-Martin sont trois enfeux, vides aujourd'hui.

Du reste, tous les enfeux ont été plus ou moins mutilés pendant la Révolution. On en a fait disparaître tous les emblèmes héraldiques et presque toutes les inscriptions. Il est donc presque impossible d'en reconnaître l'origine et la destination.

La croisée de la nef et du transept forme une pénétration de voûtes très élégante et très hardie. De même qu'un mur de refend, percé d'une belle arcade ogivale, soutenu par un épais faisceau de colonnettes élancées, sépare la nef des transepts, une seconde arcade, parallèle et semblable à la précédente, les sépare du chœur dont le sol est plus élevé. Ces deux arcades forment les arcs doubleaux d'une voûte ogivale sur plan rectangulaire,

dont les arcs formerets surplombent les voûtes des transepts et s'appuient sur les prolongements des murs latéraux de la nef et du chœur qu'ils séparent. La partie supérieure du tympan, ainsi formée, est découpée à jour par des meneaux rectangulaires. Au-dessous, le mur latéral est pénétré par les transepts à l'aide d'élégantes arcades ogivales dont l'archivolte, richement moulurée, retombe sur les chapiteaux feuillus d'un gracieux faisceau de colonnettes.

L'intrados des voûtes de la croisée des transepts est décorée par d'anciennes fresques restaurées, il y a peu d'années, par le peintre Yan d'Argent.

Les transepts, couverts d'abord cylindriquement en bardeaux, furent voûtés en pierres assemblées en croisées d'ogive, de 1431 à 1450, par Jean Validire, Guillaume de Rochefort et Jean Prégent. Les clefs de ces voûtes sont pour la plupart formées d'anges tenant des écussons et cet ornement est répété sur les murs et jusque sur le chapiteau des colonnes. Quelques nervures des voûtes des transepts retombent sur des consoles figurant des personnages grotesques.

La largeur des transepts a été considérablement diminuée par l'érection des chapelles latérales au chœur, et la voûte en maçonnerie qui les couvre est bien plus basse que la voûte lambrissée qu'elle remplace.

Le bras gauche du transept est terminé au Nord par un chevet plat percé d'une grande fenêtre ogivale en tiers-points à meneaux rayonnants dont les beaux vitraux du XVI^e siècle détruits vers 1793 ont été remplacés par une grissaille moderne. Cette branche du transept renferme trois enfeux et est consacré à l'Archiconfrérie de Notre-Dame.

Le bras droit du transept renferme quatre enfeux et est consacré au Sacré-Cœur. De ce côté se trouvent deux tableaux représentant les saintes femmes et l'Institution de l'Ordre des Minimes par saint François de Paule, d'après Rubens. Dans les enfeux de ce transept sont pratiqués de petits autels de pierre et l'on y a trouvé des têtes de mort renfermées dans de petits reliquaires.

Le croisiillon Sud est éclairé par la belle rose de Jean Validire ornée de vitraux modernes d'un très bel effet.

Le chœur est enveloppé par un double rang de piliers qui forment des collatéraux. Il est très vaste et son abside centrale est entourée d'un faux rond-point avec chapelle carrée sur l'axe. On compte de chaque côté du chœur cinq arcades correspondant à autant de fenêtres et trois autres arcades et fenêtres autour de l'abside à pans coupés. Ces arcades sont surmontées d'un triforium formé pour chaque travée de petits arceaux à contrecourbes entourés de larges archivoltes ornées d'une guirlande de feuilles frisées formant crochets et supportant un bouquet de feuillages. Ces archivoltes sont séparées par des moulures creuses à quatre feuilles.

Au-dessus du triforium et au-dessous des fenêtres règne un clerestory bordé d'une balustrade riche et élégante formée de meneaux dessinant des cœurs enlacés.

Toute cette ornementation ne paraît pas remonter au-delà du XVI^e siècle.

Les fenêtres du chœur sont, comme nous l'avons déjà remarqué de l'extérieur, d'une forme inusitée et peu heureuse. Leur amortissement, ainsi que celui des travées, au lieu d'être formé de deux arcs brisés est en plan incliné, c'est-à-dire en mitre. Elles sont ornées de

meneaux flamboyants se ramifiant dans le tympan en cœurs enflammés. Ces fenêtres étaient garnies autrefois de superbes verrières en couleur, œuvre d'Alain Cap, de Lesneven, le célèbre peintre sur verre qui vivait au XVI^e siècle. Ces vitraux, détruits par la Révolution, ont été remplacés depuis par de belles verrières modernes.

Les chapiteaux des colonnes du chœur se composent de larges feuilles grasses et frisées, mauves, vignes ou feuilles d'oseille, caractéristiques de la dernière période ogivale. Plusieurs de ces colonnes ont leur fût muni d'une arête mousse.

Une belle balustrade de pierre, découpée à jour en ogive trilobée avec couronnement flamboyant, existait jadis entre les arcades du chœur jusqu'aux portes latérales qui y donnent accès. Elle a été détruite. Une partie en a été refaite en Kersanton, il y a une trentaine d'années. Le couronnement flamboyant de l'ancienne balustrade se continuait tout autour du chœur, au-dessus du chancel où sont adossées les stalles à l'intérieur et contre lequel sont pratiqués à l'extérieur un certain nombre d'enfeux.

Ces enfeux sont formés par un arc évidé en contre-courbe dont la pointe était ornée d'un écusson. On y remarque encore de petits autels de pierre élevés à l'est de chaque enfeu, avec une ouverture carrée percée à leur flanc latéral. M. Pol de Courcy croit que cette ouverture servait d'ossuaire lors des exhumations. A la fin du siècle dernier, elle servait d'armoire au bas-chœur.

La cathédrale a pu conserver son beau lutrin et les soixante-huit magnifiques stalles du XVI^e siècle dont les riches boiseries décorent si brillamment le chœur,

Disposées sur deux rangs, elles sont couronnées par un élégant encorbellement portant une corniche ornée de pinacles et une frise représentant des animaux se poursuivant au milieu du feuillage. A chaque stalle correspond, sur le lambris du fond, un panneau flamboyant du plus bel effet, encadré par une arcade figurée.

Les panneaux des stalles de l'évêque et des principaux dignitaires étaient jadis armoriés. Les autres portaient dans leur partie plane l'image peinte d'un saint. Toutes ces décorations ont disparu sous une couche de peinture uniforme. (1)

Au fond du sanctuaire sont deux autels, placés l'un derrière l'autre. Celui qui est placé en avant est le maître-autel, datant de 1770. Il est en marbre noir et, conformément aux habitudes des premières églises dépourvues de tabernacle, il porte, au-dessus de son rétable, une crosse de bois dorée, au haut de laquelle est suspendu le saint ciboire, sous une custode ou pavillon.

Une grande dalle de marbre noir, au pied des marches du maître-autel, indique encore le lieu de la sépulture de l'apôtre de Léon. On a rétabli de nos jours son antique inscription, martelée pendant la Révolution :

SEPULCHRUM SANCTI-PAULI, CIVITATIS LEONENSIIUM
PONTIFICIS ET PATRONI.

Dans le pourtour du chœur, on observe une série de tombeaux remarquables. Tout d'abord, on rencontre dans le collatéral sud, celui de Guillaume de Kersauson, mort évêque de Léon en 1327 et inhumé primitivement dans la chapelle de saint Martin qu'il avait construite. Il

(1) Plusieurs statuettes intéressantes décorent les dossierets, les stalles et leurs volutes.

consiste en un sarcophage en calcaire, sur lequel repose la statue couchée du prélat.

A la suite se présente le tombeau de messire Rolland de Neufville, évêque de Léon, décédé à Rennes le 5 février 1613, âgé de 83 ans et enterré dans sa cathédrale le 17 mars suivant, avec cette épitaphe : « *Misericordias Domini in æternum cantabo.* » Le sarcophage est en granit ainsi que la statue couchée du prélat qu'il supporte.

Pendant la Révolution a disparu le tombeau monumental d'Henri de Laval, de l'illustre maison de Montmorency. C'est à ce dernier prélat que l'on doit la voûte de la tribune de l'orgue sur laquelle on voit encore ses armes, décorées de la crosse et de la mitre. La boiserie de l'orgue paraît du même temps, ainsi que la chaire, dont les panneaux sculptés en chêne représentent saint Paul l'apôtre, les évangélistes, saint Pol, patron du diocèse et la Vierge.

Plus heureux, le superbe mausolée de François Visdelou, prédicateur d'Anne d'Autriche et successeur d'Henri de Laval (1661-1671) a été épargné. Cette tombe est toute entière en marbre blanc. Le prélat y est représenté à demi-couché dans son costume épiscopal, avec un livre entre les mains. Ce monument est placé dans le pan coupé du chancel, en dehors du chœur, du côté de l'Épître. D'une superbe exécution, il est dû au ciseau d'un artiste nommé de la Coulouge, qui le termina en 1720.

Du côté de l'Evangile et faisant pendant au monument de François Visdelou, se trouve le tombeau élevé en 1869 à la mémoire de Monseigneur de la Marche, dernier évêque de Léon, proscrit sous la Révolution et décédé à Londres en 1806. Cette belle œuvre est due au sculpteur

Léon Cugnot. Elle est ornée d'une longue inscription latine, décorée des armes et de la devise « *Marche-droit* » de l'Evêque et porte sa statue en marbre, d'un beau caractère. Il est représenté une main sur le cœur et tenant de l'autre un papier sur lequel on lit : « Londres, 4 août 1792. « — Aux administrateurs du Finistère : Faites tomber « les fers de mes prêtres prisonniers et je m'engage à « traverser les mers pour me mettre à votre discrétion. »

En avant de ce monument, sur le pourtour du chœur et dans le collatéral Nord, est ce que l'on a pu reconstituer du tombeau de Monseigneur de Rieux Sourdeac (1651) : un soubassement en Kersanton, portant une statue d'évêque couché, faite de la même pierre.

Le second autel, au fond du sanctuaire, a conservé son rétable en pierre, décoré d'une arcature trilobée, sa crédence et une custode pour les saintes huiles aux armes de la famille de Keraëret.

Une autre riche crédence encastrée dans les piliers du côté de l'Epître est formée de deux niches trilobées surmontées d'un fronton aigu à crochet.

Nous devons également remarquer les anges et les moines, qui servent de cariatides aux colonnettes appliquées du sanctuaire.

Tout autour du chœur, dont elles sont séparées par un collatéral, rayonnent les chapelles absidiales

La première, à l'Orient du transept Sud, est dédiée à saint Roch. Elle renferme parallèlement aux bas-côtés du chœur trois piliers romans courts et écrasés, provenant certainement d'un édifice antérieur à la cathédrale actuelle. L'un a pour chapiteau une imitation de feuilles d'acanthé, le second un large ruban, le troisième qui

est carré porte sur deux de ses faces des bas-reliefs paraissant remonter au v^e siècle et datant probablement de la première cathédrale. On y voit une tête de profil casquée, un poing fermé menaçant, puis deux figures nues et ailées qui se poursuivent, enfin une troisième figure ; un bras levé s'avance sur elle ; ensuite deux têtes coupées vues de trois-quarts et séparées par une main droite ouverte.

Ces piliers soutiennent quatre voûtes ogivales du xvi^e siècle, dont un des points d'appui est un quatrième pilier sans chapiteau, du style de la dernière époque gothique.

Il est facile de reconnaître que la chapelle Saint-Roch a été le résultat d'un remaniement des édifices antérieurs. C'est à elle qu'appartient le pignon plus élevé que les autres dont la fenêtre bouchée au xvi^e siècle est remplacée par un contrefort. De chaque côté de ce nouveau contrefort, on a ouvert ultérieurement une fenêtre flamboyante, et c'est pour cela que l'on a bouché le vide déterminé par l'arc-boutant soutenant la face orientale du croisillon Sud.

Les clefs de voûte portent les armes des Kerlivery-Tromelin dont la famille possédait un enfeu du chancel.

Avant la Révolution, on y voyait une curieuse statue de la Catherine damnée dont la légende est si populaire en Bretagne.

Une des fenêtres a conservé trois anciens panneaux de verre, très intéressants et très remarquables ; les deux premiers représentent le seigneur et la dame de Kergoët priant et assistés l'un par saint Joseph et l'autre par la Vierge, le troisième panneau montre les damnés se débattant au milieu des flammes éternelles.

Sous la fenêtre est un enfeu qui renfermait le corps de Henri Le Scaff, seigneur de Kergoët, en Guiclan, grand sénéchal de Léon, mort au commencement du XVI^e siècle. Son tombeau, profané et mutilé pendant la Révolution, était surmonté de ses armes et portait une épitaphe latine aujourd'hui détruite.

La moitié du grand pignon subdivisé par un contrefort extérieur appartient à une seconde chapelle, celle de sainte Anne. Sa clef de voûte porte les armes de Carman, évêque de Léon.

On voit que par suite de cette modification des chapelles de l'église primitive, la façade Sud de ces chapelles n'a à l'extérieur aucune correspondance avec la distribution intérieure et indique une restauration restée inachevée.

Entre la chapelle de sainte Anne et sa voisine, est un groupe de colonnes supportant un bénitier en saillie, sur lequel est inscrit, en caractères gothiques, le nom T. an Restou. On suppose que c'est la signature du maître des œuvres ou du maçon qui édifia cette partie de l'édifice.

La chapelle qui suit est placée sous le vocable de saint Pol Aurélien, patron du diocèse. Elle renferme les restes du tombeau de François Le Vager, seigneur de Kérinel, chanoine de Léon, mort vers 1570. On y remarque une peinture de sa voûte représentant trois faces humaines réunies par le front, ayant trois nez, trois bouches, trois mentons et seulement trois yeux. On prend à volonté ces yeux deux à deux pour former chaque face isolément. Cette peinture, assez grossière, est l'emblème de la Trinité. Un cartouche l'entoure, sur lequel on lit en caractères gothiques : Ma D^{ieu} (mon Dieu).

Cette chapelle était suivie autrefois d'une dernière, dédiée par les seigneurs de Kerangouëz à l'apôtre saint Mathieu, dont le chef précieux avait été rapporté d'Egypte au v^e siècle et déposé dans la cathédrale de Léon par le roi Salomon de Bretagne. Ce sanctuaire a été supprimé, l'autel a disparu. On y a percé une petite porte latérale connue sous le nom de porte Saint-Mathieu. Le pignon qui termine cette extrémité des collatéraux est percé d'une fenêtre ogivale à meneaux flamboyants, ornée de vitraux modernes.

En arrière de l'abside et du sanctuaire, dont elle est séparée par le collatéral, est élevée sur plan rectangulaire une chapelle ogivale flamboyante, limitée à l'est par un pignon très simple, à gable aigu. Les poussées de ses voûtes sont contrebutées par des contreforts extérieurs à deux rangs de larmiers, et couronnés de pinacles rectangulaires, dont les frontons sont surmontés de flèches octogonales à crochets.

Cette chapelle est munie de deux ouvertures latérales ogivales et flamboyantes. Le tympan du pignon est percé d'une petite ouverture à lancettes et au-dessous s'ouvre une large baie au tiers point équilatéral subdivisée par trois meneaux verticaux qui se bifurquent dans une élégante ramification flamboyante et symétrique. Les anciens vitraux disparus ont été remplacés par de jolis vitraux modernes.

Dédiée à l'origine à la Sainte Vierge, cette chapelle est aujourd'hui consacrée à tous les saints. Sa construction indique la fin du xv^e et le commencement du xvi^e siècle.

Elle renferme une tombe de la Renaissance élevée, en

1539, à la mémoire d'Olivier Richard, chanoine de Léon et de Nantes, archidiacre d'Ack. Les deux enfeux creusés sous ses fenêtres latérales paraissent dater de la même époque. Ils ont été dévastés et martelés pendant la Révolution. L'un d'eux a dû renfermer le tombeau de Louis de Rohan, fils d'Alain, vicomte de Rohan et de Léon, et de Perronnelle de Maillé, sa troisième femme. Louis de Rohan était protonotaire du Saint-Siège, il mourut dans le courant du XVI^e siècle

Depuis, dans les emplacements ainsi rendus libres, on a dressé, à droite, une plaque de marbre à la mémoire de Gilles de Coëtlosquet (1877) et à gauche une autre plaque consacrée à l'évêque Léopold de Lézelleuc, 16 décembre 1873.

A côté de la chapelle de tous les saints, au Nord, est la porte de la sacristie qui s'ouvre dans le pignon limitant de ce côté le collatéral Nord. Ce pignon est percé d'une fenêtre semblable à celle qui termine le collatéral Sud, à meneaux flamboyants et ornée de vitraux modernes, remplaçant ses anciens vitraux disparus.

Plus loin, en face du tombeau de Monseigneur de Sourdéac, se trouve la chapelle de Notre-Dame du Rosaire, renfermant cinq enfeux, vides aujourd'hui. Elle était autrefois ornée d'intéressants vitraux aux armoiries des Duchâtel, des Penfenteniou et des seigneurs du Bois de Kerlosquet.

Cette chapelle contient encore un beau rétable à colonnes torsées, encadrant les statues de saint Pierre et de saint Jean-Baptiste, et un tableau montrant la Vierge Marie et saint Jean-Baptiste prosternés aux pieds de Jésus et entourés des quinze Mystères du Rosaire.

Au-dessous d'eux on aperçoit, de loin, le panorama de la ville de Léon, où l'on distingue le beau clocher, aujourd'hui détruit, qui ornait l'ancienne chapelle de saint Roch.

A l'Ouest de la chapelle du Rosaire, est celle de Notre-Dame de Bon Secours, autrefois Notre-Dame de Cahel, consacrée à la paroisse de Cahel, une des sept paroisses constituant l'agglomération religieuse et hospitalière dite Minihy de Saint-Pol. Fondée par les seigneurs de Kersaingily, elle a été remaniée et modifiée à la fin du ^{xv}^e siècle, en même temps que les chapelles correspondantes au Sud, lors de la réfection et de l'abaissement de la voûte des transepts. C'est pourquoi un de ses piliers, différant des autres, présente les caractères de la dernière époque du style ogival et ne possède ni chapiteau, ni entablement.

La statue de Notre-Dame de Bon Secours, que porte son autel, est à la fois la plus ancienne et la plus vénérée de toutes les figures saintes contenues dans la cathédrale.

Tous les tombeaux qu'entouraient ces trois chapelles ont disparu. Il n'en reste que des traces. On y voit encore une pierre tombale sans date, portant les armes de la famille de Bois. Tout auprès se trouve une autre pierre tombale, armoriée avec l'épithaphe : « Non obiit sed abiit. » C'était celle d'Alain de Poulpry, président aux enquêtes, chantre de Léon et doyen du Folgoat, fils de Guillaume de Poulpry et de Louise de Parcevaux, et mort à la fin du ^{xvi}^e siècle.

La dernière chapelle, située au nord de la cathédrale, porte le nom de chapelle de Kerautret, en l'honneur de la vieille famille bretonne de ce nom, qui l'avait fondée.

L'autel de pierre porte encore les armes de cette maison. On y voit les restes du tombeau d'un chanoine et divers écussons avec des inscriptions. Les colonnes de cette chapelle sont à arêtes mousse. Le milieu de leur fût porte des écussons et leurs chapiteaux sont ornés de dragons héraldiques.

Dans le voisinage, près du transept Nord, repose Amice Picard, jeune paysanne, morte en odeur de sainteté, en 1652. Le peuple l'a toujours en grande vénération et conduit les enfants rachitiques sur sa tombe pour leur apprendre à marcher. Elle avait, d'après les anciens auteurs, le don des miracles, et elle serait restée dix-huit ans sans autre nourriture que l'Eucharistie. Son tombeau porte simplement son nom et la date de sa mort. A côté est la pierre tombale de M. de Trébodennic, archidiaque de Léon.

En dehors de ce que nous avons signalé, les meubles de l'église n'offrent rien de curieux. Les plus anciens parmi les grands autels sont du XVII^e siècle, à colonnes torses de bois, et proviennent de communautés de la ville, aujourd'hui détruites. Les reliquaires sont modernes ainsi que les croix, les calices et tous les ornements du culte.

Nous avons déjà parlé du tombeau dit de Conan Mériadec, qui sert aujourd'hui de grand bénitier, près du porche méridional. Sa forme, en trapèze, indique bien un sarcophage des premiers siècles du christianisme dans les Gaules. Sa face principale porte en relief cinq arcades romanes en plein cintre, supportées par des piliers courts et écrasés, et un arbre dépouillé de feuilles, emblème de la mort. Sur un des petits côtés est sculpté une croix, sur l'autre un arbrisseau.

Parmi les anciennes reliques jadis oubliées par les commissaires conventionnels du district de Brest, chargées de confisquer le trésor de l'église, nous devons mentionner la cloche en cuivre allié d'argent que la légende dit avoir appartenu à saint Pol lui-même et provenir du château du roi Marck, de Cornouaille.

Elle a la forme d'un tronc de cône muni d'une anse à la partie supérieure; sa hauteur est seulement de 25 centimètres; elle a été battue au marteau et non fondue comme les cloches actuelles. Elle a beaucoup d'analogie avec la cloche de saint Mériadec, vénérée à Stival, près Pontivy.

Outre cette cloche, la cathédrale possède deux reliques précieuses de son ancien patron : un doigt, un os du bras et la tête presque entière.

La piété populaire s'occupe de les doter d'une châsse de grande valeur destinée à les contenir.

Les grandes cloches de la cathédrale ont été confisquées et fondues en 1793, puis transformées en canons; une seule est restée, portant l'inscription suivante, en caractères gothiques :

« Je fus fait par M^e Guy de Kergoët, chanoine de Léon, lors me fit faire par Artus Guimarc'h, fondeur, pour servir l'an mil VCLXIII (1563) ».

Et Jacobus sum; nives et fulmina pellens, fulgura confringens, vox domini Sabaot et tuba quoc elaugeus, nomen celebrare superui admoneo cunctos. Ante vocatur Hamo.

« Maintenant mon nom est Jacques. Dissipant les neiges et les foudres, brisant les éclairs, je suis la voix du Seigneur Sabaot et la trompette dont le son éclat

» tant appelle le monde entier à célébrer le nom du
» Très-Haut. Avant j'étais appelé Hamon. »

Au XVI^e siècle on avait élevé au Nord de l'église un évêché dans le même style, avec lequel elle communiquait par la tour située à gauche du portail. A cette époque la façade Nord de l'église était plus dégagée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Dans les premières années du XVIII^e siècle, un violent incendie détruisit complètement cet évêché. On le reconstruisit sans lui donner aucun caractère. Il est devenu depuis la mairie et la gendarmerie, avec la justice de paix et l'école des filles. Les anciens jardins constituent la promenade publique de la ville.

Dans les premiers âges de la cathédrale, l'abside romane qui terminait le chœur à l'est, se reliait par un cloître au couvent des chanoines, de là le nom de place du Petit-Cloître donné à cet emplacement.

Sur cette place, on remarque une très intéressante maison du XVI^e siècle, ancienne prébende élevée par Olivier Richard, chanoine de Léon, enseveli dans la chapelle absidiale ; ses armes, que l'on voit sur l'un des manteaux des cheminées, existaient aussi sur un écusson martelé, élégamment décoré, qui embellit le pignon ouest. On croit pouvoir y lire, sur un cartouche, la devise « Dominus in circuita ».

Il y a, du reste, dans la ville de Saint-Pol, un certain nombre de vieux hôtels et de vieilles maisons qui méritent l'attention du touriste. L'une d'elles est l'auberge « A la Descente des Voyageurs », une autre porte l'enseigne de « Godec, horloger ».

Enfin, mentionnons une ancienne maison prébendiale

des premières années du XVI^e siècle, riche en gracieux détails et en élégantes sculptures. Elle est connue sous le nom de Manoir de Kéroulas, et elle sert aujourd'hui d'annexe au Collège.

La construction en est attribuée à Hamon Barbier, de la maison de Lescoat, charoine de Léon en 1528.

Cet opulent abbé laissa par son décès tant de bénéfices vacants que le Pape Jules III s'informait si tous les abbés de Bretagne étaient morts le même jour..

Dans le cimetière se trouvent de nombreux ossuaires adossés au mur d'enceinte, une curieuse chapelle du XV^e siècle, ancienne église paroissiale de Saint-Pierre, et un beau calvaire moderne en granit, dont la construction fait honneur au comte de Guébriant.

Ce calvaire s'élève au milieu d'un hémicycle d'ordre toscan, contenant 13 scènes de la passion, sculptées en haut relief sur du Kersanton.

Mais, au milieu de tant de curieux souvenirs du passé, la ville de Léon est surtout et justement fière de sa magnifique chapelle du Kreisker et de la cathédrale.

La première mérite une notice spéciale, que nous lui consacrons à la suite de cette étude. Quant à la cathédrale, nous venons de montrer qu'elle constitue un harmonieux ensemble, véritable synthèse de toutes les époques du style ogival en Bretagne. Moins riche à l'extérieur que Saint-Corentin de Quimper, moins vaste aussi, elle frappe néanmoins par sa grandeur austère, en complète harmonie avec la simplicité de ses lignes, par l'élégante perspective de l'intérieur de sa nef, ses nombreux tombeaux et la riche décoration de son chœur.

Presque seule parmi les cathédrales bretonnes, elle

possède des clochers aux flèches ajourées dans les styles du XIII^e et XIV^e siècles et terminés à ces deux époques. Elle symbolise admirablement le génie breton, fait de mélancolie et de fierté. Pour toutes ces causes, elle est une des plus curieuses, des plus caractéristiques et une de celles qui traduisent le plus complètement les diverses manifestations de l'art breton pendant le moyen âge.

NOTRE-DAME DU KREISKER

Saint-Pol voit avec orgueil se dresser dans ses murs, non loin de la cathédrale, la flèche de la chapelle Notre-Dame du Kreisker, la perle du Léon, qui jaillit du sol, prodige de hardiesse, triomphante, incomparable et semblant braver le ciel qui l'a si souvent foudroyée.

Nulle église n'a été plus célébrée dans sa province, nulle plus glorifiée ; les bardes celtiques et les poètes bretons l'ont chantée dans les deux langues et les refrains populaires ont porté au loin sa renommée.

Qui ne connaît en Bretagne le chant répandu à travers la France par tous les jeunes conscrits du Léon :

« Je suis natif du Finistère,
A Saint-Pol j'ai reçu le jour ;
Mon pays est le plus beau de la terre,
Mon clocher le plus beau d'alentour !
Aussi je l'aimais et je l'admirais,
Et chaque jour que Dieu me faisait
Je disais :
Que j'aime ma bruyère
Et mon clocher à jour. »

Comme la cathédrale, la chapelle du Kreisker a sa légende. La voici telle que la raconte Albert le Grand dans la vie de saint Guévroc ou Kirecq, car on donne les deux noms à ce saint :

« Allant par la ville d'Occismor, un jour de feste Nostre-
» Dame, saint Guévroc vit une jeune lingère qui travaillait
» devant sa porte. Le saint la reprit de ce qu'elle ne
» chomait la feste ; mais elle ne tint compte de sa répri-
» mande et luy répondit qu'elle ne scavait autre mestier
» pour gagner sa vie ; qu'il fallait aussi bien vivre les
» jours de festes que les jours ouvriers.

» A peisne eust-elle achevé la parole, qu'elle fut subite-
» ment saisie d'une paralysie en ses membres, si grande
» qu'elle ne pouvait remuer ni pieds, ni mains ; alors,
» reconnaissant sa faute, elle jeusna huit jours entiers,
» employant tout ce temps en ferventes prières ; au bout
» duquel temps, elle se fit porter au même lieu où elle
» avait commis la faute, manda saint Guévroc, reconnut
» son offense et en demanda pardon à Dieu et au Saint,
» le quel, faisant le signe de la croix sur elle, luy rendit
» la santé ; et en mémoire de ce miracle, elle donna sa
» maison à saint Guévroc, qui la convertit en une cha-
» pelle, laquelle fut dédiée à Nostre-Dame et nommée
» Notre-Dame du Creis-Ker, c'est-à-dire du milieu de la
» ville, et fut ensuite rebâtie plus magnifique par le duc
» Jean le Conquérant. »

Cette première chapelle du Kreisker fut probablement construite en bois, suivant un usage fréquent à cette époque et signalé par Grégoire de Tours. Elle dut être détruite en même temps que la cathédrale, en 875, lors

de l'invasion des Normands qui saccagèrent de fond en comble toute la région.

Quelles vicissitudes traversa-t-elle depuis cette époque ? L'histoire reste muette à cet égard. Fût-elle ou non reconstruite après cette première ruine ? Aucun document ne nous reste qui puisse nous fixer sur ce point.

Les gros piliers qui soutiennent actuellement la tour ont le caractère et le style du XIII^e siècle ; ils ont dû être édifiés vers cette époque.

Albert le Grand fixe la construction de la dernière chapelle au temps de Jean IV qui régna de 1345 à 1399 ; il est probable que cette dernière œuvre n'a été que la reprise et la continuation d'une construction antérieure, interrompue par les événements et à laquelle appartenait les piliers de la tour.

Albert le Grand n'a pas été le seul qui ait attribué à Jean le Conquérant la fondation de la chapelle actuelle. Frère Cyrille Le Pennec s'est fait, lui aussi, l'écho de la même tradition. Voici ce qu'il dit de cette église dans son Histoire des églises et chapelles de Notre-Dame basties en l'Evêché de Léon, publiée à Saint-Pol (Paulopoli) en 1646 :

« Cette chapelle fut rebastie magnifiquement en la »
» forme qu'elle est à présent, par le très excellent et très »
» victorieux prince Jean IV du nom, dit le Conquérant, »
» duc de Bretagne. Cette église est excellemment »
» construite et ornée de la plus exquise pyramide de »
» France, quoiqu'elle soit située au plus bas lieu de la »
» ville. La pointe de cette pyramide fust emportée d'un »
» coup de tonnerre le jour de saint Clément, 23^e de no- »
» vembre de l'an 1630, qui fit un grand dommage et une »
» notable ruine dans le corps de l'église. »

Les collatéraux et les deux porches situés au Nord et au Sud de la chapelle ont été ajoutés postérieurement ; ils ne sont pas antérieurs au milieu du XV^{e} siècle. Il y a eu à cette dernière époque un remaniement complet de cette partie de l'édifice. Au XIV^{e} siècle les collatéraux, à partir des piliers ouest qui supportait la tour, étaient fort bas ; ils étaient recouverts par une couverture en appentis qui laissait visible toute la partie supérieure de la nef. Les deux travées plus élevées qui prolongeaient au Nord et au Sud les pénétrations de voûtes de la tour, constituaient une sorte de transept, dont les croisillons se terminaient par un pignon aigu, percé d'une grande fenêtre à meneaux.

L'église était alors éclairée par les fenêtres de la nef, aujourd'hui bouchées presque entièrement par suite de la réfection et de l'élévation des bas côtés, dont les murs terminés en pignons aigus, percés chacun d'une fenêtre avec toit à double égout, dépassent en hauteur les fenêtres qui s'ouvraient au-dessus des arcades de la nef.

On attribue souvent à un architecte anglais, appelé par Marie d'Angleterre, première femme du duc Jean, la construction de la chapelle du Kreiz-Ker ; quelques meneaux dans les plus anciennes fenêtres et quelques moulures dans les panneaux de la tour rappellent effectivement le style perpendiculaire anglais ; mais le caractère général de l'édifice porte surtout la marque du travail des corporations bretonnes, alors si florissantes, et semble souvent indiquer l'œuvre des mêmes ouvriers qui travaillèrent au Folgoat.

On a perdu presque tous les documents historiques concernant la chapelle du Kreisker. La Révolution,

moins clémentine pour elle que pour la cathédrale de Léon, les a fait disparaître. Elle a détruit aussi les beaux vitraux et les nombreux tombeaux qui embellissaient l'œuvre de Jean le Conquérant. Il n'en reste que les enfeux mutilés, et dont tous les écussons ont été martelés.

Ces tombes renfermaient les dépouilles de plusieurs des nombreux bienfaiteurs qui, à l'exemple des ducs de Bretagne, avaient contribué à la construction ou à la décoration du sanctuaire. Nous devons compter parmi eux Hervé VIII, dernier vicomte de Léon, avant les Rohan, qui par son testament daté de 1363, lui léguait 10 moutons d'or. On sait aussi que la famille de Kersaingily, qui possédait le fief de Kersaliou, en Saint-Pol, avait deux vitres armoriées au Kreis-Ker.

Piganiol la Force (1754) rapporte que cette église avait été érigée en bénéfice simple, sous le nom de gouvernement, titre assez commun en Basse-Bretagne pour désigner les chapelles bâties d'aumônes publiques et sans fondateur particulier.

Le corps de ville nommait à ce bénéfice, qui pouvait valoir huit cents livres de rente ; mais les réparations en consommaient la plus grande partie.

Elle n'a jamais été paroissiale ni collégiale, et servait au XVIII^e siècle d'église au séminaire.

Lorsqu'en 1784, le collège de Léon, cédé à l'évêque, fut réuni au petit séminaire, la chapelle du Kreisker devint commune à ces deux établissements, dont elle suivit la destinée.

En 1791, cette chapelle fut fermée, le séminaire supprimé et, en 1792, le collège n'avait plus d'élèves. Il était,

peu après, transformé en caserne, puis en hôpital et son église en magasin. On en enleva alors tous les objets du culte, les vitraux et les tombes, et le 4 novembre 1793, on descendit de la tour, pour en fondre des canons, la superbe cloche rendue muette depuis déjà deux ans.

En 1806, les bâtiments du collège furent rendus à leur destination primitive ; la chapelle du Kreisker leur fut de nouveau attribuée comme église ; mais elle avait beaucoup souffert pendant toute la période révolutionnaire.

Heureusement la population et la municipalité tenaient trop à ce monument, pour n'avoir pas, depuis cette époque, contribué, autant que possible, aux réparations nécessaires que l'Etat y fait souvent exécuter.

De plus, les principaux qui se sont succédé dans la direction du collège, les abbés Péron, Montfort, Naveau, André et Quidelleur, s'y sont vivement intéressés et ont tenu à honneur de contribuer, de tout leur pouvoir et souvent même de leur bourse, au bon entretien et aux réparations du noble édifice. Certains joignaient à une compétence artistique indiscutable une généreuse émulation et, dut en souffrir la modestie de M. Quidelleur, nous croyons de notre devoir de ne pas cacher qu'il a dépensé une véritable fortune à embellir la chapelle du collège et que même, après en avoir quitté la direction pour prendre sa retraite comme chanoine titulaire, il lui continue ses bienfaits.

C'est à ses frais que M. Goût, architecte des monuments historiques, refait les galeries détruites du porche nord et de la façade donnant sur les Ursulines. La chaire à prêcher, qu'il termine, est également un cadeau de M. Quidelleur.

Comme on le voit par ce qui précède, son union avec le collège a été le salut de Notre-Dame du Kreisker. En en devenant la chapelle, elle a trouvé une conservation et un entretien assurés. Les anciens élèves, comme les maîtres et les administrateurs, s'y sont attachés autant que la population de Saint-Pol. Ils ont appris à la connaître, à l'étudier, à en admirer les beautés, et des dons généreux, inspirés par de pieux souvenirs, ont souvent contribué à la restaurer et à l'embellir.

Grâce à cette abnégation et à ce dévouement, l'église a presque retrouvé son éclat primitif. Mais elle a perdu ses antiques vitraux et elle n'a pu remplacer sa cloche enlevée, malgré l'appel fait en 1861 aux anciens élèves du collège et à tous les vrais amis de la restauration des monuments religieux, par l'abbé Naveau, principal du collège (1).

(1) COPIE DE LA CIRCULAIRE DE L'ABBÉ NAVEAU

COLLÈGE

Saint-Pol-de-Léon, le 27 Mai 1862.

de

SAINT-POL-DE-LÉON

(Finistère)

Aux anciens élèves du Collège de Saint-Pol-de-Léon et à tous les vrais amis de la restauration des Monuments religieux.

La belle flèche du Kreisker est connue de tout le monde et ne cesse de faire l'admiration des nombreux étrangers qui viennent la visiter. Mais tous aussi éprouvent comme nous et ne peuvent s'empêcher d'exprimer les plus vifs regrets qu'un si beau monument soit privé de sa distinction primitive, des belles cloches dont la foi de nos pères l'avait doté. La pensée nous est venue de faire un appel au bon souvenir des anciens et nombreux élèves dont ce magnifique clocher a abrité les belles années. Leurs sentiments élevés, les postes honorables qu'ils occupent aujourd'hui excitent notre confiance et nous font espérer que notre appel sera accueilli avec faveur.

Le Principal,

NAVEAU, chan. honor.

La souscription qu'il provoquait dans ce but, demeura en effet infructueuse.

Quoiqu'il en soit, la chapelle du Kreisker reste digne de l'admiration des habitants et des touristes. Son clocher est intact et Ozanam pourrait encore dire que si un ange descendait du ciel, il poserait le pied sur cette tour avant de s'arrêter sur la terre.

Ce bel édifice est malheureusement encaissé dans des rues étroites qui ne permettent pas d'en voir convenablement l'ensemble. Au midi seulement, la place Michel Colomb, récemment construite, en dégage un peu la façade méridionale, mais d'une façon insuffisante pour la hauteur du vaisseau et de sa flèche.

Le gable occidental dans lequel est percée l'entrée principale s'ouvrant dans l'axe de la nef ne manque pas de caractère ; il donne dans la rue Cadiou, trop étroite, et ne permettant pas de le contempler qu'en raccourci.

Cette façade se dessine par un pignon aigu dont l'amortissement est formé par une guérite en encorbellement terminée par un cul de four.

Ce pignon est flanqué par deux contreforts à larmiers renforcés par des arcs-boutants et couronnés par des pyramides ajourées.

Au centre du pignon et sous la guérite s'ouvre une vaste fenêtre en plein cintre dont les meneaux figurent une rose reposant sur une sextuple arcature trilobée. Audessous, est une porte en tiers point dont la forme indique le XIV^e siècle et à gauche de laquelle est une petite niche dans le même style.

À droite et à gauche du pignon central se montrent les deux extrémités des collatéraux limités par des contre-

forts en larmier dont les pinacles manquent et sur lesquels s'appuient les arcs-boutants du pignon central.

Au-dessus règne une balustrade flamboyante, qui vient d'être l'objet d'une restauration complète due à la générosité de M. Quidelleur.

Dans ces parois s'ouvrent deux fenêtres rayonnantes d'un dessin différent. Les murs latéraux des Narthex, bordés par une galerie flamboyante, complètent, à droite et à gauche, cette façade qui est d'un effet majestueux.

Sur la place Michel Colomb apparaît la façade sud, la mieux dégagée de toutes. Elle montre, sur une même ligne, six belles fenêtres surmontées de pignons aigus.

Chaque fenêtre est séparée de sa voisine par un contrefort à larmiers. Les trois premières fenêtres à droite de l'observateur et partant du chevet sont rayonnantes et de la même époque que la tour. Elles sont divisées verticalement par plusieurs meneaux se raccordant en ogives et coupés par un autre meneau horizontal.

Au-dessus, dans le tympan, rayonne une rosace à quatrefeuilles entourée de trèfles et de trilobes.

Les trois fenêtres qui suivent à l'Ouest sont flamboyantes, la première a son amortissement évidé en talon et son tympan figure des quatrefeuilles à contrecourbures ; la seconde fenêtre a dans son tympan une belle rose flamboyante reposant sur une riche arcature ; enfin le tympan de la dernière fenêtre est occupé par une décoration formée de losanges en quatrefeuilles.

Le porche méridional, récemment réparé, s'avance en saillie au-dessous de cette dernière fenêtre formant une tribune rectangulaire bordée d'une balustrade flamboyante.

Il s'ouvre par une baie en tiers-point garnie de chaque côté par trois colonnes cylindriques engagées et une colonne prismatique aussi engagée et surmontée d'un pinacle en forme de pyramide à crochets. L'archivolte à contre-courbure est garnie de larges feuilles de vigne et surmontée d'un fleuron.

Un perron de cinq marches fait pénétrer sous ce porche dans le fond duquel trois autres marches conduisent aux portes géminées qui donnent accès dans la nef. Ces portes en accolade sont séparées par un trumeau. Une niche garnit le tympan de l'arcade principale qui encadre les portes et quatre autres niches, dépouillées de leurs statues comme la précédente, occupent les côtés latéraux du porche.

Un second narthex s'ouvre symétriquement sur la façade septentrionale de l'église. Ce porche est orné avec un goût exquis. C'est un des types les plus élégants du gothique flamboyant. On y retrouve le même style et le même genre d'ornementation qu'au portail latéral de la cathédrale et qu'à ceux de Notre-Dame du Folgoat. La dureté excessive du granit employé au Kreisker rendait d'une difficulté extrême ce travail si fin et si délicat. Il a, par suite, exigé de la part du sculpteur une habileté de main vraiment extraordinaire. Le haut de ce porche a dû être habité, il renferme une chambre. On y trouve des fenêtres, des lucarnes et jusqu'à une petite annexe du côté Est, formant logette saillante portant sur machicoulis.

A l'extérieur du porche, un fronton aigu surmonté d'un acrotère en forme de niche, contenant une statue de la Vierge, avait autrefois sur ses rampants des antefixes découpés à jour, détruits par la Révolution.

On vient de les remplacer par une balustrade inclinée, reproduisant les motifs flamboyants de celle de la façade occidentale.

Il est, à mon sens, regrettable qu'on n'ait pas conservé la disposition primitive plus légère et plus élégante, s'associant mieux avec les délicates découpures qui ornent l'intrados de l'arcade principale.

Le tympan triangulaire est orné de quatre niches rectangulaires surmontées d'arcs en accolades fleuronées. Dans ces niches étaient encadrés des écussons martelés pendant la période révolutionnaire. Celui d'en haut montrait l'Écu de Bretagne, couché à l'antique, timbré d'un casque et supporté par des lions.

L'arcade extérieure est en tiers-point équilatéral, son intrados est garni de festons trilobés et à jour qui y forment une découpure d'une rare élégance.

Il est vraisemblable que des festons analogues ornaient les deux rampants du pignon. On en distingue des amorces, tant sur les pinacles brisés des deux contreforts que sur l'acrotère médian.

Trois rangs de riches voussures encadrent la baie principale. L'archivolte garnie de crochets se relève en pointe fleuronée et une moulure aiguë formée de deux tangentes à l'archivolte, garnies comme elle de crochets, a pour amortissement un bouquet de feuillage élevé sur un pédicule.

Cette moulure part à droite et à gauche des impostes, de deux colonnes prismatiques engagées, couronnées par des pinacles de même nature.

Les voussures de l'arcade sont remplies de feuilles de vigne profondément refouillées et ornées de dix statuette tenant chacune un cartouche sans inscription. Ces sta-

tuettes, d'une grande finesse d'exécution, sont surmontées d'un dais servant de console à la statuette supérieure. Les deux inférieures reposent sur un tailloir soutenu par un personnage accoupi, tenant entre ses mains un cartouche; sur celui de gauche, on lit, en caractères gothiques : A la bonne foy.

Quatre consoles surmontées de dais pyramidaux sont appliquées à l'extérieur du porche sur des contreforts, et portaient autrefois des statues. La première console de gauche est soutenue par un moine, la figure rasée et la tête recouverte d'un froc, déroulant une banderolle sur laquelle on lit : en *grant peine*.

La deuxième console du même côté est soutenue par un personnage à longue barbe; l'inscription qu'il porte est indéchiffrable.

Les deux consoles de droite ont des supports sans inscriptions, l'un d'eux est formé par deux griffons affrontés dévorant un oiseau, l'autre par deux lions dévorant un enfant et un lièvre.

On ignore quelles étaient deux des statues ainsi supportées, les d'eux autres représentaient saint Jacques et saint Christophe. Ce dernier s'appuyait sur un arbre déraciné et portait sur ses épaules Jésus enfant.

Si l'on pénètre dans l'intérieur du narthex, on remarque qu'il renferme dix niches couronnées par des dais flamboyants, tous différents entre eux et d'une incroyable légèreté. Un petit pilastre, accosté à deux colonnettes engagées, sépare chaque niche; et dans les intervalles, entre le pilastre et les colonnettes, grimpent des ceps de vigne chargés de grappes de raisin. Les statues des niches ont disparu.

Les deux portes géminées qui donnent entrée dans l'église sont à contre-courbe en accolade, et leurs voussures sont décorées de feuilles de vigne. Elles sont séparées par un pilier ayant pour chapiteau un écusson dont on ne voit plus que les supports. Ce pilier portait une statue de la Vierge, couronnée par un dais flamboyant comme ceux des niches. Des arcades simulées encadrent les deux portes et la retombée de ces arcades à lieu sur des colonnettes dont le fût est à arête morsse.

Les voussures des arcades sont remplies de divers petits sujets parmi lesquels on distingue des hermines passantes entourées d'une banderolle sur laquelle se lisait, comme au Folgoat, la devise de Bretagne : A ma vie.

On y voit également des lions, des anges, des lièvres, des dragons, une figurine avec des souliers à la poulaine et une aumônière pendue à la ceinture, et une autre velue, dans un état de nudité complète.

Au-dessus des portes, dans le tympan formé par les fausses arcades règne une frise, sur laquelle s'agitent des animaux fantastiques ; on y remarque un chien aux prises avec un dragon, un renard poursuivant une poule, une truie allaitant un enfant, etc... Le reste du tympan était occupé par un grand bas-relief, aujourd'hui détruit.

A partir du porche Nord, le collatéral se rétrécit pour se terminer brusquement au niveau de la façade méridionale de la tour, par un chevet plat sans aucune ouverture.

Sa façade, sur la rue Verzerel, présente trois pignons aigus dont la pointe était ornée d'un fleuron. Les deux premiers sont percés de fenêtres flamboyantes qui an-

noncent le XV^e siècle, ainsi que la galerie du mur latéral du porche. Ils sont séparés par un contrefort couronné d'une pyramide à crochets.

Le troisième pignon placé immédiatement au pied de la tour, et de même largeur qu'elle, est plus ancien que les précédents. Il formait autrefois le croisillon septentrional du transept. Il est percé d'une fenêtre rayonnante et flanqué de contreforts surmontés de pinacles et prismatiques rectangulaires terminés par un fronton sur chacune de leurs faces.

En retraite sur le collatéral s'ouvrent deux grandes fenêtres qui éclairent directement le chœur. Elles sont rayonnantes et indiquent le XIV^e siècle. Au-dessus existe une arcature simulée, reposant sur des modillons à figures grimaçantes, surmontée d'une galerie ajourée en quatrefeuilles.

A l'Est, l'église se termine par un chevet plat, au gable aigu en fronton fleuroné, dont le prolongement vient fermer le collatéral Sud.

Dans l'axe du chœur s'ouvre une grande fenêtre ou maîtresse vitre de toute beauté. Cinq meneaux verticaux coupés par un meneau horizontal vont s'épanouir au sommet en trilobes triples, quatrefeuilles et roses du dessin le plus élégant.

Dans l'axe du bas côté Sud s'ouvrait une fenêtre analogue, mais plus petite. Elle est aujourd'hui bouchée, et l'on n'en distingue plus que le contour et les nervures.

L'intérieur de la chapelle est fort simple.

On remarque en y entrant que l'axe du chœur est incliné vers la droite comme celui de la cathédrale de Quimper. A l'extrémité du collatéral Nord est un autel

moderne sans intérêt. Le collatéral Sud se termine par l'ancien autel des minimes de Saint-Pol, décoré de colonnes torses à chapiteaux corinthiens. Il est fort riche et il a conservé quelques jolis bas-reliefs. L'un de ces bas-reliefs représente le prophète Elie, nourri par l'ange et la porte du Tabernacle reproduit le sacrifice d'Abraham.

Malheureusement, le style de cet autel jure avec celui de l'édifice et il a le défaut de masquer complètement la fenêtre absidiale que l'on a dû boucher.

Le maître-autel primitif a disparu, il possédait un superbe rétable représentant la vie de Jésus-Christ en plusieurs centaines de personnages. On l'a remplacé récemment par un autel beaucoup plus simple, en granit et de style flamboyant.

On a de même remplacé par des vitraux coloriés modernes les éblouissants vitraux de la maîtresse-vitre.

Les autres verrières, détruites pendant la Révolution, ont fait place à des vitres incolores. Cela est fâcheux, car cette lumière crue jette un jour trop dur sur tout l'intérieur.

Comme nous l'avons déjà dit, l'église était autrefois éclairée par les fenêtres de la nef, aujourd'hui presque complètement bouchées par suite de l'élévation des bas-côtés. Ceux-ci sont séparés de la nef par des arcades en ogive surbaissée retombant sur des colonnes en forme de prisme octogonal. Leurs chapiteaux se composent de trois tores séparés par des filets et des cavets et leurs bases présentent, au-dessus d'un socle et d'une plinthe, des filets, des tores et des scoties d'un dessin plus ou moins pur.

La nef est recouverte par une voûte cylindrique en

bardeaux à section ogivale, il en est de même du chœur ; mais l'emplacement compris entre les piliers qui supportent la tour centrale est fermé au niveau des combles par une voûte de pierre en croisée d'ogive.

A la hauteur des fenêtres bouchées règne dans la nef et dans le chœur, seulement du côté de l'Épître, un triforium en ogives trilobées.

Quatre enfeux occupent le bas des collatéraux. Ils sont formés d'un arc évidé en talon dont la pointe était jadis ornée d'un écusson, l'archivolte est garnie de feuilles frisées, les colonnes et les pinacles qui les entourent sont prismatiques. De petites crédences destinées à servir d'ossuaires sont percées dans le mur à côté de chaque enfeu.

Trois colonnettes engagées munies d'une arête-mousse s'élèvent entre chaque fenêtre. Elles supportent une arcade qui vient couper à angle droit le mur de la nef au-dessus de chaque pilier. Sur ces arcades s'élèvent des murs de refend partageant les bas-côtés en autant de travées qu'il y a de fenêtres et chacune de ces subdivisions est couverte par une voûte cylindrique en bardeaux dont l'axe est normal à celui de la nef.

Du côté de l'Évangile et contre le premier pilier, à gauche de la tour centrale, on vient de dresser une chaire ogivale due à la générosité de l'ancien principal, M. Quidelleur.

Un de ses prédécesseurs, l'abbé Montfort, ancien élève de l'abbé Péron, auquel il succédait dans la direction du Collège, a eu la généreuse idée d'élever dans l'église du Kreisker un monument à la mémoire de son respectable maître. Ce tombeau, produit d'une souscription faite

entre les anciens élèves, est dû au ciseau de M. Pennors, sculpteur morlaisien.

Ce mausolée, adossé du côté de l'Épître à la paroi occidentale de l'église, est formé d'un double soubassement en marbre noir et en granit. Ce soubassement supporte la statue de l'abbé Péron, en marbre blanc. L'ancien principal est revêtu de ses ornements sacerdotaux et agenouillé sur un coussin ; ses mains sont jointes et sa tête est tournée vers le sanctuaire. Sur le socle qui surmonte le sarcophage on lit une épitaphe latine retraçant ses vertus, la date de sa mort (1827) et le transport de ses restes (1841).

Mais la plus belle parure du Kreisker est encore sa flèche ajourée, gloire du Léon. Elle s'élève à 80 mètres du sol, entre la nef et le chœur, au-dessus de quatre arcades ogivales reliées par une voûte et portées par quatre piliers quadrangulaires du XIII^e siècle, de 3^m 20 de côté, composés d'une masse de colonnettes fasciculées. Les armes de Jean Prigent, chancelier de Bretagne et évêque de Léon en 1436, se voient à la clef de voûte.

Les clochers plus élevés que cette flèche sont rares, mais on n'en connaît pas d'une construction plus audacieuse, d'une structure plus élégante. Aussi Vauban avait-il raison de dire que c'était le monument le plus hardi qu'il eût jamais vu. On est, en effet, profondément surpris quand on compare la légèreté des piliers à la masse énorme qu'ils supportent et quand on regarde intérieurement, de bas en haut, le long cône évidé sans aucune liaison qui se dresse au-dessus de la tête à une hauteur vertigineuse.

Cette immense pyramide n'est contrebutée que par

quatre arcs qui, partant de la tour, vont s'appuyer sur quatre des contreforts cernant les murs extérieurs de l'église.

Le clocher, carré jusqu'à sa flèche, est construit entre les contreforts et les arcs-boutants de la troisième fenêtre à partir du chevet. Il se dégage de la toiture par quatre faces décorées en panneaux d'arcatures superposées, dont la plus élevée est à jour. La façade Nord de la tour offre de plus une petite galerie subtrilobée faisant saillie par un porche à fronton aigu, muni de crochets.

Au-dessus s'élève un second étage dont les quatre faces pareilles sont percées en leur milieu de deux longues baies étroites divisées à l'intérieur par des abatsons et dont les riches voussures sont ornées d'une profusion de colonnettes et de moulures arrondies. Ces baies sont encadrées à droite et à gauche par d'élégantes arcades simulées.

Cet ensemble est couronné par une frise ornée d'une moulure en quatrefeuilles surmontée d'une corniche formée de deux rangs superposés de feuilles entablées. Vient ensuite la plate-forme garnie d'une rampe en quatrefeuilles avec des gargouilles saillantes aux quatre angles pour l'écoulement des eaux. Cette plate-forme est à 47^m 50 au-dessus du sol de l'église.

De là s'élance une longue flèche de 32^m 50, octogonale, découpée à jour et flanquée de quatre clochetons fort légers s'élevant chacun à 16^m 25. Ces clochetons sont à deux étages, le premier est formé de huit colonnettes disposées en carré et soutenant un massif tronçanique surmonté d'un second étage octogonal ajouré, terminé par une pyramide aiguë.

Sur chacune des faces de la tour s'ouvre, dans la flèche, une haute lucarne ajourée et terminée, elle aussi, par une pyramide de même style que celle des clochetons.

Quant à la flèche, elle-même, elle est criblée d'ouvertures en rosaces, quatrefeuilles et trèfles qui, laissant passer la lumière, lui donnent une légèreté incroyable.

Aux deux tiers de la pyramide, une petite fenêtre au fronton aigu décore et éclaire chacune des faces de l'octogone.

Cette flèche, légère et élancée, s'aperçoit de plusieurs lieues ; elle signale de loin Saint-Pol au matelot et au voyageur. Solide et inébranlable comme le roc granitique qui l'a formée, elle paraît être l'emblème impérissable de l'attachement du Breton à ses antiques traditions et à ses vieilles croyances, et il semble qu'en la construisant les corporations bretonnes aient voulu, encore plus que dans toute autre œuvre, affirmer leur vitalité, leur science et leur amour de l'idéal.

A. DE LORME.

Janvier 1897.

NOTE

Nous avons fait naître Michel Colomb à Saint-Pol-de-Léon, où tout au moins aux environs, d'accord en cela avec plusieurs auteurs, notamment M. Le Vot, dans sa biographie bretonne, et le docteur Guépin, dans son introduction à l'histoire de Nantes, etc., etc... Tous les documents ultérieurs rendent ces affirmations plus que vraisemblables.

Il est en tous cas certain que Saint-Pol-de-Léon est la patrie intellectuelle du grand sculpteur, qui y a trouvé sa vocation.

C'est un sujet sur lequel nous reviendrons.

A. DE L.

L' O M B R E L L E

COMÉDIE EN UN ACTE

Par EDOUARD LANGERON

PERSONNAGES

HENRI	30 ans.
CLOTILDE	20 ans.
LA MARQUISE DE TRÉGARVAN.	60 ans.
UN DOMESTIQUE.	

A Paris, de nos jours

Les indications sont prises de la gauche à la droite
du spectateur

L' O M B R E L L E

*Un salon parisien. A gauche une table, à droite un guéridon
Au fond, porte à deux battants ; porte latérale à droite*

SCÈNE I.

CLOTILDE, LA MARQUISE

LA MARQUISE

Mais enfin tu es heureuse ?

CLOTILDE

Sans doute.

LA MARQUISE

Ton mari ne t'aime-t-il pas à la folie ?

CLOTILDE

C'est vrai.

LA MARQUISE

N'est-il pas pour toi aux petits soins ? toujours
empressé, plein de prévenances et d'égards ?

CLOTILDE

J'en conviens.

LA MARQUISE

N'est-ce pas un homme d'esprit et de tact, un cœur sensible et bon, une âme sans détour ?

CLOTILDE

Je ne puis le nier.

LA MARQUISE

Et de ton côté, ne m'as-tu pas dit cent fois que tu l'adorais ?

CLOTILDE

C'est parfaitement exact.

LA MARQUISE

Alors je voudrais bien savoir ce qui te manque et pourquoi tu te plains.

CLOTILDE

Je me plains... Je me plains... parce que Henri m'aime beaucoup, c'est vrai, mais il ne sait pas aimer.

LA MARQUISE

Il t'aime beaucoup et il ne sait pas aimer !! Qu'est-ce que c'est que ce galimatias ?

CLOTILDE

Je me suis peut-être mal exprimée. Je veux dire que mon mari ne m'aime pas comme je voudrais être aimée. Sans doute, son affection pour moi est profonde et

sincère, mais elle n'est ni ardente ni passionnée. Il lui manque ce je ne sais quoi de piquant et d'imprévu qui seul peut donner à l'amour toute sa saveur. Pour tout dire, en un mot, Henri n'est pas jaloux.

LA MARQUISE

Pas jaloux ! Comment c'est là la cause de ta tristesse ? Pas jaloux ! Ah ! c'est vraiment dommage que tu ne sois pas venue au monde en même temps que moi. Tu aurais pu épouser le marquis de Trégarvan, — mon pauvre défunt, — que je ne t'aurais pas disputé, du reste. En voilà un qui avait la jalousie féroce ! Il aurait rendu des points à un andalous.

CLOTILDE

Ma tante, écoutez-moi. J'ai sur l'amour dans le mariage des idées très nettes, très arrêtées...

LA MARQUISE

Voyez-vous ça !

CLOTILDE

et je ne crois pas qu'on puisse s'aimer véritablement sans avoir l'un pour l'autre une pointe de jalousie... Oh ! ne riez pas, c'est très sérieux ; et je vais vous le prouver. Voyez, ma tante, vous avez au doigt un diamant d'un grand prix, auquel vous tenez beaucoup. Quand vous ne le portez pas, vous n'avez garde de le laisser à la portée des indiscrets ou des gens mal intentionnés ; vous voulez bien qu'on l'admire ; mais vous prenez des précautions pour qu'il ne soit ni perdu ni dérobé ; car votre plus

grande crainte, n'est-il pas vrai ? serait de le voir passer au doigt d'un autre. Eh ! bien, quand un mari possède une femme dont il se dit épris et qui, elle aussi, doit être pour lui un bijou de grand prix, ne faut-il pas que cet homme veille sur son trésor avec un soin jaloux ? J'emploie ce mot à dessein. Suffit-il qu'il lui dise vingt fois par jour : je t'aime ! et qu'il n'ait pas l'air de se douter que d'autres peuvent aussi murmurer le même mot à son oreille ? Croyez-moi, ma tante, rien ne flatte plus une femme que de lui témoigner qu'on tient à elle et qu'on a peur de la perdre. Vous me direz, après tant d'autres, que l'amour est basé sur une confiance réciproque. Grand mot qui renferme une idée fausse ; et vous savez bien que c'est avec des mots qu'on tue les idées. La confiance en amour, ma chère tante, n'est, le plus souvent, qu'une vertu négative à l'usage de ceux qui n'aiment pas leur femme, ou un piège à l'usage de celles qui veulent tromper leur mari. J'estime, moi, que l'amour est un mets délicieux, mais qui ne peut se passer de condiments ; et, à mon avis, c'est la jalousie qui est le meilleur piment de l'amour.

LA MARQUISE

Ta, ta, ta, voilà une belle théorie et je te conseille de t'en vanter ! Alors tu veux que ton mari joue à l'Othello, qu'il épie tes démarches, décachète tes lettres, ouvre tes tiroirs, qu'il t'empêche de causer avec les hommes, de chuchoter avec les femmes et qu'il te montre de temps en temps la pointe de son poignard ?

CLOTILDE

Oh ! je ne vais pas jusque-là. Mais entre Othello qui

tue et Saint-Preux qui fait le magnanime, il y a place pour une jalousie moins terrible ; et il me semble qu'Henri pourrait bien montrer quelquefois comme un soupçon de crainte, un nuage d'inquiétude, un mouvement d'impatience, que sais-je, moi ? enfin quelque chose d'un peu rude, qui est, pour une femme, la meilleure preuve d'amour et qui la fait frissonner de bonheur. Tenez, il y a quelques jours, j'ai dansé toute la soirée avec M. de Sartène : vous croyez que mon mari s'en est offusqué ? Ah ! bien oui ! il m'a dit simplement : Tu as très bien fait, Sartène est le roi des valseurs ; et il a allumé son cigare. Hier, j'ai reçu une lettre en sa présence ; je l'ai lue et l'ai glissée dans mon buvard, comme si je voulais la cacher. Il ne m'a pas même demandé qui l'avait écrite ni ce qu'elle contenait. Cela m'aurait fait pourtant bien plaisir qu'il s'en informât et qu'il me dit d'un ton courroucé : Clotilde, je trouve que tu dances trop souvent avec M. de Sartène.

LA MARQUISE

C'est la preuve que ton mari est sûr de toi ; il sait bien que tu ne peux pas aimer un autre homme que lui.

CLOTILDE

On a beau être sûr de ces choses-là, ma tante, il ne faut pas en avoir l'air ; car alors l'amour ressemble trop à une affection banale et le mariage n'est plus qu'une simple combinaison financière.

LA MARQUISE

Alors, il te faut des amours héroïques ?

CLOTILDE

Non, ma tante, mais toujours du lait, vous en conviendrez, c'est un peu fade à la longue.

LA MARQUISE (*à part*)

Tête folle ! va ! Eh ! eh ! mais pourtant ce n'est pas trop mal raisonné, et il y a du vrai dans ce qu'elle dit là. Je n'avais pas réfléchi. Il faudra que je tâche d'arranger ça.

SCÈNE II

CLOTILDE, LA MARQUISE, HENRI

HENRI

Bonjour, marquise ; comment êtes-vous, ce matin ?
(*Il embrasse sa femme*). Bonjour, chérie. (*Il s'assied*).

LA MARQUISE

Très bien, mon cher Henri ; vous avez l'air tout joyeux.

HENRI

• Comment ne le serais-je pas, puisque je suis parfaitement heureux ! (*Il regarde tendrement Clotilde.*)

CLOTILDE (*à part*)

Je disais bien : du lait, toujours du lait et bien sucré, encore !

LA MARQUISE (*à Henri*)

Étiez-vous hier chez M^{me} Poumerol ?

HENRI

Oui, nous y sommes allés, Clotilde et moi ; c'était d'un triste !

CLOTILDE

Que voulez-vous, mon ami ? cette pauvre M^{me} Poumerol ne sait pas recevoir.

HENRI

Au contraire, je trouve qu'elle reçoit fort bien. Au lieu de sirop dans les verres, elle met de la gelée de groseilles ; cela ne fond pas et ça peut resservir une ou deux fois encore, c'est très ingénieux.

LA MARQUISE

Et, au milieu de la soirée, elle fait apporter secrètement sur le buffet des bouteilles de champagne vides pour faire accroire à ses invités qu'ils ont bien assez bu. Naturellement, on a un peu honte et l'on n'ose plus rien demander. C'est encore très malin, cela.

HENRI

Aussi ne va-t-on chez eux que quand on ne peut pas

faire autrement. Il y avait pourtant les Hautberg et les Bligny.

CLOTILDE (*avec intention*)

Et M. de Sartène ?

HENRI

Ah ! oui, M. de Sartène, le beau valseur, tant aimé des jeunes filles !

CLOTILDE

Et qui a causé avec moi pendant toute la soirée ?

HENRI

Tiens ! je ne l'ai pas remarqué...

CLOTILDE (*à part*)

Il ne voit jamais rien : il est figé.

UN DOMESTIQUE (*entrant*)

La voiture de Madame est prête.

HENRI

Ah ! vous avez fait atteler ?

CLOTILDE

Oui ; j'ai une course à faire.

HENRI

Très bien. Alors j'en profiterai pour examiner les comptes de mon fermier.

CLOTILDE

Ah ! (*à part*). Il ne me demande même pas où je vais !
Je disais bien, il est figé ! (*haut*). Venez-vous avec moi,
ma tante ?

LA MARQUISE

Non, je te remercie ; il faut que j'entre en bas chez
Boutet-Hénault, pour changer mon ombrelle ; la couleur
ne me plaît pas. Je t'accompagne seulement jusqu'à
ta voiture.

CLOTILDE (*au moment de partir*)

Ah ! mais, ma tante, vous l'oubliez, votre ombrelle.

LA MARQUISE

Etourdie que je suis ! Je n'en fais jamais d'autre. Au
revoir, Henri.

HENRI

Au revoir, chère tante (*A sa femme*). A bientôt,
Clotilde (*Il l'embrasse*).

CLOTILDE

A bientôt



SCÈNE II

HENRI (*seul*)

Charmante petite femme, en vérité, et dont je suis parfaitement amoureux, ce qui est bien un peu ridicule. Mais aussi, quelle beauté séduisante et quel délicieux caractère ! Ah ! il faut en convenir, j'ai eu de la chance ! D'ordinaire, pendant les fiançailles, on ne laisse voir que ses qualités... quand on en a... et lorsqu'on n'en a pas, eh ! bien, on en emprunte. Mais après le mariage, c'est une autre affaire ; vite, on déballe tous ses défauts, un à un, et l'on semble dire à son malheureux époux : Tiens, encore un que tu ne me connaissais pas. Mais pour Clotilde, rien de pareil. Telle elle était avant, telle elle est restée. Toujours douce, tendre, confiante et pas jalouse du tout. Il est vrai que je ne lui donne pas lieu...

(*On frappe.*)

Quelqu'un ? Et par cette porte ? Qui peut venir à cette heure ? Entrez.

(*La marquise entre précipitamment par la porte de droite.*)

Quoi ! c'est vous !



SCÈNE IV

HENRI, LA MARQUISE.!(1)

(La marquise posant son ombrelle sur la table.)

Mon cher Henri, sommes-nous bien seuls ?

HENRI

Certainement, Marquise.

LA MARQUISE

Il ne faut pas que votre femme sache que je suis venue. Voyez donc si la porte est fermée et poussez la targette.

HENRI *(à part)*

Quel mystère ! *(Haut)*. Voilà qui est fait.

LA MARQUISE

Maintenant, venez vous asseoir auprès de moi et écoutez.

HENRI *(prend un siège et s'assied)*

Je vous écoute, chère tante, avec la plus ardente curiosité.

(1) Henri, la Marquise.

LA MARQUISE (*après une pause*)

Mon cher Henri, connaissez-vous l'histoire de la belle Dolorès?

HENRI (*étonné*)

Non, pas du tout.

LA MARQUISE

Vous plairait-il que je vous la raconte?

HENRI

Très volontiers. (*A part*) Où diable veut-elle en venir?

LA MARQUISE

C'était du temps où nous étions ambassadeurs à Madrid.

HENRI

Vous voulez dire le marquis?

LA MARQUISE

C'est tout comme. Il y a de cela bien longtemps !
(*Elle pousse un soupir*).

HENRI (*soupirant aussi*)

Oh ! oui ! bien longtemps !

LA MARQUISE (*piquée*)

N'allez-vous pas dire que j'ai l'air d'avoir quatre-vingts ans ?

HENRI

Non, chère tante, je voulais simplement être de votre avis ?

LA MARQUISE (*sèchement*)

On ne doit jamais être de l'avis d'une femme, quand elle se vieillit.

HENRI (*à part*)

Attrape ! Comme on voit bien que je suis presque son gendre !

LA MARQUISE

Vous dites ?

HENRI

Je ne dis rien : j'écoute l'histoire de la belle Dolorès. (*A part*).

C'est égal, voilà une drôle de conversation.

LA MARQUISE

C'était donc à l'époque de notre ambassade d'Espagne. Parmi les jeunes filles de la société madrilène qui fréquentaient dans nos salons, il y en avait une qui se faisait remarquer par son esprit, sa grâce et sa beauté. Partout où elle paraissait, c'était, sur son passage, un long murmure d'admiration et d'enthousiasme, comme pour la Béatrix de Dante. C'est trop peu dire que tous les jeunes gens en étaient amoureux ; j'en connais deux qui se sont battus pour elle et un qui s'est noyé dans le Manzanarès. Elle s'appelait Marie-Pia-Dolorès Pacheco y Margala.

HENRI (*à part, très irrité*)

Quelle drôle de conversation ! (*Haut*) C'était donc une merveille ?

LA MARQUISE

Mieux que cela ; une sirène : elle ensorcelait positivement tout le monde. Longtemps elle refusa tous les partis, même les plus brillants : on la croyait insensible. Mais enfin son cœur parla et elle se décida à se marier.

HENRI (*l'air ennuyé*)

Ah ! elle se décida.

LA MARQUISE

Oui ; elle épousa, dans l'église de la Trinidad Don Juan, Francesco, Luizi, Hernando, Catarino, Alphonso, Doménico, Philippino, Duarte Barbosa, comte d'Eholi.

HENRI

Dieux ! quel déluge de prénoms ! Ah ! voilà un parrain qui n'était pas avare !

LA MARQUISE

C'est toujours comme ça, en Espagne. On a une vingtaine de patrons, parce que, par le nombre, on espère en trouver un bon. Inutile d'ajouter que, dans ce mariage, toutes les garanties de bonheur se trouvaient réunies : esprit, fortune, situation, parenté illustre, etc. Eh ! bien, figurez-vous qu'au bout de trois mois, nous allâmes rendre visite à la belle Dolorès et nous les trouvâmes dans les larmes.

HENRI

Dans les larmes ! elle était donc bien malheureuse ?

LA MARQUISE

Oh ! très malheureuse. Dès les premiers mots, elle nous confia le secret de son chagrin et elle nous apprit ..

HENRI (*intrigué*)

Elle vous apprit ?...

LA MARQUISE

Que, depuis son mariage, le comte ne l'avait pas encore battue une seule fois.

HENRI (*stupéfait*)

Pas encore battue ! Ah ! je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple !

LA MARQUISE

Eh ! oui, puisqu'il n'était pas jaloux. Or, les femmes espagnoles, les andalouses surtout, ont horreur d'un mari qui n'est pas jaloux. Pour elles, la jalousie est la meilleure preuve d'amour qu'on puisse demander à celui qui vous adore. Et voilà pourquoi la belle Dolorès gémissait de n'être pas battue.

HENRI (*toujours intrigué*)

Ah ! elle gémissait...

LA MARQUISE

Certainement. Et vous comprenez que ce n'était pas

une situation. Heureusement l'affaire s'arrangea ; le comte ne tarda pas à mieux comprendre son rôle ; il devint jaloux ; battit sa femme régulièrement chaque semaine, et depuis ce temps-là, la belle Dolorès est extrêmement heureuse.

HENRI

Ah ! elle est extrêmement heureuse !

LA MARQUISE

Oui.

Et maintenant, mon cher Henri, je pense que vous avez compris (*Elle se lève*) (1)

HENRI

Parfaitement. (*Il se lève aussi*)

LA MARQUISE

Eh ! bien, qu'avez-vous compris ?

HENRI

J'ai compris que la belle Dolorès voulait être battue ; ça n'est pas commun, ça, mais enfin tous les goûts sont dans la nature ; et puis, en Espagne.....

LA MARQUISE

Et c'est tout ce que vous avez compris ?

HENRI

C'est tout.

(1) La Marquise, Henri.

LA MARQUISE

Eh ! bien, mon cher, vous n'avez pas compris du tout.

HENRI

Alors, expliquez-moi.

LA MARQUISE

C'est bien simple. Mon histoire n'est qu'un apologue. J'ai voulu dire que quand un homme tient à rendre sa femme parfaitement heureuse, les petits soins, les petits noms, les doux propos, toute la phraséologie amoureuse dont se compose la grammaire conjugale ne sont rien, si l'on ne marque pas quelquefois la crainte de perdre ce cœur qui vous appartient et qui ne doit appartenir qu'à vous. Il faut donc que le mari d'une jeune et jolie femme fronce quelquefois le sourcil si un autre homme est trop aimable avec elle ; qu'il s'irrite quand il a des soupçons et même éclate par intervalle en scènes en peu vives. S'il est Espagnol, il la frappera, comme a fait l'époux de la Dolorès ; mais s'il est Français, il sera simplement jaloux, comme devrait l'être le mari de la belle Clotilde.

HENRI (1)

Simplement jaloux ! Eh ! bien, voilà qui est vraiment original ! quoi ! il faut que je sois jaloux pour plaire à ma femme ! Et c'est vous, vous, la veuve du marquis de Trégarvan, le plus jaloux des hommes et dont vous vous êtes tant plainte de son vivant, le pauvre cher homme ! c'est vous qui me donnez ce joli conseil ! Ah ! chère tante !

(1) Henri, la Marquise.

LA MARQUISE

Ce n'est pas moi, mon ami, c'est votre femme.

HENRI

Comment ! c'est ma femme qui.....

LA MARQUISE

Oui, votre femme. Ecoutez-moi : je sais que vous l'aimez et qu'elle est heureuse. Mais toujours du bonheur n'est pas du bonheur. Quand vous avez passé toute une journée à lui répéter : Je t'aime, que vous l'avez bien choyée, embrassée, caressée, elle pousse un soupir et vous dit : Chéri, il faut que j'aile voir ma tante. Et aussitôt vous lui répondez : Ah ! c'est une bonne idée, moi aussi, j'ai à sortir, je vais à mon cercle. Il est donc évident que vous êtes las l'un de l'autre, que vous avez soif tous les deux d'aller vous distraire ailleurs. Au contraire, si vous donniez un tour plus piquant à vos conversations avec elle, si vous critiquiez quelquefois ses toilettes, ses relations ou ses amies ; si, en un mot, vous montriez un peu de jalousie... (*Mouvement d'Henri*). Oh ! pas beaucoup, un peu seulement, croyez bien qu'elle vous saurait un gré infini, même si elle paraissait fâchée.

HENRI

Mais, savez-vous que c'est un jeu très dangereux que vous me proposez là, et qui peut fort mal tourner ?

LA MARQUISE

Mais non, mais non. Voyez-vous, mon ami, le soleil

est bien beau, mais il nous laisserait vite, si le ciel n'était pas quelquefois chargé de nuages. Eh ! bien ! la jalousie est à l'amour ce que le nuage est au soleil, ce que l'ombre est à la lumière, ce que la nuit est au jour. C'est le vent qui souffle sur un feu qui, sans cela, ne tarderait pas à s'éteindre. Voulez-vous donc qu'il ne reste bientôt que de la cendre ? Croyez-moi, mon cher Henri ; suivez mon conseil, vous vous en trouverez bien. Car, je vous le répète, c'est votre petite femme, c'est votre chère Clotilde, qui, elle-même, me l'a dit ce matin, l'amour, même le plus passionné, ne peut se passer de condiments, et la jalousie est le meilleur piment de l'amour. Là-dessus, je me sauve. Clotilde est au Louvre pour choisir des tapis ; elle va rentrer, et je ne veux pas qu'elle me retrouve ici. Au revoir, Henri, n'oubliez pas l'histoire de la belle Dolorès.

HENRI (*un peu railleur*)

Jusqu'au bâton ?

LA MARQUISE

Jusqu'au bâton... exclusivement.

HENRI

A la bonne heure !

(*La Marquise sort par la porte de droite et oublie son ombrelle sur le guéridon.*)

SCÈNE V

HENRI (*seul*)

Qui pourra jamais connaître la femme ? Depuis quatre mille ans et plus que les moralistes étudient ce charmant petit animal, pas un qui ait pu en donner une monographie complète. Chaque jour on découvre un trait nouveau dans ce caractère fuyant et subtil. En voilà une qui au tout ce qu'il faut pour être heureuse ; eh ! bien, c'est justement pour cela qu'elle ne l'est pas. Elle trouve que sa vie est incolore et vide et elle soupire après des sensations amères. Mais enfin, être entourée d'amour et appeler la jalousie, n'est-ce pas naviguer sous un ciel bleu et invoquer le Génie des tempêtes ? N'importe, la jalousie est le piment de l'amour, dit-elle. Et elle n'en veut pas démordre. Chose invraisemblable, pour qu'elle soit contente, il faut que je la soupçonne. Et en avant les regards scrutateurs, les questions insidieuses, les double-clés, les domestiques qu'on interroge et qui sourient en se moquant de vous, les pièges que l'on tend, ceux où l'on tombe, les faux départs et les brusques retours, enfin tout le triste attirail de précautions et de perfidies à l'usage des jobards qui se croient trompés et qui, certes ! mériteraient de l'être. Et voilà à quoi j'en suis réduit pour plaire à ma femme ? Ah ! je sens bien que j'aurai beau faire ; je ne pourrai jamais battre le record de la jalousie. On naît jaloux comme on naît poète... ou rotisseur : on ne le devient pas. Il faudra que j'aille voir jouer le « Tigre du Bengale » cela me donnera peut-être des idées. (*On frappe à la porte du fond.*) Entrez.

CLOTILDE (*en dehors*)

Henri, Henri, ouvrez, ouvrez vite.

HENRI

Tiens ! moi qui avais oublié... (*Il va pour ouvrir*)

CLOTILDE

Dépêchez-vous, Henri ; avec qui êtes-vous donc enfermé ? Mais ouvrez donc, Henri.

HENRI

Avec qui, je suis !... Oh ! quelle idée ! Oui, c'est bien cela. Ah ! tu veux du piment ? Eh ! bien, je vais t'en donner, moi, du piment. Attends un peu. (*Il tire une lettre de sa poche, la tient à la main au moment où il ouvre la porte et la cache vivement quand paraît Clotilde*).

SCÈNE VI

HENRI, CLOTILDE, puis le DOMESTIQUE

CLOTILDE (*avec humeur*) (1)

Vous êtes seul ? Je ne sais vraiment pourquoi vous vous enfermez comme cela à double tour.

(1) Clotilde, Henri,

HENRI

Oh ! j'avais seulement poussé la targette pour n'être pas dérangé par les domestiques.

CLOTILDE

Les domestiques entrent donc chez vous comme ils veulent, sans que vous les sonnerez ?

HENRI

Non ; mais Denis est si indiscret !

CLOTILDE

Denis ! vous le calomniez ; c'est la discrétion même.

HENRI (*à part*)

Je crois que ça mord.

CLOTILDE (*de plus en plus nerveuse*)

Et qu'est-ce que cette lettre que vous avez précipitamment cachée à mon approche ?

HENRI

Oh ! cachée !..... Je venais de la lire.. .. et c'est justement pour être plus tranquille..... en la lisant..... que j'avais fermé.....

CLOTILDE (*incrédule*)

Ah ! c'est pour être plus tranquille que vous aviez... Et pourrait-on savoir ce qu'il y a dans cette lettre ?

HENRI

Oh ! c'est une lettre bien insignifiante. (*à part*) décidément ça mord.

CLOTILDE (*d'un ton ferme*)

Insignifiante ou non, je serais curieuse d'en savoir le contenu et... l'auteur.

HENRI

L'auteur ?

CLOTILDE

Oui, l'auteur.

HENRI (*affectant l'indifférence*)

C'est une lettre de mon tailleur.

CLOTILDE

Ah ! de votre tailleur ! Et qu'est-ce qu'il vous écrit, votre tailleur ?

HENRI

Je lui avais fait dire que mon veston gris allait très mal et il me répond pour me prouver qu'il va très bien. Voilà !

CLOTILDE

Mais c'est un homme d'esprit, votre tailleur. Je voudrais bien connaître un peu son style.

HENRI (*à part*)

Oh ! ça mord ; ça mord fort. (*Haut*) Hum ! Ça n'est pas bien intéressant. Vous savez, chère amie, ces gens-là ne sont pas des académiciens.

CLOTILDE

C'est justement parce que je suis rassasiée de Pierre Loti et de Paul Bourget que je voudrais savourer un instant la prose de M. Gorenflot. Donnez.

HENRI

Vous le voulez ? Eh ! bien, la voici. (*Il lui donne une autre lettre qu'il tire de sa poche de droite*).

CLOTILDE

(*S'avançant vers lui et mettant sa main dans la poche de gauche*).

Que tu es enfant ! Mais tu sais bien que tu l'as mise dans cette poche-là. (*Saisissant la lettre et vivement à part*). Je la tiens !

HENRI (*à part*)

Ça y est !

CLOTILDE (*à part*)

De son tailleur ! le misérable ! il me l'a subtilisée. Je le surveillerai.

(*Elle va à la table de gauche, range son chapeau et ses gants*).

HENRI (*à part*)

L'ombrelle de la tante ! Oh ! quel piment !

(*Il va la prendre et la tient derrière son dos*).

CLOTILDE (*se retournant*)

Qu'est-ce que vous faites donc là, planté comme un piquet ?

HENRI (*gracieusement*)

Ce que je fais ? Je vous regarde.

CLOTILDE

Ah ! vous me regardez ! (*à part*) Il a l'air de tenir quelque chose.

HENRI

Oui, je vous regarde et je vous admire.

CLOTILDE

Pourquoi mettez-vous vos mains derrière le dos ?

HENRI

Ah ! Je vais vous dire, chère amie, vous savez que les modes de l'Empire reviennent. J'ignore pourquoi, mais c'est un fait indéniable, on revient aux modes de l'Empire. Eh ! bien, je mets mes mains derrière le dos... pour ressembler à Napoléon.

CLOTILDE

Qu'est-ce que vous racontez-là ! Mais je vous dis que vous tenez quelque chose.

(Elle va à lui ; il s'avance, laisse tomber l'ombrelle, Clotilde la ramasse).

Une ombrelle !!!

(Se rapprochant de son mari).

De femme !!...

HENRI *(négligemment)*

Ah ! vous croyez que c'est une ombrelle de femme ?

CLOTILDE

Je voudrais bien savoir si vous sortiriez avec cet objet-là au-dessus de votre tête.

HENRI

Oh ! à la campagne.....

CLOTILDE

Oui, mais nous ne sommes pas à la campagne : nous sommes à Paris, rue de Rivoli. Enfin, il n'y a qu'un mot qui serve : pourriez-vous me dire quand et comment cette ombrelle est venue dans ce salon ?

HENRI

Quand et comment elle est venue ?

CLOTILDE

Oui, comment elle est venue ? Elle n'est pas tombée du plafond, je suppose. Allons, répondez.

HENRI

Mais, ma chère amie, c'est tout ce qu'il y a de plus simple. Cette ombrelle est celle de votre tante, qui l'a oubliée ce matin.

CLOTILDE (*incrédule*)

Ah ! l'ombrelle de ma tante !

HENRI

Oui. Et justement je l'avais prise pour la lui faire reporter.

CLOTILDE

Pour la lui faire reporter ? C'est étonnant comme on peut se tromper, mais j'aurais juré que, ce matin, au moment de sortir, je la lui avais mise moi-même entre les mains.

HENRI

Elle l'aura ensuite posée sur ce meuble au moment de partir, pour mettre ses gants.

CLOTILDE

Ah ! Pour mettre ses gants ! Mais l'ombrelle de ma tante est bleue : celle-ci est verte ; — elle est verte.

HENRI

Oh ! le vert, le bleu, au fond c'est la même couleur. Une couleur changeante, suivant la lumière. Ainsi, tenez, la mer est tantôt verte et tantôt bleue, comme l'ombrelle de la marquise, et pourtant c'est toujours la même mer.

CLOTILDE

Et c'est toujours la même ombrelle ! voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ? Vous vous, moquez, mon cher, et vous prenez bien de la peine pour me donner le change.

HENRI

Je vous assure.....

CLOTILDE

Pas un mot de plus.

HENRI

Je vous affirme sur l'honneur que c'est bien l'ombrelle de votre tante.

CLOTILDE

Ah ! vous affirmez !... Sur l'honneur ? (*Elle court à la table de gauche où il y a un timbre*).

HENRI

Que faites-vous ?

CLOTILDE

Vous allez le voir. (*Elle frappe sur le timbre, le domestique paraît*).

Denis, le chasseur est-il là ?

LE DOMESTIQUE

Oui, Madame.

CLOTILDE

Dites-lui de porter immédiatement cette ombrelle à Madame la marquise de Trégarvan, qui l'a oubliée ce matin.

LE DOMESTIQUE

Oui, Madame.

HENRI (*bas au domestique*)

Cette ombrelle dans mon cabinet et *motus*.

LE DOMESTIQUE

Compris.

CLOTILDE

Qu'est-ce que vous dites donc à ce domestique ?

HENRI

Je lui dis de vous obéir.

CLOTILDE (*au domestique*)

Allez.

LE DOMESTIQUE

Oui, Madame (*à part sur le seuil de la porte*).

Je crois que Monsieur se dérange.

(*Il sort*).

SCÈNE VII

CLOTILDE, HENRI

CLOTILDE (*toujours nerveuse*)

Et qu'est-ce que vous faites de votre journée ?

HENRI (*négligemment*)

J'irai probablement passer une heure au cercle . . . , si vous le permettez.

CLOTILDE

D'ordinaire, vous savez bien vous passer de ma permission.

HENRI

Est-ce un reproche que vous m'adressez ?

CLOTILDE

Non, c'est un fait que je constate ; voilà tout. Et après ?

HENRI

Après ? Eh ! bien, j'irai fumer un cigare chez Marandet.

CLOTILDE

Marandet ! Vous savez que je ne l'aime guère, votre M. Marandet. Il ne peut vous donner que de mauvais conseils et surtout... de mauvais exemples.

HENRI

Un si vieil ami !

CLOTILDE

Je vous répète que cette intimité m'inquiète ; et si vous aviez de l'affection pour moi, vous ralentiriez vos relations, avec M. Marandet ! Oh ! je ne vous demande pas de les rompre ; mais enfin M. Marandet est un vieux garçon, beaucoup plus âgé que vous ; il passe pour un viveur qui est en fête deux ou trois fois par semaine, qui joue, qui boit, et... qui fait peut-être pis.

HENRI

Oh ! pure calomnie.

CLOTILDE

N'importe. D'ailleurs, en principe, je crois qu'un homme de votre rang, surtout quand il est marié, ne doit voir que des gens mariés et ne peut être intime avec un habitué du café du grand U, un célibataire impénitent qui, pour être plus libre, n'a jamais voulu avoir de femme.

HENRI (*riant*)

Ah ! vous croyez qu'il n'a jamais eu ?.....

CLOTILDE

Epargnez-moi vos mots à double sens. C'est peut-être

très spirituel, mais, à coup sûr, ce n'est digne ni de vous, ni de moi. Vous savez ce que je désire ; et maintenant, allez à votre cercle, puisque vous ne pouvez vous en passer. Mais ne restez pas trop longtemps chez votre M. Marandet.

HENRI (*à part*)

Ça a parfaitement mordu. (*Haut*) Tiens ! tu es un ange et je t'adore. (*Il l'embrasse*) A bientôt. (*Il sort*).

SCÈNE VIII

CLOTILDE, LE DOMESTIQUE

CLOTILDE

Il est parti ! Règle générale, toutes les fois qu'un mari dit à sa femme : « Tu es un ange, » on peut être sûr qu'il médite une petite perfidie. Ah ! j'ai hâte que le chasseur soit revenu, car bien certainement cette ombrelle n'appartient pas à ma tante, et je veux confondre mon infidèle. J'ai été vraiment trop confiante. Oh ! maintenant, je vais fouiller dans ses papiers, observer ses allures et surtout surveiller sa correspondance. Et s'il est vrai qu'il me trompe !... Oh ! je veux pouvoir douter encore !... (*Elle frappe sur le timbre*).

LE DOMESTIQUE

Madame a sonné ?

CLOTILDE

Oui. Est-ce que le chasseur est de retour ?

LE DOMESTIQUE

Non, Madame.

CLOTILDE

Il est bien lent, le chasseur ! Vous me préviendrez quand il rentrera.

LE DOMESTIQUE

Oui, Madame.

CLOTILDE

En attendant, rangez ces meubles et époussetez le salon. (*A part*) Et nous, profitons de son absence pour faire chez lui une perquisition en règle.

SCÈNE IX

LE DOMESTIQUE (*seul*)

Epousseter ! Epousseter ! Il n'y a pas encore assez de poussière. Tous les jours, Madame me dit d'épousseter ; c'est sa toquade ; j'époussette tous les mois et Madame ne s'en aperçoit pas. Ouf ! reposons-nous. (*Il s'assied*) On prétend que le métier de domestique est désagréable : je ne trouve pas, moi. C'est bien un peu fatigant, mais il y a des compensations. Ainsi, voilà Monsieur qui fait des traits à Madame. Va y avoir du grabuge ; oh ! ce que je

vais me tordre ! sans compter les petits profits. (*Il se frotte les mains*). J'ai porté l'ombrelle dans le cabinet de Monsieur, ça vaut vingt francs comme un sou, ça ; et que Monsieur ne s'avise pas de lésiner, car je me connais, j'irais tout conter à Madame. Ah ! mon Dieu ! à propos, pourvu que Madame n'aille pas la découvrir, cette ombrelle ! Que je suis bête ! Au contraire, pourvu qu'elle la trouve ! Ça sera bien plus drôle. Et le soir, chez la concierge, quelle fricassée de potins nous allons faire ! C'est moi qui serai le héros de la fête. C'est égal, je donnerais bien quelque chose pour apercevoir le minois de la dame à l'ombrelle. Quand je pense que Monsieur a eu le toupet de dire à Madame que cet objet appartenait à la Trégarvan ! Et la vieille qui ne se doute pas du bateau qu'on lui monte ! Quant à la jeune, si elle gobe celle-là, c'est qu'elle n'est pas fine. Après ça, Monsieur est très fin, si Madame l'était aussi, ça ne pourrait pas marcher. Faut de l'équilibre dans un ménage. Et fin contre fin, ça ne vaut rien pour doublure, disent les couturières.

SCÈNE X

CLOTILDE, LE DOMESTIQUE

CLOTILDE

Eh ! bien, Monsieur l'homme de confiance je vous fais mon compliment, vous vous acquittez à merveille des commissions qu'on vous donne. Regardez. (*Elle lui montre l'ombrelle*).

LE DOMESTIQUE (*à part*)

Nous sommes pincés !

CLOTILDE

Pourquoi n'avez-vous pas fait porter cette ombrelle chez Madame de Trégarvan ?

LE DOMESTIQUE

Monsieur m'avait donné l'ordre de la placer dans son cabinet : Madame comprendra que je devais avant tout obéir à Monsieur.

CLOTILDE

Alors, pourquoi m'avez-vous dit tout à l'heure que le chasseur n'était pas revenu de chez la marquise ?

LE DOMESTIQUE

Ah ! pardon. Madame fait erreur. Madame sait bien qu'elle m'a demandé simplement si le chasseur était de retour et non pas s'il avait fait la commission de Madame. Aussi j'ai répondu : Non, le chasseur n'est pas rentré. Ce qui était l'exacte vérité.

CLOTILDE

Vous êtes trop subtil. Vous saurez que je n'aime pas les domestiques qui ont plus d'esprit que les maîtres.

LE DOMESTIQUE

Les maîtres en ont moins besoin que les domestiques : il n'en faut pas beaucoup pour commander, tandis que pour arriver à ne pas obéir...

CLOTILDE

Qu'est-ce à dire ? Insolent ! Denis, vous n'êtes plus à mon service. Sortez.

LE DOMESTIQUE (*à part*)

Madame me renvoie. Bah ! Monsieur me gardera. Il ne peut pas se passer de moi... Il y aura plus d'une ombrelle dans son existence. (*Il sort*).

SCÈNE XI

CLOTILDE (*seule*)

Le lâche ! Il m'avait menti. Plus de doute. Cette ombrelle est celle d'une personne qui est venue le voir en mon absence. Ils étaient là, enfermés tous les deux, et, quand j'ai frappé, dans son trouble, elle a oublié cet objet sur le guéridon. Ah ! maintenant je m'explique l'attitude embarrassée d'Henri, ses hésitations, ses réticences. Et moi qui croyais en lui, qui ne pensais qu'à lui, qui ne vivais que pour lui !... Et voilà pourtant le sort des malheureuses jeunes filles ! Quand on a vingt ans on rêve d'un mari tendre, aimant, passionné et surtout fidèle ; d'avance on lui attribue toutes les qualités, on l'orne de toutes les vertus... Et, trois mois après, cet époux idéal s'envole et disparaît dans la fumée d'une aventure. Ah ! quel réveil ! quel réveil ! Le voici ! A nous deux, maintenant.

SCÈNE XII

CLOTILDE, HENRI

HENRI (*à part*)

Elle a dû trouver l'ombrelle, cela va faire une jolie petite scène (*Haut*). Chérie, je vais t'annoncer une bonne nouvelle : je ne suis pas allé au cercle, je n'ai pas vu Marandet ; j'ai simplement fait un tour sur la terrasse des Tuileries, et je reviens en hâte auprès de ma petite femme adorée.

CLOTILDE

Je vous en sais gré.

HENRI

Comme tu es froide !

CLOTILDE

Vous attendiez peut-être que je vous saute au cou ?

HENRI

Et pourquoi pas ? Ce n'est pas pour me vanter, mais je viens de te sacrifier deux choses auxquelles je tenais pardessus tout : mon cercle et Marandet.

CLOTILDE

Mais vous avez eu soin d'en garder une troisième à laquelle vous ne tenez pas moins, à ce qu'il paraît : cette ombrelle...

HENRI

Que veux-tu dire ?

CLOTILDE

Je veux dire... Je veux dire que vous me trompez d'une manière indigne.

HENRI

Comment ! Tu crois ?...

CLOTILDE

Oh ! Je ne crois pas : je suis sûre.

HENRI

Et quelles preuves, s'il vous plaît ?

CLOTILDE

Quelles preuves ? Mais elles abondent, les preuves ; et l'on n'a que la peine de choisir. Depuis ce matin, vous avez des allures mystérieuses. J'arrive et je vous trouve enfermé. Avec qui ? Vous n'avez pas pu l'avouer. Vous cachez une lettre et vous m'en montrez une autre. Vous affirmez que ma tante a oublié son ombrelle bleue, et, à la place, je trouve une ombrelle verte ; celle-ci : et vous prétendez que c'est la même, comme si nous étions au temps des farfadets et des fées. Enfin, — et ceci est bien plus grave encore, — quand je dis au domestique de reporter l'ombrelle chez la marquise, vous donnez contre-ordre et je retrouve l'objet... Où ? Dans votre cabinet !... Derrière un paravent ! Quel était donc votre but en agissant de la sorte, sinon de restituer vous-même cette ombrelle à sa propriétaire ?

HENRI

Oh ! Clotilde, tu exagères. D'abord, j'e t'avais donné la lettre ; c'est celle de notre ami Puy-Réaux, que tu as lue hier. La voici. Quant à l'ombrelle, je te jure...

CLOTILDE

Oh ! ne jurez pas : ce serait un faux serment : le second.

HENRI

Comment ! le second ?

CLOTILDE

Eh ! oui ! le premier, vous l'avez prêté aux pieds des autels, le jour de notre mariage.

HENRI

Et vous prétendez que c'est un faux serment ! Ah ! mais à la fin je me révolte !...

CLOTILDE

Et moi aussi, je me révolte. Quoi ! Après trois mois de mariage, trois mois, vous entendez, et malgré vos protestations d'amour et de fidélité, Monsieur reprend sa vie de garçon, Monsieur se fait écrire des billets doux, reçoit au domicile conjugal des personnes qui oublient leurs ombrelles ; et lorsque, pris la main dans le sac, on le somme de s'expliquer, Monsieur répond sur un petit ton régence, ment comme un prospectus, affecte des airs d'innocence qui ne tromperaient pas un enfant et des poses de jeune premier qui seraient sifflées sur le théâtre de Saint-Flour ou de Carpentras.

HENRI

Clotilde, écoutez-moi...

CLOTILDE

Oh ! laissez moi parler ; je n'ai pas fini. Et voilà la jeunesse d'aujourd'hui ! Voilà les maris fin-de-siècle ! Ils prennent une femme pour avoir une dot ; puis, quand ils ont palpé les banknotes, ils montent à bicyclette, jouent au baccarat, font la fête avec des amis, et, pendant ce temps-là, la pauvre épouse délaissée, moquée, trompée, quelquefois insultée, trépigne d'ennui et se morfond de jalousie. Ah ! mais vous avez donc cru que je prendrais cela doux comme du miel ? Que je souffrirais sans me plaindre et me contenterais de prier Dieu qu'il vous convertisse ? Non, non, on ne supporte pas de pareilles choses dans ma famille. On se respecte et l'on sait se faire respecter. Et quand un mari renie tous ses serments, manque à tous ses devoirs, eh ! bien, on rompt avec lui, et pour toujours !

HENRI (*à part*).

Ma parole d'honneur ! Elle est superbe ! (*Haut*)
Clotilde...

CLOTILDE

Point d'affaires. Vous m'avez outragée. Je vous préviens que, dès aujourd'hui, je me retire chez ma tante ; je plaide en séparation et, avec cette preuve dans les mains, je suis bien certaine que le divorce sera prononcé contre vous.

HENRI

Mais je vous assure que cette ombrelle...

CLOTILDE

Encore ! Cette ombrelle, toujours cette ombrelle !
Tenez, voilà le cas que j'en fais de votre ombrelle !...
(Elle la jette à terre et la foule aux pieds).

HENRI

Ma chère petite femme...

CLOTILDE

Non, je ne suis plus votre petite femme. Laissez-moi !
Vous me faites horreur.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LA MARQUISE

LA MARQUISE *(à part)*

Qu'est-ce que cela ? Une scène de jalousie ! Allons,
Henri m'a bien comprise et Clotilde doit être ravie.

CLOTILDE

Ah ! ma tante, ma chère tante, vous arrivez à propos ;
si vous saviez, Henri ne m'aime plus, Henri me trompe.

LA MARQUISE

Comment ! c'est elle qui....

CLOTILDE

Et en voici la preuve. (*Elle montre l'ombrelle*).

LA MARQUISE

Mon ombrelle ?

CLOTILDE

Comment, c'est votre ombrelle ?

LA MARQUISE

Oui, que j'ai changée ce matin chez Boutet-Hénault, tu sais bien que le bleu ne me va pas.

CLOTILDE

Ah ! c'était son ombrelle !... Mais comment se trouve-t-elle dans ce salon ?

LA MARQUISE

Parce que je l'ai oubliée quand je suis revenue pour parler à ton mari.

HENRI

Vous voyez ; je vous disais bien.

CLOTILDE

Ah ! alors c'est vous qui étiez enfermée avec Henri ?
A double tour !

LA MARQUISE

Certainement.

CLOTILDE

Et qu'aviez-vous donc de si mystérieux à lui dire ?

LA MARQUISE

J'avais à lui dire... J'avais à lui dire...

HENRI

Qu'on ne saurait aimer sérieusement si l'on n'est pas...
un peu jaloux.

CLOTILDE

Quoi ! ma tante, vous lui avez dit ?...

LA MARQUISE

Tout. Oh ! moi, je suis saint Jean-Bouche-d'Or ; je ne
sais rien garder.

CLOTILDE

Et que vous a-t-il répondu ?

HENRI

Que la jalousie est quelquefois douce à ceux qui l'ins-
pirent, mais qu'elle est toujours amère pour ceux qui
l'éprouvent.

CLOTILDE

Et c'est pour cela que vous m'avez laissé croire que
cette ombrelle...

HENRI

Appartenait à votre tante, je n'ai jamais dit autre chose.

CLOTILDE

Oui, mais vous le disiez de manière à me faire penser tout le contraire.

HENRI

C'était pour être plus sûr de me faire bien comprendre.

LA MARQUISE (*à part*)

Ce qui signifie que souvent la meilleure manière de mentir est de dire tout uniment la vérité. Ah ! il est très fort ! mais je me défierai.

HENRI

Et maintenant, chère Clotilde, me pardonneras-tu ?

CLOTILDE (1)

Il le faut bien, puisque vous n'êtes pas coupable et que je vous aime. Mais toutefois, à une condition, Monsieur.

HENRI

Laquelle ?

(1) Henri, Clotilde, la Marquise.

CLOTILDE (*avec abandon*)

C'est que tu ne me rendras plus jalouse.

HENRI

Je te le promets.

(*Il lui baise la main*).

(*Rideau*)

E. LANGERON.

UNE VOCATION IMPRÉVUE

Il y en a qui sont marins de naissance, d'autres qui le deviennent ; je suis de ces derniers.

Comment la vocation s'est-elle manifestée chez moi ? je ne saurais trop le dire sans me reporter à l'époque de ma prime jeunesse ; dans tous les cas ce n'est pas la vue de la mer qui a sollicité mon enfance, car les bords fleuris de la Garonne n'ont qu'un degré de parenté très éloigné avec les côtes abruptes de l'Armorique.

Je suis né à Toulouse, la grande cité Palladienne ; comme tous les gamins de mon âge, je m'occupais fort peu de ce que j'allais devenir et mon horizon était fort restreint ; je suivais pourtant un cours élémentaire avec l'idée un peu vague de le compléter plus tard par des études d'architecture ; la géométrie descriptive surtout me passionnait, ce qui est fort rare chez les enfants ; je faisais des projections de tout ce qui me tombait sous la main, sur tous les plans possibles, tant et si bien, que mon vieux professeur, qui était un homme bienveillant et sensé, me dit un jour : « Mon jeune ami, vous avez la bosse de la géométrie dans l'espace, vous devriez entrer à l'Ecole Navale.

Je fus absolument ahuri ; je ne voyais pas très bien, du premier coup, le rapport qui pouvait exister entre cette

aptitude particulière et le métier de marin ; je l'ai su plus tard.

Quoiqu'il en soit, la lumière fut faite, « fiat lux », je vis l'au delà, ma vocation prit une forme ; je me souvenais avoir vu, au temps des vacances, des jeunes gens sortant de l'Ecole Navale, attachés à un sabre resplendissant, les épaules garnies d'aiguillettes d'or, la tête couverte d'une casquette galonnée ; et pourquoi pas, me dis-je, ne serais-je pas comme eux ; puisque mon vénérable professeur me montre la voie, je n'ai qu'à la suivre.

Mais comment faire ? mon cher professeur, qui exerçait aussi ses fonctions dans un établissement privé, m'y fit recevoir à titre gracieux ; cette institution, bien connue dans la région à l'époque dont je parle, a été une pépinière d'où sont sortis un grand nombre d'officiers de tous les corps, dont plusieurs sont parvenus aux plus hauts degrés de la hiérarchie.

Une fois dans l'établissement et, comme externe, bien entendu, je ne perdis pas mon temps ; j'avais non seulement le désir, mais la volonté de réussir, c'est là l'essentiel, et c'est ce qui manque le plus aux jeunes gens ; adieu les camarades et les jeux ; je devins travailleur et solitaire ; mes études furent rapidement menées ; les mathématiques n'eurent plus de secrets pour moi ; j'appris le latin et l'anglais en 60 leçons ; j'avais quelques notions de dynamique appliquée, par l'usage inmodéré que j'avais fait du cerf-volant, qui était mon amusement favori ; les lois de la pesanteur s'étaient même gravées dans ma tête, par répercussion, un jour que j'étais tombé du haut d'un arbre, en voulant attraper un nid de pie ; il faut dire qu'à cette époque bienheureuse le programme

du concours était plus modeste que celui d'aujourd'hui, mais il y a lieu d'ajouter que la limite d'âge était seize ans, et que les candidats étaient fort nombreux, environ 800.

Bref, après une année d'études, je passais mes deux examens successifs.

Le premier examinateur, m'ayant interrogé sur la descriptive, déclara que j'étais un aigle.

Le deuxième examinateur me fit trébucher sur les logarithmes et affirma que j'étais une buse.

La moyenne fut établie entre ces deux appréciations ornithologiques, et l'aigle, plus noble, l'emporta sur la buse; je fus admis avec le numéro 12 sur 100.

J'étais ravi, enthousiasmé; la vocation entraînait en moi toutes voiles dehors; je me découvrais des aptitudes inconnues jusqu'alors; en attendant le moment du départ, je fréquentai les rives de la Garonne, je me familiarisai avec les pêcheurs de sable et l'un d'eux, vieux loup de mer égaré dans la région, m'apprit à godiller, ce dont je fus très fier; j'allais sur les bords du canal voir passer le bateau-poste traîné par quatre chevaux, cherchant à établir de vagues et lointaines comparaisons; ce fut un triomphe pour moi, pour l'établissement, pour la famille; mon cœur se dilatait de joie à la pensée que j'allais être marin.

Enfin, le jour du départ arriva; le voyage de Toulouse à Brest n'était pas une petite affaire pour un enfant de 16 ans qui n'était jamais sorti de son département; heureusement, nous étions deux dans le même cas; il n'y avait pas de chemins de fer, à cette époque, et les moyens de locomotion étaient fort variés; d'abord, le bateau-poste de Toulouse à Moissac, par le canal latéral à la

Garonne; diligence de Moissac à Agen; bateau à vapeur d'Agen à Bordeaux, où nous passâmes la nuit; puis bateau à vapeur de Bordeaux à Royan, diligence de Royan à Nantes; malle-poste de Nantes à Brest; en tout cinq nuits et quatre jours.

J'étais émerveillé; tout était nouveau pour moi; la variété des régions que nous traversions, non moins que les costumes et le langage des habitants, me donnaient comme un avant-goût des voyages d'outre-mer, et je n'étais pas éloigné de penser qu'un jour ou l'autre, je découvrirais des parages inconnus.

Notre arrivée à Brest, à 4 heures du matin, le 29 ou 30 septembre, jeta sur notre enthousiasme une note assombrie; à cette époque il n'y avait pas d'entrée à ciel ouvert; les portes étroites, bardées de fer, étaient hermétiquement fermées pendant la nuit; on se sentait le cœur un peu serré, et la vue des gendarmes et autres agents de la force publique, qui nous firent descendre de voiture pour procéder à notre identité et à la visite de nos bagages, nous causait une impression des moins rassurantes; enfin, la cérémonie terminée, je pris un gîte à l'auberge où s'arrêtait la diligence.

Le lendemain, je parcourus la ville qui me parut pittoresque, mais fort sale; heureusement que notre promenade nous conduisit sur le cours Dajot, unique au monde avec sa vue sur la rade immense et sur le goulet qui en forme l'entrée; je voyais déjà l'Amérique au delà de l'horizon; puis, mon attention fut portée sur quelques points noirs et blancs, surmontés de mâtures, qui avaient l'air de s'agiter sur place; on me dit que l'un de ces points était le *Borda*, l'Ecole Navale.

Je devins perplexe; comment, me disais-je, c'est ce bouchon-là qui va m'abriter, moi et mes 99 collègues, sans compter ceux de l'année dernière; j'avais beau faire appel à toutes mes notions en descriptive, il me paraissait que le contenant était bien petit pour ce qu'il devait contenir; mes idées étaient un peu bouleversées.

Le lendemain, 1^{er} octobre, je fus conduit à l'avant-port, qui était alors le port de commerce et on nous entassa, élèves et parents, dans trois ou quatre grandes chaloupes; il n'y avait pas de canots à vapeur, à cette époque; le coup de vent annuel, appelé le coup de vent des familles, ne manqua pas son effet; nous mîmes bien une heure pour faire le trajet, un demi-mille environ, et nous arrivâmes dans un état pitoyable, trempés et salés par l'eau de mer; plusieurs furent malades, anéantis et en donnèrent des preuves tangibles; j'eus la chance pour moi; ma vocation s'affirmait.

Enfin, on nous fit monter à bord, non sans difficulté, et je m'aperçus sans peine que ce contenant était autrement spacieux que ce que j'avais cru voir du cours Dajot; un de nos anciens, qui est resté pour moi l'ami le plus cher, m'initia à la vie de bord et m'épargna les petites misères du débutant.

Je n'ai pas l'intention d'écrire en détail mon séjour de deux ans sur le *Borda*; à cette époque, il n'y avait ni grandes ni petites vacances, sinon sur la corvette d'instruction la *Licorne*; presque pas de sorties; ma première eut lieu le jour de Pâques de l'année suivante.

Deux ans après, au mois d'août, je fus nommé aspirant de 2^e classe et envoyé en congé, muni de mon sabre resplendissant, de mes aiguillettes d'or et de ma casquette

galonnée ; ce fut une grande joie à la maison et aux alentours ; tout le monde voulait me voir dans mon bel uniforme ; je ne pouvais, ni ne voulais le quitter ; j'avais dix-huit ans, j'étais mon maître et j'étais appointé de 48 fr. 50 par mois ; je n'avais jamais fait de plus beau rêve ; ma vocation s'enracinait.

Ici commença ma carrière maritime ; je l'ai parcourue pendant 46 ans ; elle m'a donné de grandes joies et peu de déboires ; j'ai toujours aimé la mer ; cette grande sournoise (je la connais assez pour me permettre cette appellation familière), cette grande sournoise, dis-je, ne se livre pas au premier venu ; elle réserve ses faveurs à qui sait la maîtriser ; sa perfidie ne lui enlève rien de ses charmes et on l'aime telle qu'elle est, capricieuse et inconstante.

Et maintenant, jeunes gens qui vous destinez à la Marine, marchez hardiment dans la voie tracée par vos prédécesseurs ; le premier effort est le plus pénible et exige quelques sacrifices ; le bagage scientifique que l'on vous demande est autrement compliqué que celui qui nous était imposé ; mais, de nos jours, l'officier de marine doit être doublé d'un savant ; néanmoins, ce qu'on appelle le sens marin est une qualité qui appartient à toutes les époques, de même qu'appartient à tous les temps la noble et fière devise qui est en vedette sur les gaillards de nos vaisseaux et qui est gravée dans le cœur de tous les marins français :

« HONNEUR ET PATRIE ! »

CONTRE-AMIRAL GALACHE.

O PRIMAVERA!

O troubadour adolescent
Dont les doigts s'en vont, caressant
Les cordes de la mandoline,
Evoquer les vagues chansons
Qui glissent avec des frissons
Par les sentiers pleins d'aubépine.

O troubadour adolescent
Dont s'en va le cœur frémissant
Vers sa chimère qui se lève,
Et qui voit, dans leur noble atour,
Des Dames de grâce et d'amour
Sourire aux lueurs de ton rêve.

O troubadour aux cheveux clairs
Dont le regard suit dans les airs
La fugacité d'un nuage,
Enthousiaste pèlerin
Qui, le cœur gai, le front serein,
Au Pays d'amour fais voyage.

Rimeur des poèmes tentants
Qui passais, les soirs de printemps,
Dans mes songes d'adolescente ;
O vision dont mes seize ans
Recherchaient les yeux languissants,
Adoraient la voix caressante ;

Chanteur fragile que j'aimais,
Et que j'avais cru désormais,

— Emportant mon cœur que tu pilles —
Parti vers les horizons bleus
Où, sur leurs rêves fabuleux,
S'envolent les très jeunes filles.

Comme j'ai tressailli, ce soir,
Dans le chemin à moitié noir
Que l'ombre agrandit et recule,
Lorsque j'ai vu, bouclés encor,
Tes cheveux clairs, tes cheveux d'or
Qui luisaient dans le crépuscule !

— Enchantements des vieux sentiers
Où s'étoilent les églantiers,
Où les lilas s'épanouissent,
Votre magie et vos parfums
Hantent mes souvenirs défunts
Qui se lèvent et refleurissent.

Eh ! quoi ? les ans n'ont point passé ;
Le sentier s'est-il effacé
Depuis notre dernier voyage ?
O troubadour les fleurs d'azur
N'ont pas encor refleuré sur
Les traces de notre passage.

Repartons !... je n'ai que seize ans !
Redis-moi les mots séduisants
Dont la douceur m'a ressaisie,
J'adore ton front caressant,
O troubadour adolescent
Que j'appelle la Poésie !

J. PERDRIEL-VAISSIÈRE.

ESSAI SUR MACHIAVEL

PAR EDOUARD LANGERON

PRÉFACE

Voilà plus de trois siècles que l'on dispute sur la politique et le génie de Machiavel. Tour à tour traduit, réfuté, exalté, méprisé, admiré et haï, le secrétaire de la république de Florence a eu cette fortune étrange de lasser toutes les critiques, d'épuiser toutes les discussions, de défier tous les jugements, de déconcerter toutes les hypothèses; il a joui du rare avantage d'exciter à la fois l'enthousiasme et l'aversion, le fanatisme et l'épouvante; et aujourd'hui encore, son nom est suspendu dans la mémoire des hommes entre l'infamie et la gloire.

Dès le seizième siècle, la controverse commence. Un pape le déclare orthodoxe, Clément VII. Un pape le met à l'index, Paul IV. Michel Montaigne est indulgent pour l'auteur des Décades; mais il prévoit la lutte gigantesque que va soulever son système : la chicane s'allonge, dit-il, non sans une pointe d'ironie satisfaite. En effet, sous le règne de Henri VIII, le cardinal Po'us donne le signal; sur le nom de Machiavel, il met tout d'abord un stigmate ineffaçable et il dénonce à l'indignation publique ces livres impurs écrits, dit-il, avec les doigts de Satan. Plus tard, en 1564, c'est le concile de Trente qui, à son tour, fulmine l'anathème. Mais, par compensation, les Médicis, qui voient dans Machiavel le courtisan de leur puissance et le protecteur de leur renom, adoptent, à bon droit, comme un bréviaire de famille

le livre du Prince. *Henri III, roi de France, le savait, dit-on, par cœur, car, au rapport du père Daniel, « il » prenait grand goût aux livres de Machiavel, dont un » gentilhomme nommé Du Guast l'avait fort entêté et sur » lesquels ce prince avait commencé à se faire un système » de gouvernement même avant que d'aller prendre possession de la couronne de Pologne. » Sixte-Quint, un autre pape, maintient rigoureusement l'arrêt du concile de Trente; mais en secret il pratique les maximes du publiciste excommunié. En 1740, Frédéric de Prusse, prince royal, publie l'Anti-Machiavel; quand il est roi, il s'applique au contraire à justifier par ses actes le philosophe qu'il a réfuté dans ses écrits.*

Et ce ne sont pas seulement les souverains et les hommes d'Etat qui se disputent ainsi la monnaie du grand politique. Peu à peu les idées de Machiavel pénètrent dans les profondeurs des masses populaires; on voit des partis tout entiers se faire des sentences du Prince un motif de haine ou un traité de conduite. Quand la Saint-Barthélemy éclate, les protestants se déchainent avec fureur contre celui qu'ils appellent le coryphée du catholicisme. A les entendre, c'est Machiavel qui, par ses ouvrages, a préparé l'épouvantable massacre. Au contraire, les jésuites d'Ingolstadt le brûlent en effigie, parcequ'ils le regardent comme le complice de Luther; ils l'accusent d'avoir, par ses écrits, dirigé la révolte et inspiré l'hérésie.

C'est Bayle qui, le premier, pour flétrir la doctrine de Machiavel, prononce un mot qui retentira dans l'histoire : Machiavélisme. Bacon vient ensuite. En deux lignes il résume le débat et prétend le fixer en séparant nettement la politique du Prince de la politique des Discours. « Cet homme » n'apprend rien aux tyrans, dit-il; ils savent trop bien ce » qu'ils ont à faire; mais il instruit les peuples de ce qu'ils » ont à redouter. » Jugement subtil, mais erroné, parce qu'il repose à la fois sur un fait discutable et sur une hypo-

thèse. Rousseau s'égare sur les pas de Bacon ; il s'efforce de disculper Machiavel en affirmant que « dans l'oppression de sa patrie, l'auteur du Prince était forcé de déguiser son amour pour la liberté. » De là, ajoute-t-il, ce livre calomnié, qui semble aux lecteurs superficiels le code du despotisme et qui est, selon Jean-Jacques, le livre du républicain. Toute la génération qui suit prend plaisir à répéter ce jugement du Contrat social, qui ne satisfait à demi l'esprit que parce qu'il laisse le champ plus libre aux investigations de la pensée. Si bien que, de notre temps, royalistes et républicains placent tour à tour le philosophe italien dans le calendrier de leurs saints, comme les catholiques et les protestants du XVI^e siècle l'en avaient si unanimement banni. On en peut citer pour preuves l'ouvrage de Jean de Müller, l'historien démocrate, et le livre d'Artaud, l'écrivain monarchiste.

Au milieu d'une telle confusion d'idées, comment retrouver le fil et reconnaître sa route ?

Il ne suffit pas, en effet, de dire que Machiavel vivait dans un milieu corrompu, et qu'il a subi malgré lui l'influence du siècle où il est né ; car Machiavel n'était pas un esprit faible.

Il ne suffit pas d'alléguer que, pour éviter des persécutions, il a dissimulé la moralité du fond sous l'apparente scélératesse de la forme ; car Machiavel n'était pas un esprit timide.

Il ne suffit pas d'affirmer que, s'il apprend à Tarquin comment on rive les fers, il enseigne aussi à Brutus comment on les brise ; car Machiavel n'était pas un esprit sceptique.

Donc, si l'on veut sérieusement et équitablement juger l'auteur du Prince, il faut avant tout tirer du caractère de l'œuvre et des circonstances où elle s'est produite, des motifs suffisants de condamnation ou d'éloge ; marquer le

point de départ et le point d'arrivée ; et, quand on saura bien ce qu'a voulu l'écrivain, on pourra dire nettement ce que valait l'homme.

Telle est la question qu'on s'est proposé d'examiner dans cet essai.



PREMIÈRE PARTIE

LE LIVRE DU "PRINCE"

I

« Dans cet ouvrage du *Prince*, j'examine ce que c'est
» que principauté, combien il y en a d'espèces, comment
» on les acquiert, comment on s'y maintient, comment
» on les perd. (1) »

Tel est le texte d'une lettre particulière dans laquelle Machiavel indique lui-même le plan et le but de son ouvrage.

Jamais plan n'a été plus fidèlement suivi; jamais but ne fut plus complètement atteint. Dans les vingt-six chapitres qui composent le célèbre opusculé, on retrouve bien vite toute la charpente du livre, et il n'est pas besoin du fil d'Ariane pour guider l'esprit du lecteur à travers les opinions du philosophe. Lentement elles se déroulent avec une clarté tour à tour merveilleuse et terrible. La vigueur de la pensée, la sagacité des conseils, la précision du raisonnement, la profondeur des vues, la perversité des sentences, tout cela se presse, se heurte, se combine, vous entraîne, vous subjugue et vous trouble; et l'on ne sait trop, en fermant le volume, si l'on doit s'incliner devant le talent du peintre ou protester

(1) Machiavel, *Lettres familières*, XXVI, A Francesco Vettori.

contre l'exactitude du portrait, admirer le génie perçant de l'écrivain ou déplorer les funestes tendances du penseur.

Dans un chapitre préliminaire, Machiavel commence par donner sa division des gouvernements. « Tous les Etats, dit-il, ont été et sont ou des républiques ou des principautés (1) » ; et pour bien circonscrire le débat et fixer le lecteur, il ajoute qu'il ne s'occupera point des républiques. (2) Cette division est absolument fondée sur la doctrine de Tacite qui, on le sait, oppose perpétuellement la principauté à la république et la république à la principauté. *Res dissociabiles principatum et libertatem*, dit-il dans *Agricola*. — *Romam a principio reges habuere, libertatem L. Brutus instituit*, écrit-il encore dans les *Annales*. — *Haud facile libertas et Domini miscetur*, ajoute-t-il dans les *Histoires*. Tant il est vrai, et nous en ferons souvent la remarque, que les idées du *Prince* ont leur source commune dans l'histoire romaine, et que c'est toujours d'après les événements du passé que Machiavel se propose de régler le présent et d'assurer l'avenir.

L'auteur divise ensuite les principautés en deux espèces absolument distinctes : les principautés héréditaires et les principautés nouvelles.

La principauté héréditaire, comme le nom l'indique, est celle qu'un prince possède par droit de naissance ; telles ont été l'Espagne pour Charles-Quint, la France pour François I^{er}, l'Angleterre pour Henri VIII.

(1) Machiavel, *Le Prince*, chap. I.

(2) Machiavel, *Le Prince*, chap. II.

La principauté nouvelle se subdivise et prend des noms différents selon qu'elle est subjuguée par un soldat de fortune, comme Milan par François Sforza ; ou conquise par un monarque étranger, comme Naples par Charles VIII ; ou gouvernée par un chef élu, comme la Pologne par Henri d'Anjou ; ou possédée par un chef religieux, comme Rome par les Papes (1). Nous avons ainsi, d'après le secrétaire de Florence, la principauté nouvelle proprement dite, la principauté mixte, la principauté civile et la principauté ecclésiastique.

Il suit de là que si l'on veut savoir comment on acquiert une principauté, comment on s'y maintient et comment on la perd, il faut surtout considérer les diverses sortes de principautés nouvelles, parce que la possession en est mille fois plus périlleuse que celle de la principauté héréditaire, et parce que, en définitive, toute principauté héréditaire a nécessairement commencé par être une principauté nouvelle. Les règles des premières s'appliquent donc absolument à la seconde. C'est pourquoi, si l'on cherche un modèle, il vaut mieux le choisir parmi les princes nouveaux qui ont réussi que parmi les princes héréditaires qui n'ont fait que durer.

II

Or une principauté nouvelle peut, selon Machiavel, s'acquérir de sept manières différentes :

1° Par les armes (2) ;

(1) *Le Prince*, chap. II, III, IX, XI.

(2) *Le Prince*, chap. VI.

2° Par l'habileté de l'acquéreur (1) ;

3° Par les armes d'autrui (2) ;

4° Par la fortune (3) ;

5° Par la faveur du peuple (4) ;

6° Par l'ascendant de la vertu (5) ;

7° Par le crime (6).

Ce qui frappe tout d'abord dans cette nomenclature scientifique, c'est l'impassible sang-froid avec lequel l'auteur sait parler des choses les plus monstrueuses. D'emblée et le plus naturellement du monde, il met le crime au rang des sept manières dont on parvient parmi les hommes à la souveraine puissance. Et remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici de constater un fait condamnable, comme le ferait un philosophe rigide, mais de formuler une règle absolue, comme le ferait un homme d'Etat. Machiavel n'est pas un historien qui raconte et qui juge ; c'est un homme politique qui discute et qui prouve. Il ne cite les faits que pour en tirer des lois, et, pourvu qu'il puisse faire passer sa maxime, peu lui importe qu'elle soit ou non conforme à la morale. Ecoutez plutôt ce qu'il dit au chapitre VIII :

« On peut encore devenir prince de deux manières ;
» ces deux manières sont ou de *s'élever au pouvoir par*
» *la SCÉLÉRATESSE ET LES FORFAITS* ou d'y être porté
» par la faveur de ses concitoyens. »

(1) *Le Prince*, chap. VI.

(2) *Le Prince*, chap. VII.

(3) *Le Prince*, chap. VII, XI.

(4) *Le Prince*, chap. VIII, IX.

(5) *Le Prince*, chap. XI.

(6) *Le Prince*, chap. VIII.

Que signifie donc ici cet aphorisme brutal ? Où est le droit ? Et que devient la justice ? Ne semble-t-il pas entendre un jurisconsulte qui, parodiant les termes du code, s'aviserait de définir le vol par cette formule : *Une des différentes manières dont peut s'acquérir la propriété ?*

Notons encore qu'en bonne logique, ces sept sources du pouvoir se réduisent rigoureusement à quatre : la force, la ruse, la fortune, le crime. L'auteur, il est vrai, parle bien, une fois en passant, de ce qu'il appelle l'ascendant de la vertu. Mais c'est là de sa part une pure exception, peut-être une concession, j'allais dire une hypothèse ; car à peine l'a-t-il énoncée qu'il semble la regretter et ne s'y arrête guère. « On acquiert les principautés » ecclésiastiques, dit-il, ou par la faveur de la fortune ou » par l'ascendant de la vertu : mais ensuite on n'a besoin, » pour les conserver, ni de l'une ni de l'autre (1). »

Ainsi, voilà qui est net et précis, et l'on peut déjà sur cette parole dédaigneuse mesurer la route que parcourra l'écrivain.

III

De ces quatre sources de pouvoir, les deux premières, la force et la ruse, ont surtout le don de plaire à Machiavel ; car il avoue que la fortune est bien inconstante et que le crime est parfois un supplément dangereux. On ne peut jamais faire parade de l'un et il est imprudent de compter longtemps sur l'autre. Comment, en effet, un simple particulier, parvenu par un coup du sort à la sou-

(1) *Le Prince*, chap. XI.

veraine puissance, pourra-t-il s'y maintenir s'il n'a appris l'art de gouverner les hommes? s'il n'est pas assez adroit pour dissimuler ses méfaits passés et ses desseins futurs? que peut, même dans ce cas, la fortune sans la ruse, la faveur des dieux sans la crédulité des hommes? Il est donc nécessaire que ceux qui sont devenus princes par la fortune aient l'habileté de conserver ce que la fortune a mis entre leurs mains; et « qu'ils sachent fonder, après leur élévation, les bases qui auraient dû être établies auparavant (1). »

Si au contraire le prince doit son élévation à quelque horrible forfait, il faut qu'il évite avec soin d'inspirer un mépris trop profond ou d'exciter une trop forte haine; qu'il possède à fond cet art délicat que l'auteur appelle le bon ou mauvais emploi des cruautés, « sans lesquelles » un tyran ne peut se maintenir ni en temps de paix ni » en temps de guerre (2). » — « Les cruautés, dit-il, sont » bien employées lorsqu'on les commet toutes à la fois, » lorsqu'on n'y persiste pas et qu'on les fait tourner, » autant qu'il est possible, à l'avantage des sujets. Elles » sont mal employées, au contraire, lorsque, peu nombreuses dans le principe, elles se multiplient avec le » temps au lieu de cesser. » Sur quoi l'on peut établir cette règle à peu près absolue, applicable à tous ceux qui usurpent le pouvoir, et que Machiavel a formulée comme toujours avec la précision d'un géomètre, savoir « que les cruautés doivent être commises toutes à la » fois, pour que leur amertume se faisant moins sentir,

(1) *Le Prince*, chap. VII.

(2) *Le Prince*, chap. VIII.

» elles irritent moins ; et que les bienfaits au contraire
» doivent se succéder lentement pour qu'ils soient savou-
» rés davantage (1). »

Ce qui revient à dire que, dans l'acquisition de toute principauté, il faut être suffisamment habile et fort pour corriger la fortune, masquer les forfaits ; et que, par conséquent, il ne reste réellement dans l'espèce que deux sources du pouvoir parmi les hommes : la force et la ruse.

En effet, Machiavel écrit :

« On a vu réussir tous les prophètes armés, et finir
» malheureusement ceux qui étaient désarmés. Sur quoi
» l'on doit ajouter que les peuples sont naturellement
» inconstants, et que, s'il est aisé de leur persuader
» quelque chose, il est difficile de les affermir dans cette
» persuasion : il faut donc que les choses soient dispo-
» sées de manière que, *lorsqu'ils ne croient plus*, ON
» PUISSE LES FAIRE CROIRE PAR FORCE (2).

Et ailleurs :

« Quiconque, dans une principauté nouvelle, jugera
» qu'il lui est nécessaire de s'assurer contre ses ennemis,
» de se faire des amis, *de vaincre par force ou par*
» *ruse.....*, ne peut trouver des exemples plus récents que
» ceux que présente la vie politique du duc de Valen-
» tinois (3). »

Ainsi, nous le répétons, la force et la ruse, voilà bien, de l'aveu même de l'auteur, les deux sources de la souveraineté publique. Machiavel n'en aperçoit pas d'autres, parce que, uniquement préoccupé du but qu'il veut

(1) *Le Prince*, chap. VIII.

(2) *Le Prince*, chap. VI.

(3) *Le Prince*, chap. VIII.

atteindre, il se soucie aussi peu de l'équité du principe que de la moralité des moyens. S'il n'insiste pas trop sur a faveur du peuple, c'est qu'il le juge inconstant et frivole ; s'il ne compte pas beaucoup sur la faveur de la fortune, c'est qu'il la croit peu solide et peu sûre. La vertu, il ne la cite que pour mémoire et avec un mépris sincère ; et, comme le succès est le seul but qu'il poursuive jamais, il estime que le prince ne doit pas hésiter à recourir au crime, toutes les fois que la force et la ruse ne suffisent pas à ses desseins. Car, après tout, qu'est-ce que le crime aux yeux de Machiavel, sinon le supplément de la ruse et le complément de la force ? Idée naturelle, dira-t-on, dans un contemporain de Ferdinand-le-Catholique, de Gonzalve de Cordoue, de Ludovic le More, d'Alexandre VI, de Henri VIII, de Jules II et des Médicis. Durant le cours de sa laborieuse carrière, Machiavel avait vu tant d'événements étranges ! Le gouvernement de Venise, la puissance des condottières, l'élévation des Sforza, le meurtre de Galéas, la conjuration des Pazzi, le népotisme de Sixte IV, la banqueroute de Florence, la chevauchée triomphale de Charles VIII, le traité de Grenade, la décision des Etats de Tours, la ligue de Cambrai, la Sainte Ligue, c'est-à-dire tout ce que, en moins d'un demi-siècle, la force et la ruse, la fortune ou le crime avaient accumulé de succès corrupteurs, de ruines mémorables, d'élévations subites et de chutes éclatantes.

Mais si cette raison suffit à expliquer le livre, elle ne saurait, en aucun cas, servir à justifier l'auteur. Loin de l'excuser, elle l'accable. Car pour un écrivain qui se pique d'être un philosophe, quelle aberration étrange de sous-

traire ainsi à la loi morale toute la série des événements de l'histoire, de convertir en maximes de droit politique les pratiques impitoyables de quelques souverains pervers ! C'est pourtant ce qu'a fait l'auteur du *Prince*. Imbu des idées de la Grèce et de Rome, tout imprégné de l'esprit de la Renaissance, cette « antiquité moderne » presque aussi païenne que l'autre, partout il a constaté le triomphe de la force et de la ruse, de la fortune et du crime. Et, en effet, n'est-ce pas la force et la ruse que proposait à l'admiration des hommes le poète le plus accompli des temps anciens dans ses deux ouvrages immortels : l'*Iliade* et l'*Odyssée* ? N'est-ce pas la force et la ruse qu'adorait, au fond, du Plessis-lez-Tours, ce monarque à la fois perfide et profond, superstitieux et sombre qui, dans sa sauvage et poétique grandeur, nous apparaît aujourd'hui comme le plus grand des rois et le plus vil des hommes ? N'est-ce pas la fortune et le crime que révérait dans la personne de César Borgia, type incontesté du *Prince*, cette brillante et féconde Italie, jusqu'alors terre nourricière de tant de héros chrétiens, de tant de guerriers vertueux ?

Trop attentif à ce qui se passait autour de lui et en lui, Machiavel a déserté la voie large et droite, nette et féconde, qu'avaient marquée avec éclat les grands publicistes, ses devanciers. La contemplation exclusive du fait lui a masqué pour toujours la notion exacte du droit. Il n'a pu se soustraire ni à l'influence de ses auteurs ni à l'influence de son époque, et il est resté ce que l'avaient fait le commerce des livres et la pratique des hommes : un empirique gouvernemental. Voilà pourquoi il n'a vu, dans la science politique, qu'un moyen rationnel d'ap-

prendre à dominer les hommes, et pourquoi il a fait de cette étude, toujours si variée, une sorte de mécanique sociale à l'usage des tyrans.

Aussi voyez à quelles conséquences monstrueuses devait aboutir l'esprit pourtant si méthodique de Machiavel. De même qu'il ignore absolument l'origine légitime des gouvernements, de même il ne saisit point le but véritable de l'organisation politique. A ses yeux, la nation n'est pas une libre association de familles, qui cherche à établir dans son sein la félicité commune. C'est un troupeau humain, qu'il s'agit d'exploiter au profit d'un seul. Le peuple, pour l'auteur du *Prince*, est absolument comme s'il n'existait pas. L'impitoyable philosophe ne tient compte ni des institutions qui peuvent être utiles aux hommes ni des combinaisons qui doivent les rendre heureux. Dans la société, Machiavel ne considère que le gouvernement, et dans le gouvernement, il n'a souci que du prince. L'intérêt du souverain, voilà ce qui éveille sa sollicitude et fait battre son cœur. Et s'il prévoit une objection grave, il ne manque pas de la réfuter d'avance en s'écriant dédaigneusement :

« Il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont
» on devrait vivre, qu'en n'étudiant que cette dernière,
» on apprend plutôt à se ruiner qu'à se conserver; et
» celui qui veut, en tout et partout se montrer homme de
» bien, ne peut manquer de périr au milieu de tant de
» méchants (1). »

Et comme corollaire à cette sentence misanthropique, Machiavel ajoute :

(1) *Le Prince*, chap. XV.

« Il faut donc qu'un prince qui veut se maintenir » apprenne à ne pas être toujours bon, et à en user bien » ou mal, selon la nécessité (1). »

Sur cela, il s'élance à la poursuite de son idéal, il répand comme à plaisir les considérations subtiles ; et il aborde la discussion des moyens qu'un prince, parvenu au pouvoir, doit employer pour conserver sa principauté.

IV

On sait qu'un gouvernement établi a deux sortes d'ennemis à combattre : les ennemis du dehors et les ennemis du dedans. Pour résister aux premiers, il suffit d'avoir de bonnes armes et de bons amis, et Machiavel remarque, non sans finesse, qu'on a toujours de bons amis quand on a de bonnes armes. Mais pour maîtriser les seconds, il faut, en outre, que le prince évite d'être méprisé et haï. Pour y parvenir, « il n'est pas nécessaire que le prince » possède toutes les bonnes qualités, mais il l'est qu'il » paraisse les avoir. J'ose même dire, ajoute Machiavel, » que s'il les avait effectivement, elles pourraient lui » nuire, au lieu qu'il lui est toujours utile d'en avoir » l'apparence (2). »

Comme on le voit, c'est là encore l'éternelle théorie de la force et de la ruse. Qu'il s'agisse de s'emparer d'un Etat ou de se maintenir au pouvoir, les principes sont exactement les mêmes. Être fort et passer pour juste,

(1) *Le Prince*, chap. XV.

(2) *Le Prince*, chap. XVIII.

effrayer les uns et subjuguier les autres, frapper ceux qu'on ne peut tromper, et tromper ceux qu'on ne peut pas détruire, en deux mots voilà tout le système. Ah ! Machiavel connaît bien à fond les ressorts de la machine humaine ? Tour à tour il profite de cette double infirmité de notre nature : la faiblesse du corps et la crédulité de l'âme. Et selon qu'il peut constater l'une ou qu'il voit dominer l'autre, il emploie sans scrupule la violence pour dompter les corps et la fraude pour enchaîner les âmes. N'est-ce pas lui-même, en effet, qui l'a proclamé au chapitre XVIII de son ouvrage ? « Le prince, dit-il, tâchera » d'être tout à la fois renard et lion : car s'il n'est que » lion, il n'apercevra point les pièges ; s'il n'est que » renard, il ne se défendra point contre les loups ; et il a » également besoin d'être renard pour connaître les » pièges, et lion pour épouvanter les loups. »

Et ce n'est point là une idée banale, égarée au bout d'un chapitre ou à la fin d'une tirade ; c'est une opinion réfléchie, que l'auteur a fréquemment exprimée, qui paraît être le fond même de sa doctrine et qu'il a résumé lui-même dans cette maxime impitoyable et saisissante : « *Les hommes doivent être ou caressés ou écrasés* (1). »

Si donc le prince veut facilement tenir le peuple en bride et dominer les grands, seul but vraiment digne d'un souverain, il faut que son gouvernement soit également rusé et fort. Pour exercer la ruse, il faut avoir des ministres capables et un peu de prestige. Pour manier la force, il faut posséder des soldats aguerris et beaucoup d'argent. Donc, maintenir sa réputation, trouver des con-

(1) *Le Prince*, chap. III.

seillers habiles, surveiller les finances et perfectionner l'armée, tels sont, en résumé, les quatre points essentiels que Machiavel recommande à l'attention du prince, et hors desquels il ne voit qu'instabilité pour le pouvoir, trouble dans l'Etat, péril pour le souverain.

V

Sur le chapitre des armes, rien de plus net, de plus juste et de plus précis que les réflexions du publiciste italien. On voit qu'il a fait de cette question une étude persévérante et réfléchie. Il l'a traitée dans le livre du *Prince*, il l'a traitée dans les *Décades*, il l'a traitée dans l'*Histoire de Florence*; et, non content d'avoir touché à ce grave sujet dans ses œuvres purement politiques, il l'a développé encore dans un livre spécial, intitulé : *De l'art de la Guerre*, qui n'est ni le moins curieux ni le moins profond de tous ses écrits. Mais, il faut bien vite le constater, là encore il montre à quel point il est dominé par la passion du succès.

Il pose d'abord en principe que les bonnes lois et les bonnes armes (1) sont les bases les plus solides de tout état ou ancien, ou nouveau, ou mixte. Il a raison, selon nous; car pour se maintenir au pouvoir, le prince a nécessairement besoin d'un point d'appui et d'un levier. Le droit, tel est le point d'appui; la force, voilà le levier. Et comme le levier dépend du point d'appui, ainsi la force ne peut être séparée du droit. Or, où le prince trouvera-t-il le droit, sinon dans le libre concours de toutes

(1) *Le Prince*, chap. XII.

les intelligences, résumées dans la législation du pays? Et où trouvera-t-il la force, sinon dans le libre consentement de tous les citoyens, incorporés dans l'armée nationale? L'épée de chacun pour faire respecter la volonté de tous, tel est le dernier mot d'une politique rationnelle et juste, et telle serait certainement la conclusion de Machiavel, si Machiavel pouvait avoir d'autre but que l'intérêt du prince. Aussi, voyez comme, à peine engagé sur ce terrain brûlant, il revient brusquement à son point de départ. On dirait qu'il frémit à la seule pensée d'être juste. « Là où il n'y a point de bonnes armes, » dit-il, il ne peut y avoir de bonnes lois, et au contraire, » il n'y a de bonnes lois que là où il y a de bonnes armes; » ce n'est donc que des armes que j'ai ici dessein de » parler (1). »

Et, après s'être ainsi donné à lui-même une raison suffisante de passer le droit sous silence, il aborde résolument la question militaire, dégagée de toute idée de justice, et qu'il réduit à une simple proportion d'équilibre international.

Dès-lors, il est facile de prévoir quel raisonnement va couler de sa plume. Un prince avisé doit être, selon Machiavel, armé pour l'attaque et pour la défense. C'est bien. Ici le publiciste florentin parle comme l'auteur de *l'Esprit des Lois*. Mais la légitimité de la guerre est-elle en même temps constatée? A quel signe peut-on reconnaître que le prince a le droit d'attaquer ou qu'il est dans la nécessité de se défendre? Machiavel se garde bien de toucher à cette question capitale. Et c'est là pré-

(1) *Le Prince*, chap. XII.

cisement ce que je lui reproche. Comment n'a-t-il pas compris qu'avant de dissenter sur l'art militaire, il convenait d'abord d'en dégager la moralité ? La guerre ne peut pas être réduite à une simple passe d'armes entre deux capitaines. Elle n'est pas davantage un tournoi entre deux princes, ni même une rivalité de race ou de dynasties. C'est un choc entre deux peuples. Le résultat d'un tel choc, c'est quelquefois la ruine de Carthage, comme à Zama ; ou le salut d'un peuple, comme à Valmy ; ou la chute d'un trône, comme à Waterloo. Dès lors, quel homme sensé osera prétendre que le droit d'attaque et de défense, d'où dépendent tant d'intérêts majeurs, ne doit pas être soumis à certaines règles précises qui en rendent l'exercice moins arbitraire et la possession moins périlleuse ?

Et ici qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous voulons l'expliquer tout entière. Quand les intérêts d'un citoyen se heurtent à ceux d'un autre citoyen, le plus sûr, avant d'en venir aux mains, est de s'en rapporter au jugement d'un arbitre. On évite ainsi une lutte inutile et sanglante, et l'on maintient les droits de la justice. C'est pour ce motif qu'on a institué parmi les nations policées les tribunaux et les cours, destinés à faire disparaître les conflits et les duels. Mais comme il n'existe pas, comme il ne peut pas exister de juridiction internationale qui tranche les différends des peuples et des rois, il faut bien avoir recours à ce jugement de Dieu qu'on appelle la guerre, et qui n'est, après tout, que l'exercice régulier du droit de la force. La guerre a donc par elle-même un caractère très marqué de judicature. Elle tient lieu d'un arbitrage impossible à constituer, elle a pour but, non de

faire prévaloir la violence et la fraude, mais d'assurer le règne de la justice et du droit, voilà précisément pourquoi elle est légitime et quelquefois nécessaire.

Si donc on veut tracer aux souverains et aux hommes d'Etat les règles strictes du droit des gens, il faut, avant de traiter de la conduite des armées, marquer le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans l'organisme social ; dire dans quel cas un prince peut déclarer la guerre, dans quel cas il doit conclure la paix ; lui montrer que, s'il ne met pas la force au service du droit ; que, s'il livre à la mort des milliers de créatures humaines pour acquérir de la renommée, servir un intérêt personnel, ou seulement pour satisfaire un caprice, il est digne, en tout point, du mépris de ses peuples et des malédictions de l'histoire.

C'est ce que le génie de Machiavel n'a pas vu, ou plutôt n'a pas voulu voir. Fidèle à son principe que l'intérêt du prince doit être le seul mobile de ses actions, il a subordonné le Droit à la Force, sacrifié le Juste à l'Utile, et il a affirmé qu'on avait toujours de bonnes lois quand on avait de bonnes armes, tandis que, au contraire, on a toujours de bonnes armes quand on a de bonnes lois.

Mais ces réserves faites, hâtons-nous de reconnaître que Machiavel a traité la question avec une supériorité de vues, digne en tous points des plus grands philosophes. Non seulement il connaît à fond l'organisation des armées, non seulement il distingue soigneusement les qualités et les défauts, les avantages et les dangers des milices mercenaires, auxiliaires et mixtes ; mais encore il montre par des exemples frappants ce qu'une troupe bien organisée et bien commandée peut accomplir

de prodiges, ce qu'une nation mal équipée et mal dirigée peut essuyer de désastres. On voit qu'il sait admirablement l'histoire de l'Italie, qu'il comprend à merveille la raison de sa faiblesse et qu'il a deviné le secret de sa résurrection. Unité politique et armée nationale, voilà ce que réclame Machiavel pour tout peuple qui veut vivre. Et combien il a raison, selon nous ! N'est-ce pas l'introduction des barbares dans les armées impériales qui a produit, au IV^e siècle, la décomposition et la chute du colosse romain ? N'est-ce pas le morcellement de l'Italie, au XV^e siècle, qui a permis la marche triomphale de Charles VIII à travers la péninsule ? Si Milan avait eu des troupes indigènes, elle n'eut jamais subi l'usurpation des Sforza. Si Louis XI avait maintenu l'armée permanente de Charles VII, il n'eut essuyé ni Monlhéri ni Guinégate. La fortune de la France n'aurait pas été enchaînée à la fidélité des mercenaires. Et nous n'aurions pas eu cette fortune étrange d'être toujours victorieux quand nous avions les Suisses pour alliés et presque toujours battus quand ils devenaient nos adversaires (1).

Mais c'est surtout dans les conseils qu'il donne au prince que Machiavel fait éclater cet esprit profond et fin, souple et délié, élevé et pratique que nous avons tant de fois remarqué dans le cours de ses ouvrages. Quelle admirable page que ce chapitre XIV ! Il faudrait tout citer.

« C'est pour avoir négligé les armes et leur avoir préféré les douceurs de la mollesse, qu'on a vu des souverains perdre leurs états. Mépriser l'art de la guerre,

(1) *Le Prince*, chap. XIII. Voyez *l'Art de la Guerre*, prologue.

» c'est faire le premier pas vers sa ruine ; le posséder
» parfaitement, c'est le moyen de s'élever au pouvoir.

»

» Un prince qui n'entend rien à l'art de la guerre
» peut-il se faire estimer de ses soldats et avoir confiance
» en eux ? Il doit donc s'appliquer constamment à cet
» art, et s'en occuper principalement durant la paix, ce
» qu'il peut faire de deux manières, c'est-à-dire en y
» exerçant son corps et son esprit. Il exercera son corps,
» d'abord en faisant manœuvrer ses troupes, et, en
» second lieu, en s'adonnant à la chasse, qui l'endurcira
» à la fatigue, et qui lui apprendra, en même temps, à
» connaître l'assiette des lieux, l'élévation des montagnes,
» la direction des vallées

» Quant à l'exercice de l'esprit, le prince doit lire les
» historiens, y considérer les actions des hommes illustres,
» examiner leur conduite dans la guerre, rechercher les
» causes de leurs victoires et celles de leurs défaites, et
» étudier ainsi ce qu'il doit imiter et ce qu'il doit fuir. »

On voit si nous avons raison de le dire, Machiavel fait preuve ici d'un véritable sens philosophique. Pour lui le talent de l'homme de guerre consiste à combiner les forces d'une armée avec les avantages du terrain, afin d'en tirer ce que la science moderne appelle la stratégie, et ce qui, depuis l'invention de la poudre à canon, est l'unique source de la victoire. Par ce trait de génie, Machiavel a marqué la fin des vieux temps chevaleresques, où la valeur personnelle l'emportait sur la tactique militaire, où l'on voyait des preux mais pas de capitaines, et où l'homme d'épée combattait moins pour le salut de son pays que pour la gloire de sa maison. A

quatre siècles de distance, il a entrevu les conditions mathématiques de la guerre contemporaine, qui semble de plus en plus réduite à un simple problème de trigonométrie et qui bientôt aura cessé d'être un art pour devenir un chapitre détaché de la science universelle.

Aussi, l'on ne comprend guère la critique acerbe de Frédéric II qui, dans son *Anti-Machiavel*, s'est si fortement ému de ce passage du *Prince*. Le futur vainqueur de Friedberg s'indigne à la pensée que Machiavel ait pu comparer le noble métier des armes à la passion de la chasse. Que prouvent les exemples, d'ailleurs fort contestables, de Gustave-Adolphe, de Turenne, de Marlborough et d'Eugène, lesquels, suivant le royal écrivain, n'étaient pas plus adonnés au plaisir de la chasse qu'Alexandre, Annibal ou César ? L'idée de Machiavel n'est pas moins irréfutable. Ce qu'il a voulu dire, ce qu'il a dit en termes d'une clarté vraiment lumineuse, c'est que l'exercice de la chasse peut servir à connaître exactement le pays qu'on habite, et que *la connaissance d'un terrain rend plus facile celle d'un autre qu'il est nécessaire d'étudier* (1). Voilà pourquoi nous n'hésitons pas ici à donner pleinement raison à Machiavel contre Frédéric. Et nous dirons, pour conclure, qu'un prince doit s'appliquer soit par la chasse, s'il s'agit d'une petite principauté, soit par de fréquents voyages, s'il possède un état plus vaste, soit par des travaux plus sévères, s'il commande à une grande nation, à étudier curieusement, patiemment, minutieusement le terrain sur lequel il peut être appelé à diriger une armée. Et dans la confection

(1) *Le Prince*, chap. XIV.

des plans, le maniement des armes et la conduite des troupes, il s'inspirera à la fois des règles établies par les écrivains militaires et des exemples donnés par les généraux victorieux. Ainsi procédait Scipion l'Africain qui, au témoignage de Velléius Paterculus, partageait son temps entre les exercices de la paix et les travaux de la guerre, toujours parmi les armes ou parmi les livres, toujours occupé de corps et d'esprit. *Semper aut belli, aut pacis servit artibus; semper inter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit* (1).

VI

Sur la question des finances, il faut se garder de juger l'auteur du *Prince* d'après nos idées contemporaines. On risquerait de ne rien comprendre à la politique du XVI^e siècle. Aujourd'hui les revenus de l'Etat n'ont qu'une source légitime : l'impôt (2). Or, si nous en croyons les économistes modernes, l'impôt est un échange. La nation fournit au gouvernement une somme annuelle qui doit être employée à sauvegarder les intérêts de tous. L'impôt a donc pour limites les exigences du service public ; et le souverain ne peut demander à ses sujets que la somme strictement nécessaire au maintien du bon ordre ou à la sécurité du territoire. Il suit de là que le citoyen, qui paie, est en droit d'exiger rigoureusement l'équivalent de ce qu'il a donné en argent. Dans l'espèce, le prince n'est

(1) Velléius Paterculus, *Hist.* I.

(2) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. XIII, chap. 1.

que le mandataire du peuple. Et comme le mandataire doit rendre compte de son mandat, il est de toute justice que le peuple jouisse perpétuellement du droit de fixer les recettes et de contrôler les dépenses. Telle est l'origine de ce qu'on a appelé parmi nous le régime représentatif dont la première règle, en effet, consiste dans le consentement de l'impôt, l'apurement des comptes et la discussion des lois.

Mais au temps de Machiavel, on était loin de connaître ces principes élémentaires qui sont aujourd'hui le fond de notre droit public. Dans les républiques italiennes notamment, on en était encore, en fait de gouvernement, au système des tyrannies locales. Héréditaire ou conquérante, une famille princière possédait une ville, à peu près comme aujourd'hui une famille bourgeoise possède une métairie. Depuis longtemps la brutale intervention des Condottieri avait détruit, dans les affaires publiques, la juste notion du droit politique (1). Et la plupart des cités italiennes étaient livrées aux caprices d'une soldatesque avide et sans frein, qui, toujours disposée à se donner au plus offrant, fatiguait les conseillers du prince de leurs menaces intéressées et de leurs perpétuelles réclamations.

Machiavel aurait donc méconnu son pays et son siècle, s'il avait séparé les intérêts du prince de ceux de la cité, s'il n'avait vu dans le souverain que l'administrateur vigilant des deniers publics, incapable de lever des taxes ou d'effectuer des dépenses hors des règles prescrites,

(1) Machiavel, *Histoire de Florence*, liv. V. — Alphonse Dantier, *L'Italie*, tome II, p. 4.

inhabile enfin à diriger les finances, quand elles ne sont pas surveillées par les délégués de la nation.

Aussi ne faut-il pas s'attendre à de bien longs développements sur ce sujet si grave. L'auteur n'a consacré à cette étude qu'un chapitre fort court ; et il s'est borné à traiter, à un point de vue purement pratique et presque commercial, la question un peu vulgaire de l'avarice et de la libéralité. Il se demande s'il vaut mieux pour un prince être accusé de parcimonie que de prodigalité, et si, dans l'esprit du peuple, le premier défaut lui nuira plus que le second. Ai-je besoin d'ajouter que le problème est bientôt résolu ? En effet, sur de pareilles données, il n'est pas deux solutions possibles. Si le prince, dit-il, dissipe le trésor de l'Etat en largesses publiques, il obtiendra facilement le renom de libéral. Mais ensuite, il sera forcé de restreindre ses dépenses, d'instituer des impôts plus lourds, et il ne pourra éviter la réputation de prince avide. Car la libéralité se dévore elle-même ; à mesure qu'on l'exerce, on perd la faculté de l'exercer encore (1). Et voilà pourquoi « il est plus sage, selon » l'auteur du *Prince*, de se résoudre à être appelé avare, » qualité qui n'attire que du mépris sans haine, que de » se mettre, pour éviter ce nom, dans la nécessité d'en- » courir la qualification de rapace, qui engendre la haine » et le mépris tout ensemble (2). »

Et ne croyez pas que le publiciste florentin hésite à réfuter d'avance toutes les objections que soulève un pareil système. Quand on lui dit, par exemple, que César

(1) *Le Prince*, chap. XVI.

(2) *Le Prince*, chap. XVI.

s'est élevé au rang suprême par sa libéralité, il vous répond finement : Oui, mais c'était avant d'obtenir le pouvoir. Et à cette occasion, il a grand soin de distinguer entre les princes qui *veulent* parvenir et ceux qui *sont* parvenus. Les uns, selon lui, ne peuvent pas songer à marchander les suffrages ; les autres doivent être toujours en état de les payer. Donc, les premiers rechercheront la réputation de libéralité ; les seconds ne craindront pas de mériter le reproche d'avarice. Et dans les deux cas, c'est l'intérêt personnel qui déterminera, comme toujours, la conduite du prince.

VII

Nous voici au chapitre si souvent admiré où Machiavel expose ses idées sur les secrétaires ou ministres du prince.

On aime à répéter aujourd'hui qu'un chef de gouvernement ne peut pas être un homme universel. La direction des peuples exige trop de connaissances spéciales et de talents variés. On ne gouverne bien ses semblables que lorsqu'on sait à fond les ressorts de la machine humaine, puisqu'il s'agit, en définitive, de les diriger, de les féconder ou de les restreindre. Le monarque idéal serait donc celui qui réunirait dans sa personne les qualités d'un grand administrateur, d'un grand homme d'Etat et d'un grand capitaine. Mais où trouver ce phénix inconnu et si longtemps rêvé ? Dans les sociétés anciennes, où la civilisation était encore peu avancée, on rencontrait facilement de ces hommes complets, dont la république romaine nous a laissé tant de modèles

fameux. On n'avait pas songé encore à développer dans l'esprit humain une faculté maîtresse en oblitérant toutes les autres. On ne connaissait alors ni ces spécialités d'aptitude ni ces subdivisions de talents qui font de l'homme une mécanique vivante et qui transforment le citoyen d'un grand pays en un rouage vulgaire. Cicéron était à la fois poète et orateur, organisateur d'armée, préteur, proconsul, écrivain, homme d'Etat. Au barreau, il plaidait des procès ; au forum, il discutait les lois ; il percevait les tributs en Sicile, écrivait des traités de rhétorique, dissertait sur les orateurs célèbres, tenait à Tusculum école de philosophie. César composait des vers, prononçait des discours, écrivait l'*Anti-Caton*, faisait la conquête des Gaules, rédigeait ses mémoires et gouvernait l'Italie. En ce temps-là, c'était à l'étendue de l'esprit qu'on mesurait un homme, non à l'importance de la profession. C'était le citoyen qui honorait la fonction et non la fonction qui honorait le citoyen (1). Un tribun était plus admiré qu'un consul, quand ce tribun était Caius Gracchus et quand ce consul se nommait Rubellius Geminus. Et la nation qui produisait de tels hommes était vraiment bien digne de commander au monde, parce qu'elle avait su se conformer au plan de la nature qui n'a pas fait de l'homme un fragment, mais un ensemble (2).

Toutefois, il faut bien le reconnaître, dans nos sociétés modernes, nous ne pouvons plus prétendre à l'universalité des connaissances humaines. Le développement des sciences a complètement transformé les conditions de la

(1) Salluste, *Jugurtha*, IV.

(2) Lamartine, *Cours familier de littérature*.

vie, et la diversité des fonctions est le résultat naturel de nos découvertes intellectuelles. Il a fallu diviser nos facultés pour nous mettre en état de les exercer ; maintenant, ce n'est pas trop de la vie d'un homme pour approfondir une science ou perfectionner un talent. Comme tous les arts, la politique a subi, elle aussi, le progrès des siècles ; l'administration est plus compliquée, la diplomatie, née d'hier à peine, s'est déjà transformée, et la science militaire se perfectionne tous les jours. Il n'est donc pas surprenant que le génie d'un seul ne puisse suffire à ces travaux d'Hercule, et il faut bien remplacer les hommes complets, espèce aujourd'hui disparue, par des hommes spéciaux, plus répandus et plus nécessaires. Voilà pourquoi tous les princes ont choisi des ministres qui, chacun d'après la tournure de son esprit ou la diversité de ses études, venaient en aide au souverain. Partout on a substitué l'étendue par la profondeur, et c'est ainsi qu'un chef d'Etat peut accomplir, comme autrefois, le pacte social, en dépit des lacunes de son esprit ou de l'insuffisance de ses talents.

Il était donc naturel que Machiavel, qui a la vue nette et longue, ne laissât pas échapper cette occasion de donner aux princes quelques conseils virils. Dès le début du XVI^e siècle, il prévoit déjà tous les changements de la politique contemporaine. Il sait bien que désormais le monarque a besoin de conseillers capables, sans lesquels il ne pourra se maintenir au rang suprême. Le peuple est habitué, depuis longtemps, à cette idée que celui qui est au-dessus des autres par la fonction, doit être au-dessus des autres par l'intelligence. Et comme nul homme ne peut aujourd'hui se targuer de réunir toutes les apti-

tudes, il est juste qu'il abdique aux mains des plus capables quelques-unes de ses prérogatives.

Aussi, voyez avec quel art infini le philosophe italien dresse méthodiquement la nomenclature des princes. « On peut distinguer, dit-il, trois ordres d'esprit, savoir : » ceux qui comprennent par eux-mêmes, ceux qui comprennent lorsque d'autres leur démontrent, et ceux » enfin qui ne comprennent ni par eux-mêmes, ni par le » secours d'autrui. Les premiers sont les esprits supérieurs, les seconds sont les bons esprits, les troisièmes » les esprits nuls (1). » De là il semble conclure, et nous ne pouvons guère lui donner tort, que les meilleurs princes se trouvent toujours parmi les esprits de la seconde catégorie, parce que ceux de la première, par cela seul qu'ils ont du génie, sont enclins à suivre leur inspiration personnelle, sans tenir compte des obstacles et sans même soupçonner les périls. Et comme le rôle d'un prince consiste surtout à peser les effets et les causes, à juger froidement les faits accomplis ou les événements qu'on prépare, comme c'est d'ailleurs une loi de nature que l'homme, si bien doué qu'il puisse être, ne saurait se constituer juge dans sa propre cause, il en faut tout naturellement conclure avec Machiavel que le pire des souverains est celui qui appartient ou qui croit appartenir à la catégorie des esprits supérieurs. Car, dans ce cas, il est à craindre que, par orgueil ou défaut de jugement, il ne se laisse entraîner à des entreprises qui flattent son amour-propre, mais que ne comportent ni le

(1) *Le Prince*, chap. XXII.

génie de son peuple, ni les besoins de son temps, ni la puissance de ses armes.

On en pourrait citer pour preuve l'exemple de Louis XIV qui, malgré son intelligence médiocre, fut cependant un grand roi, tant qu'il sut garder pour ministres Colbert et Louvois, et qui se perdit complètement dans les aventures de la succession d'Espagne, dès qu'il voulut agir par lui-même et se passer de conseillers habiles. Louis XIV était un *bon esprit*, mais il eut le tort, au déclin de sa vie, de se croire un *esprit supérieur*. Et il a pleinement justifié cette maxime de Machiavel qui dit que « quand on veut apprécier la capacité d'un prince, » c'est d'abord par les personnes qui l'entourent que l'on » en juge (1). »

Mais là encore ne voit-on pas percer la secrète tendance de l'écrivain? « Si un prince, dit-il, veut une règle » certaine, on peut lui donner celle-ci : Voyez-vous un » ministre *songer plus à lui-même QU'A VOUS*, et recher- » cher son propre intérêt dans toutes ses actions, jugez » aussitôt qu'il n'est pas tel qu'il doit être, et qu'il ne » peut mériter votre confiance; car l'homme qui a l'admi- » nistration d'un état dans les mains doit ne jamais pen- » ser à lui-même, mais *doit toujours penser au prince* (2). »

C'est donc toujours l'intérêt du prince qui domine la pensée de Machiavel. Nous ne saurions vraiment trop insister sur cette idée, puisque l'auteur prend soin lui-même de la reproduire presque à chaque page. Cependant, il faut reconnaître qu'ici du moins la théorie est à

(1) *Le Prince*, chap. XXII.

(2) *Le Prince*, chap. XXII.

l'abri de toute critique, pourvu qu'au lieu du mot *prince*, on écrive le mot *peuple*. Car s'il est, en politique, une règle absolument indiscutable, c'est qu'un secrétaire d'Etat doit diriger toutes ses facultés, concentrer toutes ses pensées sur ce but unique : l'intérêt et la gloire du peuple qu'il gouverne. Il n'est à cette règle précise d'autre limite que la morale. Et voilà justement à quelle marque on reconnaît un grand ministre. J'en atteste Richelieu, le prince des hommes d'Etat, dont le plus bel éloge se trouve dans cette phrase de Montesquieu : « Il » fit jouer à son monarque le second rôle dans la monarchie et le premier dans l'Europe ; il avilit le roi, mais » il illustra le règne (1). »

VIII

Toutefois, il ne suffit pas, pour un prince, de constituer une armée solide, de bien diriger les finances, et d'avoir le mérite ou la chance de trouver des ministres capables. Il faut encore qu'il puisse dominer son peuple par le prestige du talent ou de la vertu. C'est ce que Machiavel a fort bien démontré dans six chapitres différents, les chapitres XV, XVI, XVIII, XIX, XXI et XXIV.

Peut-être voudra-t-on objecter ici que nous nous sommes alors trop pressé de rapporter à deux causes uniques, la force et la ruse, toute la politique du *Prince*, puisque l'auteur reconnaît lui-même que la bonne renommée du

(1) Montesquieu, *Réflexions sur ses lectures*, ouvrage inédit cité par M. Walckenaer (1821).

monarque importe au plus haut point à l'accomplissement de son œuvre (1). Tâchons, toutefois, de ne pas prendre le change, et, surtout, essayons de bien définir les termes.

En général, ce qu'on appelle le prestige d'un prince consiste évidemment dans l'admiration ou tout au moins dans l'estime qu'il sait inspirer au peuple qu'il gouverne. C'est ce que Machiavel appelle la bonne renommée du monarque. Or, cette estime ou cette admiration ne peut résulter que d'une supériorité physique, intellectuelle ou morale. Et c'est bien en effet de cette manière que s'est établie et maintenue depuis longtemps, parmi les hommes, la souveraineté politique.

A l'origine des sociétés, quand le principe de la force matérielle régissait encore les nations bégayantes, on élevait ordinairement sur le pavois le soldat qui s'était le plus distingué par son courage personnel ou sa force physique. Puisqu'il s'agissait de lutter, il fallait bien choisir un lutteur (2). Plus tard, on donna la palme au plus habile, lorsqu'on reconnut, même dans les questions politiques, la prédominance de l'âme sur le corps, de l'esprit sur la matière. Rarement, il faut le dire, on fit choix du plus vertueux, car la vertu ne fut jamais considérée sur la terre comme une des qualités de l'homme d'Etat. Ce qu'on cherchait avant tout, c'était l'homme « providentiel », c'est-à-dire le héros dont la faculté dominante promettait le prompt achèvement de la mission qu'on allait lui confier. Certes, les peuples ont bien pu

(1) *Le Prince*, chap. XV et XXI.

(2) Machiavel, T. L. I, II, 132.

se tromper quelquefois, mal apprécier les faits et mal juger les hommes. Mais toujours les choix qu'ils ont faits précédaient rigoureusement du même principe. Toujours ils ont élu celui qui l'emportait ou qui du moins paraissait l'emporter par quelque qualité de l'esprit ou quelque vertu guerrière. Et même, quand le principe héréditaire a été partout substitué en Europe au principe électif, l'élévation d'une dynastie a constamment répondu à une nécessité sociale ; et la chute d'une famille royale a toujours suivi de très près la perte de son prestige.

En effet, le prestige d'une race royale est en raison directe des services qu'elle peut rendre à la nation. Qu'importe qu'un prince ait l'hérédité du pouvoir, s'il n'est pas en état de l'exercer ? Pour conserver un trône, il ne suffit pas d'avoir le droit qui vient de la naissance ou du choix, il faut encore posséder le prestige que donnent l'étendue de l'esprit et l'énergie du caractère.

Mais il s'en faut que Machiavel élève le débat à cette hauteur. Il croit trop peu à la grandeur de l'espèce humaine pour supposer dans un chef d'Etat un pareil souci de la dignité royale. Ce qu'il recommande au prince, ce n'est donc pas l'éclat de certaines vertus, mais plutôt l'absence de certains vices. « Il serait très » beau, dit-il ironiquement, et chacun en conviendra, » que toutes les bonnes qualités que je viens d'énoncer » se trouvassent réunies dans un prince. Mais comme » cela n'est guère possible, et que la condition humaine » ne le comporte point, il faut qu'il ait au moins la prudence de fuir ces vices honteux qui lui feraient perdre » ses états (1). »

(1) *Le Prince*, chap. XV.

Telle est, en matière de prestige et de renommée, le fond même de sa doctrine.

Sur cela, il aborde le problème qu'il dégage absolument, comme toujours, de toute préoccupation morale, et il se borne à formuler une sorte de casuistique, à l'aide de laquelle le prince pourra, s'il le veut, non se rendre populaire et glorieux (c'est le moindre souci de Machiavel), mais conserver assez de prestige pour éviter la haine des uns et le mépris de tous.

Car, selon le secrétaire de Florence, il faut que le prince s'efforce, avant tout, de n'être ni méprisé ni haï, mais en revanche il ne lui semble pas nécessaire que le monarque soit admiré et chéri. Entre l'admiration et le mépris, entre la répulsion et l'amour, il est un point délicat, inconnu aux philosophes vulgaires, invisible aux hommes d'Etat médiocres, et qu'un prince avisé doit pouvoir marquer et atteindre. Machiavel sait bien qu'un prince n'est pas plus en sûreté quand on veut le porter en triomphe que quand on veut le traîner aux gémonies. Le Capitole n'est-il pas à deux pas de la roche Tarpéienne? Voilà pourquoi Machiavel affirme qu'il vaut mieux être avare que libéral (1); qu'il est plus utile de se faire craindre que de se faire aimer (2); que la clémence est parfois une duperie (3); qu'il ne faut pas redouter l'imputation de certains défauts, sans lesquels il serait impossible de se maintenir (4); qu'il faut éviter seulement d'être rapace, c'est-à-dire d'attenter aux biens, à

(1) *Le Prince*, chap. XVI.

(2) *Le Prince*, chap. XVII.

(3) *Le Prince*, chap. XVII.

(4) *Le Prince*, chap. XV.

l'honneur ou aux femmes de ses sujets, ce qui rend infailliblement odieux (1); qu'on doit se garder de *paraître* inconstant, léger, efféminé, pusillanime, irrésolu, ce qui rend toujours méprisable (2); que la haine est autant le fruit des bonnes actions que des mauvaises, comme le prouve l'exemple de Pertinax (3); que le prince est souvent obligé de n'être pas bon, sous peine de finir comme Alexandre Sévère (4); que le prince doit se décharger sur d'autres des parties de l'administration qui peuvent être odieuses et se réserver exclusivement celles des grâces (5); que néanmoins il y a des cas où un prince, et surtout un prince nouveau, ne saurait appréhender d'être réputé cruel (6); qu'un prince sage doit, s'il le peut, entretenir avec adresse quelque inimitié, pour qu'en la surmontant il accroisse sa propre grandeur; que d'ailleurs, les hommes aimant à leur gré et craignant au gré du prince, celui-ci doit plutôt compter sur ce qui dépend de lui que sur ce qui dépend des autres (7); et que finalement le seul moyen de se maintenir au pouvoir, le vrai ressort de tout gouvernement durable, c'est la CRAINTE (8).

Or la crainte, en politique, résulte uniquement de la menace d'un châtimént. La menace et la crainte sont donc ici deux termes corrélatifs, liés étroitement entre

(1) *Le Prince*, chap. XIX.

(2) *Le Prince*, chap. XIX.

(3) *Le Prince*, chap. XIX.

(4) *Le Prince*, chap. XIX.

(5) *Le Prince*, chap. XIX.

(6) *Le Prince*, chap. XVII.

(7) *Le Prince*, chap. XVII.

(8) *Le Prince*, chap. XVII.

eux comme la cause et l'effet. Que la menace cesse, et aussitôt la crainte s'évanouit. Il faut donc que les sujets soient en tout temps persuadés que le prince n'a perdu ni la volonté ni le pouvoir de frapper. L'art de gouverner les hommes se réduit ainsi à bien mesurer ses coups et à prévenir toute rupture d'équilibre, puisque la crainte, seul bouclier du prince, est, comme l'affirme notre auteur, un point milieu entre l'amour et la haine, entre le mépris et l'admiration.

Dès lors on comprend aisément toute la politique de Machiavel : ne pas rechercher l'admiration des hommes, ne pas compter sur l'amour du peuple, par dessus tout, éviter le mépris et conjurer la haine, en quatre mots voilà tout le système. Et les motifs en sont clairs, quand la haine est trop vive, le peuple ne tarde pas à tramer des complots ; quand le mépris est intense, on a bientôt fait d'exciter des révoltes ; dans les deux cas, il y a péril, et péril grave, pour le souverain. D'un autre côté, nul profit à retirer de ces deux sentiments vulgaires, l'admiration et l'amour. L'amour du peuple ne peut provenir que de la bonté du prince ; or la bonté dégénère facilement en faiblesse et conséquemment engendre le mépris. L'admiration ne peut être provoquée que par des coups d'éclat ou des traits de génie ; mais l'admiration n'est-elle pas la mère de l'envie, cette forme particulière de la haine ?

Donc, il n'est en politique qu'une maxime à donner au chef d'Etat, jaloux de conserver son pouvoir : c'est d'être toujours assez fort pour infliger un châtiment sévère, assez ferme pour ne pas le faire languir, et conserver ainsi jusqu'au bout le seul prestige que puisse ambitionner un prince : le prestige de la rigueur.

IX

Cependant il y a des cas, dira-t-on; où un prince ne peut, quoi qu'il fasse, éviter le mépris de ses peuples : si, par exemple, il manque publiquement à sa parole, s'il forfait à la foi jurée et s'il laisse ainsi deviner le secret de sa faiblesse, comment pourra-t-il conserver son prestige et se maintenir au pouvoir ? Certes, voilà une objection grave, mais qui n'arrête pas un seul instant le philosophe italien. En effet, n'a-t-il pas dit quelque part que les princes doivent savoir revêtir le double caractère du lion et du renard, et qu'on peut faire voir « que ceux qui » ont su le mieux agir en renard sont ceux qui ont le » plus prospéré (1) ? » Lisez, si vous en doutez, le curieux chapitre qui a pour titre : *Comment les princes doivent tenir leur parole*; et dites-moi si Machiavel n'a pas donné dans cette page de bronze le dernier mot de la politique du *Prince*.

« Un prince bien avisé, dit-il, ne doit point accomplir » sa promesse, lorsque cet accomplissement lui serait » nuisible, et que les raisons qui l'ont déterminé à pro- » mettre n'existent plus : tel est le précepte à donner. » Il ne serait pas bon, sans doute, si les hommes étaient » tous gens de bien ; mais comme ils sont méchants, et » qu'assurément ils ne vous tiendraient point leur parole, » pourquoi devriez-vous leur tenir la vôtre ? Et d'ailleurs, » un prince peut-il manquer de raisons légitimes pour » colorer l'inexécution de ce qu'il a promis (2) ? »

(1) *Le Prince*, chap. XVIII et XIX.

(2) *Le Prince*, chap. XVIII.

Et pour donner à cette maxime brutale toute la valeur d'une vérité démontrée, l'auteur se hâte de fournir un exemple, et quel exemple !

« Alexandre VI ne fit jamais que tromper ; il ne pen-
» sait pas à autre chose, et il en eut toujours l'occasion
» et le moyen. Il n'y eut jamais d'homme qui affirmât
» une chose avec plus d'assurance, qui appuyât sa parole
» sur plus de serments, et qui les tint avec moins de
» scrupule : ses tromperies cependant lui réussirent tou-
» jours, parce qu'il en connaissait parfaitement l'art (1). »

L'art de tromper ! quel commentaire vaudrait cette parole effrayante ? Et comme Machiavel prévoit dans son élève, non quelque révolte de conscience, mais des hésitations timorées, il se hâte de lever les derniers scrupules en affirmant qu'on ne risque rien « à simuler et à
» dissimuler et qu'un trompeur trouve toujours quelqu'un
» qui se laisse tromper ». Ecoutez plutôt la fin du chapitre : ceci vaut la peine d'être retenu.

« Il est toujours bon pour un prince de paraître clé-
» ment, fidèle, humain, religieux, sincère ; il l'est même
» d'être tout cela en réalité : mais il faut en même
» temps qu'il soit assez maître de lui pour pouvoir et
» savoir au besoin montrer les qualités opposées.....
» Il faut que, tant qu'il le peut, il ne s'écarte pas de la
» voie du bien, mais qu'au besoin, il sache entrer dans
» celle du mal. Il doit aussi prendre grand soin de ne
» pas laisser échapper une seule parole qui ne respire
» les cinq qualités que je viens de nommer ; en sorte
» qu'à le voir et à l'entendre on le croie tout plein de

(1) *Le Prince*, chap. XVIII.

» douceur, de sincérité, d'humanité, d'honneur, et principalement de religion, qui est encore ce dont il importe
» le plus d'AVOIR L'APPARENCE : car les hommes, en
» général, jugent plus par leurs yeux que par leurs mains,
» tous étant à portée de voir, et peu de toucher. Tout le
» monde voit CE QUE VOUS PARAISSÉZ ; peu connaissent
» à fond CE QUE VOUS ÊTES, et ce petit nombre n'osera
» point s'élever contre l'opinion de la majorité, soutenue
» encore par la majesté du pouvoir souverain.

» Au surplus, ajoute dédaigneusement Machiavel,
» dans les actions des hommes, et surtout des princes,
» qui ne peuvent être scrutées devant un tribunal, ce que
» l'on considère, c'est le résultat. Que le prince songe
» donc uniquement à conserver sa vie et son Etat : s'il y
» réussit, tous les moyens qu'il aura pris seront jugés
» honorables et loués par tout le monde. Le vulgaire est
» toujours séduit par l'apparence et par l'événement, et
» le vulgaire ne fait-il pas le monde ? Le petit nombre
» n'est écouté que lorsque le plus grand ne sait quel
» parti prendre ni sur quoi asseoir son jugement (1). »

Ainsi, en résumé, s'il veut conserver ses Etats, un prince doit, selon Machiavel, connaître à fond l'art d'inspirer la crainte. Pour y parvenir, il faut qu'il use, tour à tour, de la rigueur et du mensonge. Et comme le mensonge est une des formes de la ruse, comme la rigueur ne peut être exercée que si l'on a la force, il suit de là que, pour se maintenir au pouvoir, de même que pour s'en rendre maître, il n'est absolument au monde que deux moyens à prendre : la violence et la ruse.

(1) *Le Prince*, chap. XVIII.

X

Tel est ce livre du *Prince*, livre unique, sans précédents et sans imitations, monument de scélératesse d'après les uns, chef-d'œuvre d'ironie suivant les autres (1), mais à coup sûr profond, méthodique et puissant; livre effrayant, où les maximes du droit public semblent empruntées aux codes des temps barbares, où la science politique est réduite en formules d'algèbre, où tout le système de l'écrivain aboutit avec une précision étrange à une conclusion atroce; livre perfide enfin, malgré son apparence cynique, parce qu'il réduit la moralité à n'être qu'une catégorie de l'idéal, parce qu'il fait perdre à tous la notion du juste et de l'injuste, et parce qu'il est moins propre à inspirer la haine des tyrans que le goût de la tyrannie.

(A suivre).



(1) Lerminier.

L'ESCLAVE

PERSONNAGES

MESSALINE, Impératrice romaine.

UN ESCLAVE GAULOIS.

*La scène se passe à Rome, dans le palais de Messaline.
Le théâtre représente une salle du palais. Au fond, une
large baie s'ouvrant sur une terrasse d'où l'on domine
la ville.*

De chaque côté, une grande porte.

Au fond, à gauche, une porte dérobée.

L'ESCLAVE

SCÈNE 1.

MESSALINE (*à la cantonade*)

Qu'on introduise ici ce prisonnier gaulois !

(*Seule*)

Ainsi, lorsque l'empire est soumis à mes lois,
Que l'univers entier, cédant à mes caprices,
Me dresse des autels, m'offre des sacrifices,
Lorsqu'un peuple en prière implore mon secours
Je me laisse entraîner à de folles amours !...
Et voici qu'aujourd'hui, dans mon âme inquiète,
Je sens naître et grandir une terreur secrète.
Dans mon cerveau lassé quel trouble est survenu ?
Quel nouveau sentiment jusqu'alors inconnu
Fait en moi fermenter un levain de jeunesse ?
Il me monte à la gorge un sanglot qui m'opprime,
Je ne puis réprimer les élans de mon cœur...
Je suis heureuse !... heureuse !... et cependant j'ai peur !...
Dans mes propres filets vais-je me trouver prise ?...
Je sens autour de moi comme un air qui me grise.
Mais n'est-ce pas plutôt l'amour, pour se venger,
Qui m'agite au seul nom d'un esclave étranger ?
Si je l'aimais pourtant !... Si mon âme indomptable
Se pliait sous le joug d'un amour véritable ?...
S'il m'aimait !... Et qui sait si même il se souvient
Du jour où je l'ai vu ?... J'entends des pas... il vient !...

SCÈNE II.

MESSALINE, L'ESCLAVE

(L'esclave s'arrête au fond du théâtre et ne remonte la scène que peu à peu).

MESSALINE

Approche!... Eh bien, voyons!... as-tu peur?... quit't'arrête?

L'ESCLAVE

Je ne crains rien sinon que le ciel sur ma tête
Ne tombe et ne m'écrase!

MESSALINE

Orgueilleux! Sais-tu bien
D'où tu sors, qui je suis, quel pouvoir est le mien?

L'ESCLAVE

Que m'importe?

MESSALINE

(Conduisant l'esclave près de la terrasse qui fait le fond du théâtre et lui montrant la ville).

Vois-tu, dans cette ville immense
Ces places, ces maisons où règne l'opulence,
Ces colonnes, ces ponts, ces temples merveilleux
Consacrés par un peuple au culte de ses dieux?
Sais-tu que ce forum, ces larges avenues,
Ces beaux jardins peuplés d'innombrables statues,

Et ces vastes palais au superbe fronton
Où s'étale au grand jour l'orgueil de notre nom,
Sais-tu qu'ils sont à moi, que j'y règne en maîtresse
Et que s'il me plaisait d'avoir cette faiblesse
Je pourrais te donner un palais pour prison ?
Le sais-tu ?

L'ESCLAVE

Que m'importe ?... et qu'importe à l'aiglon
La cage où le retient un caprice barbare ?
Il est là, triste et morne, et son œil qui s'effare
A travers les barreaux cherche l'immensité :
Vivra-t-il loin du nid sous le roc abrité,
Sans les mugissements aigus de la tempête,
Sans la foudre qui gronde au-dessus de sa tête ?
Et pendant que la foule aux regards curieux
Défile lentement, lui, calme, dédaigneux,
Revoit l'aire déserte et sa mère éplorée
Sur la crête des monts par le soleil dorée
Et sentant qu'il ne peut se soustraire à son sort
Attend la liberté suprême dans la mort.
Moi, je suis triste et fier ; comme l'oiseau sauvage
Je préfère la mort au plus doux esclavage.

MESSALINE

Oui, mais l'aiglon, parfois est bien lent à mourir
Et l'oiseau dans sa cage a pu longtemps souffrir
Avant que n'ait sonné l'heure de délivrance.
Mais si, prenant pitié de sa longue souffrance,
Une main généreuse entr'ouvre sa prison,
S'il revoit tout à coup briller à l'horizon

Des hauts sommets neigeux la cime éblouissante,
S'il sent l'air qui frémit sous son aile puissante,
Dans les cieus sans limite, ivre de liberté,
Se souvient-il encor de sa captivité ?
Tu gémis, prisonnier sur les rives du Tibre,
Si je veux, d'un seul mot je peux te rendre libre.

L'ESCLAVE

Que faut-il pour cela ?

MESSALINE

Ce qu'il faut, c'est bien peu :
Ne pas prendre aussitôt ton vol vers le ciel bleu ;
Ne pas fuir ces palais où je traîne ma vie,
Où je suis seule en butte à la haine, à l'envie ;
Où, malgré mon pouvoir, je tremble au moindre bruit,
Tant j'ai peur de trouver, dès que descend la nuit,
Le fer ensanglanté d'un meurtrier à gage ;
Où mon œil inquiet lit sur chaque visage
Toujours un intérêt, jamais un dévouement !
Du moins, si je pouvais compter à tout moment
Sur un ami discret, vigilant et fidèle !
Cet ami, veux-tu l'être ? et pour prix de ton zèle
Veux-tu que cette main signe ta liberté ?
Veux-tu vivre en ces lieux, toujours à mon côté,
Et veiller sur les jours de ta libératrice ?

L'ESCLAVE

Libre ! qui donc es-tu ?

MESSALINE

Je suis l'Impératrice.

L'ESCLAVE (*troublé*)

L'Impératrice !

MESSALINE

Eh bien ! pourquoi te troubles-tu ?
Mon nom n'était-il pas jusqu'à toi parvenu ?
Allons ! reprends tes sens, bannis toute contrainte ;
Je ne suis qu'une femme ; écoute-moi sans crainte
Et dis-moi tout d'abord quel pays est le tien.

L'ESCLAVE

Elle ! l'Impératrice ! Ainsi vous êtes bien
L'épouse de César, la Messaline infâme,
Ce vampire maudit à visage de femme,
Opprobre repoussant de notre humanité !

MESSALINE

Infâme ! et de quel droit ce nom m'est-il jeté ?
Qu'a-t-on dit ?... Que sais-tu ?... Quel valet, quel esclave
Me souilla devant toi de son ignoble bave ?
Parle, je veux savoir ce qu'on t'a dit de moi,
Quels récits odieux, quel mensonge...

L'ESCLAVE

Ah ! tais-toi !

Je sais que tes amours que le soir voit éclore
Se fanent dans la nuit et meurent à l'aurore,
Je sais que tes baisers tachent les fronts de sang
Et sont comme ces fleurs que l'on cueille en passant
Et dont le seul parfum peut nous ôter la vie,
Et que, lasse parfois, mais jamais assouvie,

Tu fais donner la mort à ceux que tes désirs
Ont jetés en pâture à tes honteux plaisirs !

MESSALINE

Ainsi, c'est le mépris et l'insulte à la bouche,
O monstre sans pitié, que ton âme farouche
Accueille les bienfaits dont ma main t'a comblé.
Eh bien, soit ! laissons-là mon beau rêve envolé !
J'avais tort de compter sur ta reconnaissance ;
J'oubliais que les tiens, rebelles de naissance,
Ne pouvaient éprouver de pareils sentiments,
Que vous n'êtes jamais prompts aux bons mouvements.
Le bien que l'on vous fait même vous porte ombrage ;
Rien ne peut vous toucher et votre instinct sauvage
Vous rabaisse parfois au rang de l'animal.
A mes bontés pour toi tu réponds par le mal :
Tant pis si tu m'as fait au cœur cette blessure !
Je me retrouve enfin sous le coup de l'injure.
Va ! tu verras trop tôt comment je sais punir
Et, puisque mes accents n'ont pas pu te fléchir,
Je te ferai plier sous le poids de ma haine.

L'ESCLAVE

Je ne crains rien, te dis-je, et nulle force humaine
Ne pourra prévaloir contre ma volonté,
Pourquoi tourner vers moi ton regard irrité ?
Crois-tu que je sois homme à craindre une menace ?
Ah ! tu ne connais pas les gens de notre race,
Et tu ne comprends pas ce que la liberté
Met en nous de grandeur et de noble fierté.
Oui, tu l'as dit, c'est vrai, rebelles, nous le sommes,
Rebelles à ces lois faites non pour des hommes

Mais pour un ramassis de soldats ignorants
D'esclaves résignés et de vils courtisans.
Vous vous donnez des lois ; nous, fils de la nature,
Nous nous laissons guider par sa voix forte et pure ;
Nous ne connaissons pas les intrigues des cours ;
Notre seul chef à nous est celui qui, toujours,
Se montra le plus brave au fort de la bataille.
Vois par là si j'ai peur et si je suis de taille
A me courber le front devant ta majesté !
Tu peux user sur moi toute ta cruauté
Mais me faire obéir, non, non, jamais !

MESSALINE

Silence !

Je suis lasse à la fin d'une telle insolence.
Tu peux pleurer du sang, jamais ton repentir
N'égallera le mal que tu m'as fait souffrir.
Ah ! je rougis vraiment d'avoir cette faiblesse,
Oui, j'ai honte de moi.

L'ESCLAVE

Crois-tu que je m'abaisse
A demander pardon ? Non, je n'ai peur de rien ;
Appelle tes bourreaux !

MESSALINE

Ah ! cruel, tu vois bien
Que je suis sans défense et que tu me tortures,
Et que plus je fléchis sous le poids des injures,
Et plus aussi j'ai droit, à défaut d'amitié,
Au sentiment humain d'une douce pitié.
Je suis femme, je souffre et lâche est qui m'offense !

L'ESCLAVE

Et pourquoi t'imposer à moi par la clémence ?
T'ai-je demandé grâce ? et pour quelle raison
Ne m'as-tu pas laissé mourir en ma prison ?
Tu souffres ?... mais crois-tu que mon âme meurtrie
Ne porte pas aussi le deuil de ma patrie ?
Je puis subir l'exil, les tourments, la prison,
J'accepterais la mort, mais ta charité, non !

MESSALINE

Sais-tu bien qu'il n'existe en aucun lieu du monde
Ni repaire assez sûr, ni grotte assez profonde
Pour cacher l'insensé qui tente par malheur
De mépriser ma haine ou braver ma fureur ?
Ne crois pas m'échapper, car devant moi tout plie
L'univers m'appartient ; malheur à qui l'oublie !

L'ESCLAVE

Mais pourquoi t'épuiser en efforts superflus ?
Peux-tu rendre la vie à ceux qui ne sont plus
Et changer quelque chose aux lois de la nature ? [parure,
Peux-tu, quand vient l'hiver, rendre aux champs leur
Faire monter la sève au rameau de bois mort,
Ou, quand passe en sifflant le vent glacé du nord,
Faire entr'ouvrir les fleurs de la blanche aubépine ?
Si tu le peux, dis-le ! Devant toi je m'incline ;
Parle, j'obéirai. Mais si tout ce pouvoir,
Dont tu fais étalage en vain pour m'émouvoir
Consiste à décider du sort d'un pauvre esclave,
A lui donner la vie ou la mort, je te brave ;

Tu n'es plus qu'une femme et seul entre tes mains,
Je relève la tête, et tes soldats romains,
Sur un signe de toi, peuvent frapper sans crainte,
Car nul ne m'entendra proférer une plainte
Ou tenter d'acquérir un jour de liberté
Au prix d'une prière ou d'une lâcheté !

MESSALINE

De me pousser à bout tu devrais prendre garde.

L'ESCLAVE

Et quels ménagements veux-tu donc que je garde ?
Rends-moi tout à fait libre, ou cesse tes bienfaits !

MESSALINE

Ingrat ! tu ne sais pas quels rêves j'avais faits !
Non, non, tu ne sais pas avec quelle tendresse
Je comptais te combler d'honneur et de richesse.
En te voyant si fier, si vaillant et si fort,
Je voulais réparer l'injustice du sort,
Adoucir tes malheurs et rendre à ton courage
Ainsi qu'à tes vertus un éclatant hommage.

L'ESCLAVE

Si j'acceptais jamais un pareil déshonneur,
Je serais un infâme, un lâche, un imposteur,
Et je reconnaitrais à tous ceux de ma race
Le droit de me cracher leur mépris à la face.
Laisse là tes faveurs, je ne demande rien
Car mon cœur ne désire et ne connaît qu'un bien,
Le seul dont il s'émeuve et pour lequel il vibre,
Celui de vivre libre, et dans mon pays libre !

MESSALINE

Je ne t'ai pas tout dit ; tu ne sais pas encor
Jusque vers quels sommets peut tendre ton essor.
J'avais rêvé pour toi de hautes destinées.
Écoute bien ceci : Depuis quelques années
Moi, femme d'empereur et fille des Césars,
Je me trouve exposée aux pires des hasards.
L'empire est menacé : l'excès de sa puissance
Arrive à mettre en jeu jusqu'à son existence.
Pour vaincre ce péril, je sème à pleines mains
Sur l'univers entier l'or et le sang romains.
Hélas ! jusqu'à ce jour l'intrigue, les révoltes,
Les trahisons, la guerre ont été mes récoltes.
Les plus graves dangers sont à peine écartés
Que surgissent déjà d'autres difficultés.
Tout récemment encor des peuplades sauvages
Sur notre territoire ont porté leurs ravages...
Que deviendrai-je seule en ce danger pressant ?
Quel sera mon soutien ? Quel homme assez puissant
Viendra me secourir à cette heure funeste ?
Puis-je même compter que le pouvoir me reste ?
Le Sénat m'est acquis ; pour lui mes volontés
Sont des ordres formels toujours exécutés.
Quant aux patriciens, repus de mes largesses,
Ils ne cherchent qu'à jouir en paix de leurs richesses
Et, sans autre souci, ne tremblent que pour eux.
Mais le peuple, oubliant qu'il doit à mes aïeux
Tant de gloire passée et l'empire du monde,
Le peuple qui parfois se soulève et qui gronde

N'écouterait-il pas la voix des intrigants
Qui m'accablent déjà de propos outrageants
Et qui profiteraient de la moindre défaite
Pour secouer le joug et relever la tête ?
Il fallait dès l'abord sévir contre ces gens,
Réprimer leurs écarts et leurs agissements,
Il fallait couper court à la démagogie ;
Claude, toujours malade, a manqué d'énergie.
Le mal s'est lentement accompli sous nos yeux.
Pour nous sauver il faut un esprit vigoureux,
Un homme qui n'ait peur de rien ni de personne
Et qui relève enfin l'éclat de la couronne.
Ami ! Sois ce sauveur ! Seul, tu peux me donner
Le courage et l'espoir prêts à m'abandonner.
Promets-moi seulement ton appui, ton... estime
Et j'irai, s'il le faut, jusqu'à descendre au crime.
Délivrée à jamais d'un mari détesté,
Je pourrais, imposant à tous ma volonté,
Te choisir comme époux et de mes mains puissantes
T'élever à l'empire...

L'ESCLAVE

Empereur ! tu plaisantes...
D'un esclave gaulois, d'un vil gladiateur
Oses-tu te flatter de faire un empereur ?
Ton peuple serait donc bien infâme, bien lâche,
S'il te laissait remplir une pareille tâche
Et s'il laissait porter au faite des grandeurs
Le premier des passants qui goûtent tes faveurs !
Qu'ai-je fait pour vêtir la pourpre impériale ?
Ai-je, comme César, dans les champs de Pharsale,

D'un ennemi nombreux vaincu les bataillons ?
Ai-je, fait sous mes coups trembler les nations ?
Ai-je dans l'univers, de victoire en victoire,
Conduit mes fiers guerriers au front couvert de gloire ?
Dans Carthage en ruine ai-je semé la mort ?
Ai-jè brûlé sa flotte et dévasté son port ?
Ai-je porté plus loin les bornes de l'empire ?
Ai-je au milieu des cris d'une foule en délire,
Entouré des splendeurs d'un luxe inusité,
Promené mon triomphe à travers la cité ?
Mais non, le crâne ouvert par une large entaille,
Accablé par le nombre, en un soir de bataille,
J'ai rougi de mon sang le sol de mes aïeux,
Et tes soldats soudain rendus audacieux
Sur moi se sont jetés avec des cris de joie
Comme un vol de corbeaux, s'abattant sur leur proie.
En vain, pour mettre un terme à mon malheureux sort,
Je priai Teutatès de me donner la mort...
Les dieux sourds à ma voix ont guéri ma blessure
Et j'ai dû supporter cette dernière injure
De suivre à pied, sans arme, et les bras enchaînés,
Mes vainqueurs triomphants et de fleurs couronnés.
Ensuite, on m'a jeté, les pieds chargés de chaînes
Dans un cachot profond creusé sous les arènes,
Puis, dans les jeux du cirque, aux regards exposé,
Sur le sable de pleurs et de sang arrosé,
J'ai dû, pour amuser la vile populace,
Avec mes compagnons, rivaliser d'audace.
La colère dans l'âme et la rougeur au front,
Il me fallut encor dévorer cet affront.

Là, j'avais résolu, pour finir ma souffrance,
De n'opposer aux coups aucune résistance,
Mais à peine le fer eût-il touché ma main
Que disparut en moi tout sentiment humain.
Contre mes ennemis, pris d'une folle rage,
Je combattis longtemps avec force et courage,
Et quatre fois déjà, j'avais été vainqueur,
Lorsque je succombai sous l'effort d'un lutteur.
La fatigue avait eu raison de ma vaillance.
Etendu sur le sol, je perdis connaissance...
Quand je revins à moi, j'étais dans ce palais.

MESSALINE

Hélas ! je l'ai revu, pendant que tu parlais,
Ce spectacle à jamais gravé dans nos mémoires.
Rome fêtait alors de nouvelles victoires.
Le Sénat et le peuple à nos jeux invités
Se pressaient dans le cirque et de tous les côtés
J'entendis s'élever un murmure d'éloge
Quand, le front couronné, je parus dans ma loge.
Moi, traînant mon ennui, je m'assis à l'écart
Et je laissai flotter mes penses au hasard...
Mais enfin, tu parus souriant dans l'arène
Et tes traits reflétaient une âme si sereine
Que je sentis soudain s'éveiller en mon cœur
Je ne sais quel désir de te savoir vainqueur.
Le cœur gonflé de crainte, et respirant à peine
Je te couvais des yeux, retenant mon haleine,
Suivant tous tes efforts et prête à m'affaïsser
Quand un danger pressant semblait te menacer,
Mais folle de bonheur lorsque ton adversaire
Roulait, vaincu par toi, le front dans la poussière,

Hélas ! quand vint l'instant où je te vis faiblir
Je crus qu'avec les tiens mes jours allaient finir,
Je sentis sur mes yeux passer comme un nuage,
Une sueur glacée inonda mon visage,
Mais quand je vis vers moi les regards se tourner
Attendant le signal que je devais donner,
Je relevai le pouce, et, de cette sentence,
La foulé avec transport accueillit la clémence.

L'ESCLAVE

Ta clémence ? dis donc plutôt ta cruauté !
Si le sort m'a trahi, n'ai-je pas mérité
Qu'on ne m'infligeât point cette insulte suprême
De devoir mon salut à d'autres qu'à moi-même ?
Pourquoi m'as-tu privé d'un glorieux trépas ?
Au séjour des guerriers tombés dans les combats
Les dieux m'auraient du moins admis à prendre place.
Là, j'aurai retrouvé mes compagnons de chasse,
Mes armes, mes chevaux et mes nobles aïeux
M'auraient à leurs festins fait asseoir auprès d'eux.
Vaincu, j'aurais trouvé que la mort était douce.

MESSALINE

Pourquoi faut-il toujours que ta main me repousse ?
Quel mal ai-je commis pour te prendre à la mort ?
Te crois-tu moins vaillant, te trouves-tu moins fort
Parce qu'un peuple entier respecta ton courage ?
Ce n'est pas la pitié qui dicta mon suffrage,
Mais quand, les jeux finis, je te vis, en passant,
Pâle, défiguré, les traits couverts de sang,
Je ne pus maîtriser de cruelles alarmes
Et, seule, je donnai libre cours à mes larmes.

Dans mon propre palais transporté sans témoins,
Par moi-même pansé, ranimé par mes soins,
Dans le calme profond de cette solitude,
Tu fus l'objet constant de ma sollicitude.
De toi je m'informais à toute heure du jour,
Et bien souvent, le soir, abandonnant ma cour,
Assise à ton chevet, pour apaiser ta fièvre
D'un breuvage calmant j'ai rafraîchi ta lèvre.
Ah ! si tu n'avais pas des instincts aussi bas,
Tu devrais embrasser la trace de mes pas
Au lieu de me traîner sans pitié dans la fange !

L'ESCLAVE

Mais d'où te vint pour moi ce sentiment étrange ?
Quel penchant t'attira vers l'esclave inconnu
Succombant sous tes yeux et devant toi vaincu ?
Tu ne trouvais donc pas ma honte assez complète
Que tu me réservais, pour prix de ma défaite,
D'honneurs immérités l'outrageante faveur ?

MESSALINE

Quelle pierre as-tu donc à la place du cœur ?
Il ose demander !... O ciel, est-il possible
Que cet homme à ce point soit vraiment insensible
Et qu'il n'ait pas compris au trouble de ma voix
Combien je le déteste et je l'aime à la fois,
Que ses yeux n'aient point vu luire en mes yeux la flamme
Qui dévore mes sens et consume mon âme ?
N'ai-je pas su trouver des accents assez doux ?
Faut-il pour te fléchir tomber à tes genoux ?
Et lorsque, devant toi, la figure pâlie,

Laissant toute pudeur, ainsi je m'humilie.
Ton intraitable orgueil te rend-il assez sourd
Qu'il me faille aussi haut te crier mon amour?

L'ESCLAVE

Ton amour? et comment ne comprends-tu pas même
Que ce mot dans ta bouche est un grossier blasphème !
Comment peux-tu donner ce nom sacré d'amour
A tes désirs changeants, à tes plaisirs d'un jour ?
Quel être malfaisant, ô vile créature,
Faut-il donc que tu sois, pour que ton âme impure
S'efforce de verser à tout le genre humain
Le poison dissolvant de ton amour malsain ?
N'as-tu pas à tes pieds assez de gens frivoles
Tout prêts à se griser au son de tes paroles ?
Ce peuple abâtardi, qui partout suit tes pas,
Ces flatteurs, ces valets ne suffisent-ils pas
A calmer ta folie et contenter tes vices ?
Te faut-il jusqu'à nous étendre tes caprices ?
Ah ! je ne comprends pas l'amour ainsi que toi ;
Et pendant qu'infidèle et parjure à ta foi,
Tu poursuis chaque jour des intrigues nouvelles,
Moi, je rêve sans cesse aux amours éternelles.

MESSALINE

Ah ! tu me fais pitié ! Sais-tu ce qu'est l'amour ?
As-tu pleuré parfois, as-tu frémi le jour
En pensant aux douceurs de cette heure bénie
Où l'amante à l'amant doit être réunie ?
D'un rendez-vous promis as-tu gardé l'espoir ?
Inquiet, palpitant, as-tu guetté le soir,

Lorsque la sombre nuit sur nous étend son voile,
Le retour convoité de la première étoile ?
Auprès d'un autre cœur ton cœur a-t-il battu ?
Tes mains ont-elles pris, tes bras ont-ils tenu
Le corps souple et tremblant d'une femme éplorée ?
Et pour calmer l'ardeur de sa bouche adorée
As-tu mis tes baisers sur ses lèvres en feu ?
As-tu jamais goûté l'ivresse d'un aveu ?
Mais si d'un mot d'amour tu me faisais l'aumône
Je descendrais pour toi les marches de ce trône ;
Tes vœux seraient mes vœux, tes douleurs mes douleurs,
Sous mes baisers brûlants je sécherais tes pleurs ;
Je serais ton esclave attentive et soumise,
Et pendant ton sommeil, près de ta couche assise,
J'attendrais qu'un sourire au moment du réveil
Vint inonder mon cœur d'un rayon de soleil.
Aimer, c'est le grand mot ; aimer c'est le grand rêve !
Aimer, aimer, vois-tu, c'est la divine sève
Qui circule en nos cœurs et donne à nos vingt ans
La douce illusion d'un éternel printemps.
Le flot avec amour se brise sur la grève,
Et dans les cieux pâlis quand la lune se lève,
Un long frisson d'amour s'exhale du bois noir.
Aimer ! c'est le bonheur, c'est le but, c'est l'espoir,
Aimer ! c'est vivre enfin, car sans amour la vie
Est une route aride, avec peine suivie,
Et que le voyageur, fatigué de son sort,
Demande à terminer au plus tôt par la mort !

L'ESCLAVE

Qui te dit que mon cœur n'a pas connu ces charmes,
Ces craintes, ces transports, ces sanglots et ces larmes,

Et ces tendres serments qu'on murmure si bas
Que l'ombre qui nous suit ne les entendrait pas ?
Parce que tes accents me laissent insensible
Crois-tu donc qu'à l'amour je sois inaccessible ?
Ecoute... Loin d'ici, dans le pays d'Armor
Et non loin de ces lieux où s'élève Occismor,
Il est, près des forêts qui bordent la rivière,
Une tribu soumise aux ordres de mon père.
C'est là que j'ai connu le véritable amour
Dans le calme enchanteur de cet heureux séjour.
Là, vivait près de moi, dans une paix profonde,
Une vierge aux yeux bleus, et sur sa tête blonde
Quinze printemps à peine avaient, des lilas blancs,
Secoué la fraîcheur et les parfums troublants.
Par les sentiers ombreux, elle allait chaste et pure,
Ecoutant les oiseaux et le frêle murmure
De la brise légère à travers les rameaux
Des peupliers tremblants et des pâles bouleaux,
Ou cueillant aux buissons les fleurs fraîches écloses :
Aubépine neigeuse ou chèvrefeuilles roses.
Plus loin, dans le courant de nos ruisseaux profonds,
Je la voyais mirer l'or de ses cheveux blonds
Que sa main couronnait d'odorante verveine.
Bien souvent, tous les deux, nous avon's, dans la plaine,
Poursuivi le chevreuil ou le lièvre au poil roux
Qui bondissaient craintifs et fuyaient devant nous.
Parfois, poussant plus loin nos courses vagabondes,
Au bord de l'Océan, sous ses grottes profondes,
Et devant l'infini déroulé sous nos yeux
Nous aimions à rester graves, silencieux,

Et la vague en mourant sur le sable des grèves
De ses grondements sourds berçait longtemps nos rêves.
Le soir, le cœur joyeux et la main dans la main,
Lorsque nous revenions, sur le bord du chemin,
Les vers luisants discrets éclairaient notre route ;
Un ruisseau jaseur égrenait goutte à goutte
Ses notes de cristal, tandis qu'aux alentours
Le rossignol chantait l'hymne de ses amours,
Et les arbres, témoins de nos chastes promesses,
Versaient sur nous la nuit de leurs ombres épaisses.
Oh ! souvenir cruel de ces jours de bonheur,
Combien vous ravivez ma cuisante douleur !

MESSALINE

De grâce, épargne-moi la fin de ces idylles !
Ce n'est plus le moment des regrets inutiles.
Je comprends maintenant que la captivité
Doive paraître lourde à ton cœur irrité.
Comme tu devais rire en toi de ma faiblesse !
Que n'as-tu profité de ma folle tendresse ?
Pourquoi n'as-tu pas fait appel à ma bonté ?
Que ne t'ai-je plutôt rendu la liberté ?
Par un soir de printemps, au détour de la route,
Tes yeux désabusés auraient pu voir sans doute
Passer ta fiancée au bras de son amant !

L'ESCLAVE

Ah ! ne l'insulte pas, ce front jeune et charmant
Qui ne connut jamais les rougeurs de la honte !

MESSALINE.

Est-ce ma faute à moi si la fureur me monte
Et si tu n'as gardé pour moi que ton mépris ?
Pourquoi m'insultes-tu ? Quoi ! tu n'as pas compris

Qu'avec de tels aveux tu me torturais l'âme !
Ne m'as-tu pas blessée ? et serais-je une femme
Si je ne me sentais tout l'être révolté
Rien qu'au seul souvenir, rien qu'au nom détesté
De celle que ton cœur aujourd'hui me préfère ?
Garde au fond de toi-même et pour cette étrangère
Un amour si touchant ; mais si, de la revoir,
Tu conservais encor quelque secret espoir,
Tu peux y renoncer, crois-en bien ma parole !

L'ESCLAVE

Son image, du moins, me reste et me console
Et lorsqu'autour de moi je vois la cruauté,
L'abjection, le crime et le vice éhonté
S'étaler au soleil avec autant d'audace,
Je pense aux temps passés, et, traversant l'espace,
Je revois cette enfant au maintien virginal
Qui passe dans mon rêve, ignorante du mal ;
Et si je crois encore à la vertu sur terre,
Si je doute parfois, et si parfois j'espère
Voir ce monde pourri se relever un jour,
Si je ne maudis pas jusqu'au nom de l'amour,
C'est que son souvenir est là qui m'environne ;
C'est lui qui me soutient et c'est lui qui me donne
Un reste de pitié pour cette humanité
Qui gémit sous le poids de tant d'iniquité :

MESSALINE

Mais à quoi prétends-tu ? Que veux-tu ?

L'ESCLAVE

Qu'on m'emmène !

Qu'on me jette en pâture aux bêtes dans l'arène,
Ou qu'on me laisse en paix mourir dans ma prison !

MESSALINE

Non, je n'ai pas encor perdu toute raison.
Pour m'être à ton dédain trop longtemps exposée,
Je n'entends pas toujours te servir de risée.
Il te tarde sans doute, au fond de tes prisons
De rire à mes dépens avec tes compagnons,
De leur faire un récit piquant de ta victoire,
De colporter partout ma honte et mon déboire,
De leur crier bien haut qu'il n'eût tenu qu'à toi,
Si tu l'avais voulu, d'être épousée par moi.
C'est si drôle, vraiment, une femme offensée !
Et crois-tu que je vive avec cette pensée
Que, même en ton cachot, tu braves mon pouvoir ?
Te savoir près de moi ! Sans cesse te revoir !
Ne pouvoir faire un pas sans penser que peut-être
Tu vas devant mes yeux brusquement apparaître !
Songer à toi toujours ! Y penser au réveil !
Et pour combler l'horreur de mes nuits sans sommeil,
Te voir encor passer au milieu de mes fièvres,
L'œil moqueur, tête haute, et le sourire aux lèvres !
Ne plus penser à toi sans que de ton affront
Le souvenir maudit ne rougisse mon front !
Oh non ! cela, jamais !

(Entraînant l'esclave vers la porte dérobée.)

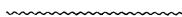
Vois-tu, là-bas, dans l'ombre
Ces soldats appostés dans ce corridor sombre ?

Ils attendent qu'un mot décide de ton sort :
Ici c'est le bonheur !... fais un pas. . c'est la mort !

L'ESCLAVE

Enfin ! Je suis sauvé !... Mon épreuve est finie !
Pour ce bienfait du moins, ô femme, sois bénie !
J'ai si longtemps pleuré ! J'ai si longtemps souffert !
Mes maux sont terminés et le ciel m'est ouvert.
De l'éternel bonheur c'est l'heure enfin qui sonne
La liberté m'attend : que la mort me la donne !
J'y vole... adieu !... merci !...

(Il sort en courant par la porte dérobée).



SCÈNE III

MESSALINE (*seule*)

(Elle se précipite vers la porte par où l'esclave vient de sortir et derrière laquelle on entend le bruit d'une lutte).

Va ! cours donc au trépas !

Qu'ai-je dit?... Arrêtez!... Ils ne m'entendent pas!...

(Remontant la scène)

Le lâche, il m'a vaincue!... Oh qu'il faut être infâme,

Pour n'avoir pas pitié des larmes d'une femme

Et lui briser le cœur ! Va, traître, si tes dieux

T'admettent dans leur ciel auprès de tes aïeux,

Si leur courroux, pour moi, d'une pareille offense

Se refuse à tirer une juste vengeance,

Ils sont encore plus vils et plus lâches que toi !

Tu te crois libre? . Non ! tes restes sont à moi.

Je veux vivre, je vis pour pleurer ta victoire,

Pour exécrer ton nom, pour flétrir ta mémoire,

Pour disperser ta cendre et la jeter aux vents !

Je vis pour me venger du mort sur les vivants !

C'en est trop, je renais... je déchire le voile,

Ah ! malheur à celui que sa mauvaise étoile

Mettra, jeune et riant, le long de mon chemin !

Ah ! malheur au premier qui passera demain !

J. HÉBERT.

Quessant, Août 1893.



LES DE GUICHEN

(DU BOUEXIC ET DE LA BOTHELERAYE)

Luc-Urbain du Bouexic, comte de Guichen, naquit à Fougères, le 21 juin 1712, du mariage de Luc-François, capitaine au régiment de Béarn et commissaire des Etats de Bretagne en 1728 et 1731, et de Julienne-Thérèse de la Jaille (1).

Le 2 janvier 1730 il fut inscrit sur la liste des gentilshommes destinés pour être gardes de la maison. Enseigne de vaisseau en 1735, il fut embarqué sur l'*Astrée*, en mission sur les côtes de Guinée, puis sur celles de Barbarie ; il se trouvait, en 1739, sur la frégate la *Néréide*, commandant de Macnemara, en station aux Iles-du-Vent. Il reçut ordre de prendre, avec Desgouttes la Salle, le commandement de la chaloupe et du canot de la frégate, d'enlever un navire contrebandier, armé de 10 canons et de huit pierriers, ce qui fut exécuté après une heure et demie de combat. De Guichen fut blessé à la jambe. Il embarqua, en qualité d'officier et de second, sur les frégates la *Dryade*, la *Méduse*, le *Dauphin-Royal* et le *Superbe*, de 1741 à 1743. Il était en service à Boulogne, en 1744, lorsqu'il reçut l'ordre d'aller donner la chasse à une frégate anglaise ; elle fut rejointe par quatre vais-

(1) Luc-François mourut en 1735 *Soc. Arch. d'Ille-et-Vilaine*, 1894, t. xxiii, p. 226.

seaux. Guichen dut rentrer au port où, pendant deux heures, il eut à subir le feu de ces cinq bâtiments. En janvier 1746 il fut nommé lieutenant de vaisseau et eut le commandement de la *Galathée*. Ce bâtiment était bloqué à Gravelines par une division anglaise. Un mois après sa prise de commandement, il partait pour le Havre. Il y prit la direction d'un convoi à destination de Brest. Le 1^{er} avril 1748 il fut admis dans l'ordre militaire et royal de Saint-Louis. Nommé la même année au commandement de la *Sirène*, il partit avec l'*Atalante* pour les parages de Saint-Domingue. Quatre corsaires et neuf bâtiments marchands furent capturés durant la croisière. Les deux frégates étant arrivées au fort de la Paix, soutinrent l'attaque de cinq vaisseaux anglais de 90, 70, 60 et 40 canons, qui durent se retirer fort maltraités.

En 1755 il était second de l'*Opiniâtre*, commandant de Moëlien, appartenant à l'escadre du comte Dubois de la Motte, qui quitta Brest, le 3 mai, à destination du Canada. Le 22 juin 1755, en pleine paix, le *Lys* et l'*Alcide*, commandants de Lorgeril et Hocquart, furent capturés par l'amiral Boscawen, à la hauteur de Terre-Neuve, après une vigoureuse résistance.

Le 27 juin, le trésorier de la colonie à Québec donnait reçu d'un baril contenant 74,000 livres, embarquées à Brest, le 13 avril, sur le vaisseau l'*Opiniâtre*.

Au retour de l'escadre en France, l'*Opiniâtre*, séparé des autres bâtiments, eut un engagement de deux heures avec une frégate anglaise, en vue de huit vaisseaux de la même nation. Troude, *But. nav.*, t. 2, p. 330.

L'année suivante, de Guichen était embarqué sur le *Héros*, commandé par Beaussier de L'Isle, Louis-Joseph,

capitaine de vaisseau. Il était parti de Toulon à destination du Canada, au mois de février. Il avait débarqué les troupes destinées à la colonie et, le 27 juillet, il quittait Louisbourg avec le *Héros*, l'*Illustre*, le *Léopard*, la *Sirène*, le *Sauvage* et la *Licorne*. Deux vaisseaux anglais ayant été aperçus, Beaussier se dirigea sur l'un d'eux, laissant à l'*Illustre*, le plus gros bâtiment restant, le soin de combattre le second. La brise ne lui permit pas de prendre position pour l'attaque, et, pendant six heures, le *Héros* supporta le feu des deux vaisseaux. Pendant son séjour sur le *Héros*, de Guichen reçut l'avis de sa nomination au grade de capitaine de vaisseau à la date du 15 mai 1756. En 1759 il était commandant du *Sage*, faisant partie de la division du chef d'escadre Maxime de Bompar ayant laissé le port de Brest le 21 février, à destination de la Martinique (1).

En 1763 il commandait le *Brillant*, transportant à Saint-Domingue le nouveau gouverneur général et l'intendant : le comte d'Estaing et René Magon. Le 9 juillet 1764 le *Brillant* mouillait en rade de Brest.

Son rang d'ancienneté sur les listes de la marine le faisait devenir *brigadier des armées navales* en 1765.

C'était l'application de l'article 132 de l'ordonnance du 25 mars 1765. Le rang de *brigadier des armées navales*, réglé par l'ordonnance pour les 50 plus anciens capitaines de vaisseau, portait la dépêche du 8 juillet 1765, n'a d'effets réels que dans les cas d'un service commun à terre avec des officiers de troupe de terre ; mais il *n'est pas et ne peut être un grade* dans la marine. Il n'est donc

(1) *Bull. de la Soc. Acad. de Brest*, 1889-90, p. 222.

pas possible que ce rang s'acquière autrement que par ancienneté.

De Guichen obtenait, en 1765, une pension de 500 livres sur l'ordre de Saint-Louis ; des vacances s'étant produites parmi les légionnaires, cette pension était élevée à 800 livres le 5 mai 1767, à 1,000 le 15 juin 1771.

En 1772, par suite de l'ordonnance du 18 février, de Guichen prenait le commandement du 1^{er} bataillon du régiment de Bayonne, corps royal de la marine. Le chef d'escadre des armées navales de Breugnon en était le colonel. En l'absence de M. de Breugnon, de Guichen donna reçu le 3 juillet des bâtiments affectés à sa division ; savoir, cinq vaisseaux : *Ville-de-Paris*, *Diadème*, *Citoyen*, *Intrépide*, *Eveillé*, *Solitaire* ; cinq frégates : *Indiscrete*, *Légère*, *Enjouée*, *Flore*, *Thétis* ; une corvette : *Perle* ; un brigantin : *Abrewrack* ; un cotre : *Lévrier* ; une flûte : le *Fort*.

Devenu chef d'escadre des armées navales le 9 novembre 1776, il vit sa pension de chevalier de Saint-Louis portée à 1,500 livres le 14 septembre 1777. Il eut, l'année suivante, le commandement du vaisseau la *Ville-de-Paris*, faisant partie de la flotte de d'Orvilliers, dans les eaux de Ouessant, depuis le 23 juillet. Le comte du Chaffault de Besné, commandant l'avant-garde le jour du combat, 27 juillet 1778, ayant été blessé, de Guichen le remplaça dans ce commandement. Il arbora son pavillon sur la *Couronne*. *En considération de sa conduite très distinguée* au combat de Ouessant, il fut fait commandeur de l'ordre de Saint-Louis avec 3,000 livres, le 12 août 1778.

...blessé d'une balle de mitraille de fer auprès de la clavicule, ce qui paraît fort dangereux. Son fils a eu un os de

la jambe cassée et M. de Bessey de la Voute (René-Esprit-Isaac), son capitaine en second, tué. Sa veuve vient d'accoucher, 16 septembre 1778. (*Journal de Langeron*, p. 443).

La ville de Paris nomma de Guichen *échevin honoraire*. (Levot, *Biog. Bret.*, t. 1, p. 859, col. 1).

« Le courrier extraordinaire a apporté à M. de Guichen le *cordon rouge*, ce qui fait plaisir aux vrais militaires, mais qui n'est pas approuvé de tout le monde et fait renouveler les plaintes de toute la marine, sur ce que le Roy n'a pas *accordé plus de grâces* pour la canonade du 27 juillet. » *Journal de ce qui s'est passé à Brest* en 1778. — Comte de Langeron, maréchal de camp, 14 août. — *Bull. de la Soc. Acad. de Brest*, 1866-68, p. 447. — *Les grâces arrivèrent le 19 août*, p. 449, mais celles accordées aux officiers d'infanterie embarqués sur l'armée navale *n'avaient pas été très adroitement réparties*, p. 450. En novembre 1778, le comte d'Orvilliers ayant été mandé à Paris (1), de Guichen prit le commandement de l'escadre en rade.

« Le Roi a approuvé que M. d'Orvilliers, en partant de Brest, vous remette le commandement de la rade ; je compte sur votre exactitude à m'informer des mouvements qui y arriveront. » (7 novembre 1778. *De Sartine*).

Le 1^{er} mars 1779 il était promu lieutenant général des armées navales.

(1) Dans les derniers jours de décembre 1777, MM. d'Orvilliers et de la Porte (intendant), eurent ordre de la Cour de se rendre à Versailles. *Journal de ce qui s'est passé à Brest* en 1778. — De Langeron, *Soc. Acad. de Brêt*, 1868-69, p. 428.

Le ministre en donna avis au comte d'Orvilliers dans les termes suivants :

« 29 Mars 1779.

» *Pour vous seul.*

» J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que le Roi a compris M. de Guichen dans une promotion de lieutenants généraux que S. M. a faite au mois de mars dernier et qu'elle n'a pas encore jugé à propos de rendre publique ; que l'intention de S. M. est que cet officier général jouisse, pendant la campagne qu'il va faire, sous vos ordres, des honneurs et distinctions attachés au nouveau grade que S. M. a bien voulu lui conférer. Je joins ici les *provisions* qu'Elle lui a fait expédier. Cette grâce ne doit cependant être connue que lorsque vous serez hors de vue des côtes de France et, pour vous conformer à cet égard aux désirs de S. M., vous voudrez bien ne remettre à M. le comte de Guichen le paquet qui contient sa commission qu'après y avoir mis une seconde enveloppe et la suscription du paquet *pour n'être ouvert par M. le comte de Guichen que lorsque le signal convenu lui en aura été fait par le général*. Vous lui donnerez, en conséquence, avant le départ, le signal dont vous conviendrez pour qu'il fasse l'ouverture du paquet et rien n'empêchera qu'à cette époque il n'annonce la grâce que le Roi lui a faite et qu'il n'arbore sur son vaisseau le pavillon de distinction de son nouveau grade.

De Guichen prit le commandement de la *Ville-de-Paris*. L'armée navale partit de Brest le 2 juin. De concert avec D. Louis de Cordova, le lieutenant général

d'Orvilliers devait opérer une descente en Angleterre. (1)

La réunion se fit le 25 juillet, sous l'île de Sizarga, devant la Corogne.

L'armée combinée rentra à Brest le 12 septembre avec 7,000 malades.

« Nous pourrions encore combattre, écrivait d'Orvilliers au ministre, le 8 août ; mais bientôt, par l'effet de la maladie, nous ne le pourrions plus. Il faut se hâter : la seule *Ville de Paris* a perdu 280 hommes. Le vicomte de Mortemart est dans un état critique. Nous allons chercher l'ennemi pour le combattre le plus tôt possible. » Le 31 août seulement il fit la rencontre des Anglais.

Voici, d'après la dépêche suivante du ministre, le résultat de la campagne :

« 17 septembre 1779.

» Elle — S. M. — a vu avec peine que toutes les opérations se réduisent, ainsi que vous l'observez, — d'Orvilliers — à avoir pris ou détruit 21 bâtiments ennemis, dans le nombre desquels se trouve *un vaisseau de 64 canons* (2) ; à avoir fait 1.100 prisonniers et, après

(1) *Revue Angl. Française*, 2^e série, t. 1, p. 130. *Verusmor.* — *Projet de descente en Angleterre en l'année 1779*, par M. Hippeau. *Memoires lus à la Sorbonne.* — Histoire, 1863, p. 325 et suivantes.

La chevalière d'Eon avait demandé à servir sous les ordres de d'Orvilliers qui, à la date du 3 mars 1779, lui répondit. *Mém. secrets*, t. 14, p. 107. — Couplets satiriques contre d'Orvilliers, « l'Amiral des Capucins », 15 septembre 1779. *Mém. secrets*, t. 14, p. 180.

(2) Falmouth, le 7 août 1779. Le vaisseau de guerre l'*Ardent*, de 61 canons, après avoir conduit sans accident jusqu'à la hauteur de ce port une grande flotte de bâtiments vivriers et autres, est tombé

avoir jeté l'alarme sur les côtes méridionales d'Angleterre, depuis le port de Falmouth jusqu'au fond de Plymouth (1), à avoir chassé et poursuivi pendant vingt-

presque aussitôt dans l'armée navale de l'ennemi, qu'il avait prise pour la nôtre. En conséquence, il a été obligé de se rendre, après s'être vaillamment battu pendant plusieurs heures (A). On assure que son grand mât avait été abattu avant qu'il n'amenât.

Londres, le 19 août. *L'Ardent* a été pris devant plusieurs milliers de spectateurs.

(A) *L'Ardent* se trouvait cerné par quatre frégates françaises de l'avant-garde. Léon Guérin, *Hist. maritime de France*, t. 2, p. 460 en note.

(1) C'est ce que confirment les lettres anglaises interceptées. La panique était générale. *Plymouth*, 10, 15, 17 août ; *Londres*, 19, 21 ; *Falmouth*, 16 août ; *Riveston*, 18 ; *Torbay*, 17 août, etc. *Archives de la marine, à Brest*. En voici l'une, écrite de *Plymouth*, 17 août : « Je n'entreprendrai pas de vous peindre le trouble qui règne parmi les habitants de cette place au moment où les ennemis ont passé devant le port. On ne se serait jamais imaginé que les Français osassent venir nous braver jusque dans la Manche ; mais l'événement nous a convaincus de la possibilité de la chose. Tout le monde ici ne cesse de blâmer ; où est le ministre ? où sont nos généraux ? où sont nos amiraux ? où sont les amis du Roi et du peuple ? tout paraît perdu et chacun se prépare à abandonner la ville avec précipitation et à laisser les maisons à la merci de l'ennemi. Notre ami XXX, qui jouit ici de beaucoup de considération, s'est adressé à la multitude ; il l'a assuré que tous les ministres du Roi avaient déclaré que S. M. était actuellement son propre ministre et qu'elle avait dit hautement que si l'ennemi débarquait, Elle serait son propre général. Elle serait prête à se mettre à la tête de ses troupes à *Coxhead*.

La consternation a cessé : le peuple a paru satisfait ; mais quelques personnes ont tourné les yeux du côté des vaisseaux ennemis, et ont dit : Plût à Dieu que le Roi fût aussi son amiral ! Le chevalier Hardy a une attaque de goutte et le commandement de trente sept vaisseaux de ligne contre soixante-sept exige un homme qui jouisse d'une parfaite santé et d'une vigoureuse activité, comme de toute sa raison. Les habitants se sont retirés avec leurs effets à *Truro*.

quatre heures (1) l'armée d'Angleterre fuyant devant les pavillons de France et d'Espagne (2).

» Sa Majesté, en regrettant infiniment que le plan d'opérations qu'elle avait concerté avec le Roi catholique, son oncle, n'ait pu avoir son exécution, n'en rend pas moins justice au zèle et à la persévérance que vous avez montré dans cette campagne. Elle est persuadée, et Sa Majesté Catholique le sera sans doute, que si le temps et les circonstances eussent secondé l'habileté du général à qui les deux monarques avaient confié le commandement de leur armée, vous eussiez procuré à leurs armes et à leurs pavillons les succès et la gloire qu'ils pouvaient attendre de la réunion de leurs forces navales. »

Trois jours après, le port recevait la communication suivante :

« M. d'Orvilliers ayant demandé à se retirer du service, que sa situation actuelle et l'état de sa santé ne lui permettent pas de continuer, le Roi lui a accordé, avec ses appointements de lieutenant général conservés, 6,000 livres de pension en considération de ses services comme commandant de la marine, à compter de ce jour, 20 septembre 1779. » Le 29 il partait pour Rochefort.

(1) Du 31 août au 1^{er} septembre.

(2) En 1779, lit-on dans la *Revue Britannique*, 5^e série, t. 20, p. 82, *Le Foudroyant* (anglais), faisait encore partie de la flotte du détroit, commandée alors par sir Charles Hardy. Cet amiral fit une *retraite si digne* devant les forces espagnoles et françaises que lord Howe et le barreau de l'amirauté crurent devoir lui témoigner leur haute approbation de sa sage et prudente conduite.....

..... Jervis, amiral lord Saint-Vincent, commandant le *Foudroyant*, écrivit à sa sœur : *Je ne me suis jamais senti aussi humilié que depuis notre retraite devant les flottes combinées.* L'amiral lord Saint-Vincent *Biographie*, 1734-1823.

Il mourut à Moulins, le 13 avril 1792. Léon Guérin, *Hist. maritime de France*, t. 2, p. 464.

Par lettre du 11 décembre 1779, de Guichen reçut l'ordre de prendre le commandement de la marine à Brest.

« Monsieur le comte de Guichen, ayant résolu de me servir de vous en votre charge de lieutenant général de mes armées navales, pour commander la marine à Brest, je vous fais cette lettre pour vous dire que vous ayez à vous y employer en qualité de commandant, vous assurant que les services que vous m'y rendrez me seront très agréables, et la présente n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur le comte de Guichen, en sa sainte garde. »

Le 8 janvier 1780, de Guichen fut nommé au commandement d'une armée navale destinée pour l'Amérique, tout en conservant le commandement du port. A quelques objections qu'il fit, le ministre lui répondit, le 14 janvier :

« Je vois avec plaisir, Monsieur, par votre lettre du 11 de ce mois, que votre zèle l'emporte sur votre santé pour suivre la destination que le Roi vous a donnée. Sa Majesté n'attendait pas moins de vous. Le commandement de ses forces en Amérique est une marque signalée de sa confiance qui doit véritablement vous élever au-dessus de toutes les considérations personnelles ; au surplus, l'intention de Sa Majesté est de vous rappeler en France aussitôt que les circonstances pourront le permettre : je m'en rapporte bien à vous pour ne le demander que dans le cas d'une nécessité absolue. Si les dépenses que vous avez à faire en ce moment pour remplir votre mission, sont fortes, vous n'ignorez pas non

plus que le traitement d'un officier général employé à la mer est considérable.

» D'ailleurs, quoique votre mission vous éloigne en cet instant, S. M. vous conservera toujours le commandement de la marine et le supplément d'appointements de 6,000 livres qui y est attaché. Sa Majesté a plus de confiance que vous n'en avez vous-même dans vos talents pour cette place ; mais si le fardeau devenait trop pesant, elle ne se refuserait pas à vous en décharger. Je vous exhorte donc à ne point prendre d'inquiétude à ce sujet.

» S. M., voulant vous satisfaire en tout ce qui est possible et raisonnable, a accordé, ainsi que vous le désirez, à M. votre fils, cadet, qui se trouve à peu près à la tête des Gardes de la marine et que vous embarquez avec vous, le grade d'enseigne de vaisseau dont je viens de lui expédier le brevet, et je vous l'annonce avec grand plaisir.

» Elle approuve que par les raisons que vous me détaillez, vous ayez pris le vaisseau la *Couronne*, de 80 canons, au lieu d'un de 74, en désarmant le *Pluton* ; que vous prissiez M. de Buor (1), que vous aviez sur la *Ville de Paris*, pour votre capitaine de pavillon et le sieur Buor, lieutenant de vaisseau, pour major de votre escadre : je vous envoie les deux ordres expédiés pour cet effet. »

(1) Cinq officiers de ce nom : Buor de la Mulnière, lieutenant de vaisseau ; Buor de la Chenallière, lieutenant de vaisseau, 1762, capitaine de vaisseau le 13 mars 1779 ; Buor de la Chenallière, enseigne de vaisseau en 1764, capitaine de vaisseau le 9 mai 1781 ; chevalier de Buor, garde, 1766, enseigne de vaisseau, 1773, chevalier de Saint-Louis en 1784. *Mazas*, t. 2, p. 375 ; de Buor, lieutenant de vaisseau, 1^{er} mai 1786.

Le 17 du même mois, de Guichen répondit :

« Monseigneur, j'ai consacré tous les instants de ma vie au service de mon Prince, et le peu de jours que mon âge semble encore me promettre, lui sont entièrement conservés ; j'ai fait mes efforts pour mériter sa confiance et la vôtre, et j'en ai reçu les témoignages avec autant de respect que de reconnaissance. Pénétré, Monseigneur, de toutes les marques que vous m'en avez données, jusqu'à ce jour, je désirerais que l'étendue de mes connaissances correspondit à ma bonne volonté et que mon âge et ma santé, délabrée par une navigation continue, me permissent de remplir en tous les temps les ordres de Sa Majesté et vos intentions. Mais, permettez-moi de vous observer que mon zèle, ma soumission et le désir de correspondre aux nouvelles marques de confiance dont vous venez de m'honorer, sont les seuls sentiments qui aient pu me déterminer à entreprendre une campagne de l'Amérique dont mon âge et ma santé chancelante semblaient m'éloigner. Je vous supplie donc, Monseigneur, d'en abréger la durée et d'avoir égard à ma situation qui ne me permet pas de faire un long séjour dans ces climats.

» Je joins à ces raisons personnelles la situation du vaisseau la *Couronne*, sur lequel je mettrai mon pavillon ; caréné de vieux, il ne serait pas en état de supporter une longue campagne hors des mers d'Europe. J'ose donc me flatter que, convaincu du zèle dont je serai toujours animé pour le service de mon Roi, vous aurez égard aux représentations que je prends la liberté de vous faire. »

Le Ministre consentit à décharger Guichen du commandement effectif du port. L'intérim ou plutôt le com-

mandement en second fut confié à Charles Jean, comte D'Hector, chef d'escadre des armées navales du 4 mai 1779. Il prit le service le 24 janvier. D'Hector remplissait les fonctions de Directeur général du port. Il fut en conséquence remplacé par le capitaine de vaisseau de Briqueville, Bon Chrétien, qui, le 31 mars 1783, fut autorisé à prendre le titre de marquis.

« M. de Briqueville, écrivait de Guichen au Ministre, le 24 janvier 1780, remplira supérieurement bien les fonctions de Directeur général. Il est juste, vrai, ami du bien et fort instruit. Sa franchise et sa manière d'être, prête à ce qu'il dit un air d'acreté qui pourrait prévenir contre lui, mais c'est un excellent serviteur du Roi et qui, je suis persuadé, mieux connu de vous, vous fera revenir de l'impression que l'on a voulu vous donner. D'ailleurs je pense tout haut devant lui et je me flatte qu'il aurait quelques égards à ce que je lui dirais à ce sujet, s'il se mettait dans le cas. »

Le Ministre insista près de Guichen pour qu'il prit la mer et celui-ci, sous la date du 31 janvier, écrivit :

« Monseigneur, les ordres précis que m'apporte le courrier que vous m'avez expédié, arrivé cette nuit, de mettre sur-le-champ à la voile, ne me laisse aucune réflexion à faire pour les suivre, et, en conséquence, je compte appareiller demain. Mais permettez-moi de vous observer, Monseigneur, que la revue des vaisseaux — contrôle du bureau des Armements — et spécialement celle de la *Couronne*, n'ayant fini que samedi à 7 heures du soir, nous ne pouvons partir que dans le plus grand désordre, sans rôles d'équipage, de combat et même de quart. Les classes — le bureau des — n'ayant pu fournir

ce dernier vaisseau de marins auparavant jeudi au soir, il ne m'a pas été possible, avec le peu de bras qui étaient armés — embarqués — d'en accélérer l'armement autant que je l'eusse désiré, n'ayant quitté la *Ville de Paris* que le 26 de ce mois. *C'est donc de ce jour que j'ai commencé l'armement de la « Couronne. »* Je ne vous fatiguerai pas, Monseigneur, de tous les mouvements que je me suis donné pour la plus prompte exécution de vos ordres. J'espère y avoir pourvu et que tout me servira dans la situation où chaque bâtiment se trouvera.

Par lettres des 2 et 4 février, le comte D'Hector informa le Ministre du départ de l'escadre de Guichen; elle arriva à la Martinique le 22 mars. Troude, *Bat. nav.*, t. 2, p. 71, a donné le nom des bâtiments dont elle était composée ainsi que la liste de ceux dont disposait l'amiral anglais Rodney qui, peu de jours après l'arrivée de de Guichen, vint mouiller à la Barbade. Le 17 avril eut lieu, dans le canal de la Dominique, un premier combat, puis un deuxième entre la Martinique et Sainte-Lucie, enfin un troisième le 19 mai (1).

La gloire des trois journées des 17 avril, 15 et 19 mai 1780 fut tout entière pour Guichen, dont le nom remplit la mer des Antilles, comme naguère celui de D'Estaing. Léon Guérin, *Hist. maritime de France*, t. 2, p. 496.

En juillet 1780 de Guichen quitte les Antilles laissant le commandement à de Monteil, nommé chef d'escadre, et qui devint lieutenant général le 8 février 1783. Il jeta l'ancre à Cadix le 24 octobre 1780 et mouillait à Brest le

(1) Il avait 4,000 hommes de troupes, dont le régiment de Touraine-Infanterie. *Bull. de la Soc. Arch. d'Ille-et-Vilaine*, t. 19, p. 323.

3 janvier 1781. Le comte D'Hector voulut lui remettre le commandement du port ; il le refusa.

« J'ai voulu remettre à M. de Guichen le commandement du port, écrivait le comte D'Hector le 5 janvier, et me réduire à mes fonctions de Directeur général ; il a refusé de le prendre pour le moment et m'a dit de continuer à remplir les mêmes fonctions dont je m'occupais avant son arrivée. J'ai insisté et voulu prendre le *mot de l'ordre* de lui, il n'a pas voulu me le donner. Cela ne m'empêchera pas d'avoir pour ses avis la plus grande déférence. »

« A l'égard de M. le comte de Guichen, répondit le Ministre à la date du 11 du même mois, je lui demande s'il se propose de reprendre le commandement du port en ce moment ou venir ici rendre compte de sa campagne. Je lui annonce en même temps qu'en considération des services qu'il vient de rendre dans son commandement de l'escadre de l'Amérique, le Roi lui a accordé *l'expectative* de la première dignité qui viendra à vaquer dans l'ordre de Saint-Louis. » Le 2 avril, au décès du vice-amiral Jean-Marie-Antoine de Morel, seigneur d'Aubigny, de Guichen était nommé grand-croix de Saint-Louis, avec le traitement de 6,000 livres qui y était attaché.

Depuis le 17 février 1781, le comte de Guichen avait cessé d'exercer les fonctions de commandant de la marine à Brest et le comte D'Hector l'avait remplacé à titre définitif.

« M. le comte de Guichen ayant demandé, Monsieur, — au comte D'Hector — de se démettre du commandement de la marine à Brest, le Roi vous a nommé pour le remplacer ; les preuves de zèle et de talent que vous

donnez dans l'exercice de cette place depuis plus d'un an que vous suppléiez M. de Guichen, ne laissent à Sa Majesté aucun lieu de douter qu'elle ne soit dans les meilleures mains ; ce remplacement aura lieu du premier de ce mois. » Signé : *De Castries*, 17 février 1781.

Le 2 avril eut l'incendie, dans le port de Brest, du vaisseau la *Couronne* qu'avait monté de Guichen aux journées des 17 avril, 15 et 19 mai 1780. *Lettre du comte D'Hector* du 2 avril. Cet accident donna lieu à la manifestation suivante :

« Brest, le 16 avril 1781.

» Au Ministre.

» Je crois devoir mettre sous vos yeux un trait d'amour patriotique, et en même temps d'intérêt particulier, dont je viens de vérifier toute la franchise et la vérité ; il est inscrit dans la pièce que, ci-jointe, j'ai l'honneur de vous adresser. — Cette pièce ne se trouve pas à Brest.

» Peut-être les bas-officiers de la marine eussent-ils dû obtenir la permission de leurs supérieurs avant d'agir, mais le premier mouvement l'a emporté et rien n'a transpiré que lorsqu'ils ont vu la chaleur avec laquelle leurs camarades du régiment de la *Couronne* adoptaient leurs projets.

» Cette affaire devenue publique hier, dans les casernes de la marine, ainsi que le bruit qu'il devait se reconstruire ici un nouveau vaisseau nommé la *Couronne*, tous les soldats ont demandé à M. de Poulevel, leur major, d'être employés gratis à tous les ouvrages qu'ils pourraient exécuter, et cela avec un amour et un empressement que je n'ai pu refuser, sans les désobliger infiniment. J'ai

donc accepté un homme par compagnie et un bas-officier de chaque grade par jour, qui ont commencé aujourd'hui à charroyer les bois qui doivent être employés à ce vaisseau; leur fortune dépendrait de ce travail qu'ils n'y mettraient pas plus d'activité. »

Le 23 juin 1781, sur les trois heures après midi, le lieutenant général de Guichen quittait le port de Brest et se rendait à Cadix se ranger sous les ordres du lieutenant général D. Luis de Cordova. Le 22 juillet, l'armée combinée mit à la voile et entra dans la Méditerranée; après un débarquement de 14,000 hommes dans l'île de Minorque, elle repassa le détroit et alla s'établir en croisière dans la Manche. En septembre, le lieutenant général de Guichen était de retour à Brest. Troude, *Bat. nav.*, t. II, p. 25. Suivant Brun, *Guerres maritimes de la France*, t. 2, p. 44, l'envoi de troupes montait à 9 000 hommes seulement. Le duc de Crillon, français d'origine, en ce moment au service d'Espagne, fut choisi pour diriger l'attaque contre Minorque. Le 4 février 1782, la garnison capitula. P. 45.

De Guichen quitta le port de Brest le 8 décembre, avec mission d'escorter un convoi destiné aux Antilles. Le 10, à 150 milles de Ouessant, il fut attaqué par l'amiral anglais Kempelfeldt. Ce dernier s'empara de 15 des 150 bâtiments escortés. De Guichen poursuivit inutilement les Anglais; ils se dérobèrent par la fuite. Un violent coup de vent qui survint le 23, obligea de Guichen à rentrer à Brest avec la majeure partie des bâtiments du convoi. Le *Triomphant*, commandant de Vaudreuil et le *Brave* arrivèrent aux Antilles avec 5 navires des 150. Troude, *Bat. nav.*, t. 2, pp. 96 et 97.

De Guichen offrit de se démettre de son commandement, mais le Roi exigea qu'il le continuât :

« Sa Majesté, écrit de Castries, est bien persuadée que vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir pour arrêter les progrès de l'ennemi et que toutes vos manœuvres ont été bien combinées. Elle a senti qu'il ne vous était pas possible de joindre les Anglais dans les journées du 13 et du 14, sans vous exposer à perdre le reste du convoi. Elle a attribué cet événement aux circonstances fâcheuses que vous avez éprouvées, et non à un défaut de vigilance de votre part, et elle espère que vous trouverez l'occasion de lui faire oublier cette perte et les désavantages qui en résultent pour le succès de ses armes. » Levot, *Biog. Bretonne*, t. 1, p. 865, col. 1.

Le 14 février 1782 (1) de Guichen partit de Brest avec cinq vaisseaux, dont le *Terrible* qu'il montait, deux frégates et un brick, pour Cadix, rejoindre le lieutenant général D. Luis de Cordova. L'armée navale, forte de 32 vaisseaux, prit la mer le 3 juin. Le 25 on fit la rencontre de 28 voiles anglaises à destination du Canada et de Terre-Neuve ; ces bâtiments étaient escortés par deux frégates et le vaisseau le *Ramillies*. 18 bâtiments du convoi furent conduits à Brest et l'armée continua sa croisière.

Le 6 juillet, l'escadre de Lamotte-Piquet qui, les jours précédents, avait reçu la visite du comte et de la com-

(1) Dans notre notice : *Le Chevalier de Langle*, *Bull. de la Soc. Ac. de Brest*, 1838-1839, p. 231, il existe une erreur ; le convoi, avons-nous dit, partit de Brest le 12 février 1783. C'est 1782 qu'il faut lire ; à la page 230 nous avons mentionné une dépêche du 25 janvier 1782, donnant les noms des navires du convoi,

tesse du Nord, appareilla et alla renforcer l'escadre de de Guichen à Cadix. Il avait rallié le commandant en chef le 8 juillet, et voici ce que de Guichen écrivait au comte D'Hector, à Brest :

« L'armée combinée jeta l'ancre le 12 septembre dans la baie d'Algésiras. Le 13 septembre Gibraltar était attaqué par l'armée de terre. Le jour seulement, en se levant le 14 septembre, vit cesser l'action générale qui s'était tournée tout entière en faveur des Anglais. La flotte n'y prit point part. Le 20, au moment où elle sortait du détroit, la flotte combinée fut attaquée. Le vaisseau de de Guichen et onze autres ne prirent point part au combat en raison de la difficulté de leur marche. »
Léon Guérin, *Hist. marit. de la France*.

Le 6 avril 1783 de Guichen était à Morlaix. Il y recevait l'ordre de présider le conseil de guerre à assembler pour juger la conduite de M. de Vigny, cy-devant commandant la frégate l'*Hébée*, dans le combat livré à la hauteur de la Dominique le 12 avril 1782. Les officiers et les maîtres étaient compris dans la poursuite.

Par lettre du 12 avril, M. de Vigny ayant été autorisé à prendre les eaux, la réunion du conseil fut ajournée. De Guichen en reçut avis à la même date et les témoins présents à Morlaix furent renvoyés dans leurs départements. En conséquence, le greffier du conseil libella des ordres de retour dans le genre de celui qui suit :

« Urbain Luc du Bouexic, comte de Guichen, lieutenant général des armées navales, grand-croix de l'ordre royal et militaire de saint Louis.

» En conformité de la dépêche ministérielle à nous adressée de Versailles le 12 de ce mois.

» Il est ordonné au nommé François Argenne, maître d'équipage, de retourner à son département et d'y rester attendre les ordres ultérieurs que nous pourrions lui faire passer (1), et de faire enregistrer le présent tant au bureau des classes du quartier de Morlaix qu'à celui de son département à son arrivée.

» A Morlaix, le 17 avril 1763.

» Signé : GUICHEN. »

Le 8 juin 1783, de Guichen était nommé chevalier des ordres du Roi. Aux félicitations qui lui étaient adressées par les officiers du port, il leur dit : le Roi a bien voulu donner une croix de ses ordres au corps de la marine et c'est moi qu'il a chargé de la porter. Levot, *Biogr. Bret.*, t. 1, p. 864, col. 2.

A ce propos rappelons, avec M. Barchou de Penhouen, *Revue des Deux Mondes*, 1834, t. 2, p. 391, que la remise de cet insigne fut faite à de Guichen par le courrier ministériel dans un jeu de boules à Morlaix.

Nous nous rappelons encore avoir vu, dans notre enfance, dans cette même ville de Morlaix, un jeu de boules tenu par une marchande de crêpes, où M. de Guichen passait, d'ordinaire, ses après-midi. Ce fut là que le rencontra le courrier de la cour, qui lui apportait le cordon bleu, seul cordon de cette couleur qui, probablement, ait été trouver en lieu semblable le personnage qu'il devait

(1) Le conseil se réunit de nouveau le 20 septembre ; il était composé de MM. de Balleroy, Huon de Kermadec, de la Grandière, Mahé de Kerhouan, chevalier Bernard de Marigny, chevalier de Rivière, Buor de la Charoulière, de Langle, juges ; comte de Chavagnac, aide-major, procureur du roi ; Siviniant, greffier.

décorer, mais le seul aussi, peut-être, accordé en dehors de toutes les considérations de naissance et de famille, et seulement au gain de trois : batailles navales sur les Anglais.

De Guichen mourut à Morlaix, en janvier 1790.

« Ce brave et excellent *militaire*, disait le comte D'Hector au Ministre, le 15 janvier, emporte les regrets les mieux mérités de tous les officiers de ce département — Port — où il était respecté et chéri pour toutes ses vertus et qualités. »

En réponse à cette lettre, le comte D'Hector reçut la communication suivante :

« En rendant compte au Roi, Monsieur, de la perte que le service vient de faire de M. de Guichen et que S. M. a honoré de ses regrets, je lui ai parlé du cordon bleu (1), dont cet officier général avait été décoré, comme d'une grâce accordée au corps de la marine et qu'elle a bien à cœur de conserver. Elle m'a paru dans cette intention, et disposée à comprendre un officier général de sa marine dans la promotion qu'elle fera des chevaliers de son ordre, et ce sera avec plaisir que je verrais les vœux de ce corps satisfaits » 29 janvier 1790.

Comme les divers officiers généraux et les autres officiers de l'époque, de Guichen reçut le tableau *d'un des événements qu'ils ont consacré par leur talent et leur courage*. Sous la date du 14 juillet 1786, le Ministre informa les ports que : « le Roi voulant honorer et per-

(1) Autrefois le Roi et les *Cordons bleus* ne portaient leur croix de Saint-Louis qu'au bas du cordon, où elle ne se voyait pas. Aujourd'hui ils la portent à la boutonnière, 1783. *Mém. secrets pour l'Hist. de la Rép. des Lettres*, t. 24, p. 17, note.

» pétuer la mémoire des officiers de sa marine qui, dans
» la dernière guerre, ont ajouté par des actions d'éclat
» à la gloire de la nation, soit par des commandements
» particuliers de ses vaisseaux, « *ordonna* » de faire
» faire le tableau des évènements qu'ils ont consacré par
» leurs talents et leur courage. Son intention est que les
» grands combats soient placés dans les salles d'ins-
» truction des trois grands ports, afin que les élèves de la
» marine aient constamment sous les yeux les exemples
» qu'ils ont à imiter et qui ont illustré leurs prédéces-
» seurs (1). »

» Les officiers généraux et particuliers même recevront
» de S. M. une copie fidèle du tableau qui représente
» l'action pour laquelle ils ont acquis une véritable
» gloire.

» Leurs descendants, à la considérer, verront de plus la
» preuve que le roi cherche à récompenser dignement le
» mérite et les vertus des officiers de sa marine.

» Ces tableaux deviendront ainsi des monuments pu-
» blics qui fixeront l'opinion à leur égard, préserveront de
» l'oubli la célébrité qu'ils ont acquise et inspireront par
» là cette ardeur qui porte aux grandes actions.

» Quoique la noblesse française n'eut besoin sans doute
» d'aucun encouragement, de telles récompenses sont
» faites pour ajouter à son zèle, à son énergie et à son
» amour pour ses maîtres.

» L'exécution de la volonté de S. M. ne pouvant être

(1) Jeunes élèves de la marine, admirez, imitez l'exemple du brave du Couëdic, premier lieutenant des gardes de la marine. Inscription figurant sur le monument élevé dans l'église Saint-Louis de Brest, à du Couëdic de Kergoualer, mort le 7 janvier 1780.

» aussi prompt qu'elle l'aurait désiré, elle m'a chargé de
» vous faire connaître les ordres donnés à ce sujet. »

Elisabeth-Paul-Edouard, chevalier de Rossel, fut chargé par le Roi d'*exécuter la majeure partie de ces tableaux* (dép. du 11 août 1787). Il était alors enseigne de vaisseau et ne fut promu lieutenant de vaisseau qu'en 1789. Les tableaux de Rossel étaient au nombre de 18. *Bullet. de la Soc. Acad. de Brest*, 1891-92, p. 86.

Hue, peintre de l'académie, chargé de deux tableaux devant représenter le *Combat naval et la prise de la Grenade* fut envoyé à Brest. Ozanne le jeune — Pierre-Marie — lui fut adjoint pendant son séjour dans le port. Elève du peintre Vien pour le dessin, Ozanne était à ce moment professeur de dessin de MM. les gardes de la marine depuis le 23 août 1777. Le 30 avril 1788, il fut nommé sous-ingénieur de la marine (dép. du 26 avril 1788).

Le 11 août, l'intendant de la marine écrivait au ministre :

« Le sieur Hue ayant rempli l'objet de sa mission ici, après avoir exposé pendant quatre jours son tableau au jugement des connaisseurs qui l'ont trouvé digne d'éloges, est parti pour Paris. Je me suis porté à lui procurer, pendant son séjour ici, tout ce qui pouvait concourir à la perfection de ce travail; permettez-moi de vous observer à cet égard que le sieur Ozanne, ingénieur-constructeur, a donné au sieur Hue toutes les connaissances qui pouvaient faciliter la perfection de ce tableau à laquelle le premier a la plus grande partie (1). »

(1) 8 septembre 1779. Billet du roi à M^{me} de Duras, 8 septembre 1779. Appréciation de ce combat, *Mém. secrets*, t. 14, pp. 173 et 174. *Te Deum* à Versailles, 12 septembre 1779, p. 177. Drapeaux, p. 179.

De Guichen était décédé lorsque fut terminé le tableau qui lui était destiné.

« Je vous prie, Monsieur, écrivit le Ministre, de me faire connaître quel est l'héritier de feu M. de Guichen ; en me répondant à cet égard, vous voudrez bien m'indiquer le lieu qu'il habite, afin que je puisse lui adresser la copie du tableau qui était destiné pour cet officier général, et dont le Roi fait présent à sa famille. »
9 avril 1790.

Le commandant répondit :

« Brest, le 16 avril 1790.

» M. le comte de Guichen a laissé en mourant pour héritière directe une fille mariée à M. de Lauzanne. Il fit prendre à M. de Bouexie, lieutenant de vaisseau, fils de son frère cadet, le nom de Guichen. Peu de temps après, M. de Guichen lui donna le portrait enrichi de diamants dont le Roi d'Espagne lui avait fait présent. Ce Monsieur de Guichen demeure à sa terre, près de Rennes. Je pense que ces renseignements suffiront pour fixer l'opinion de Monseigneur. »

Le 30 avril, le ministre écrivit :

« Le renseignement que vous vous êtes procuré, n'ex-

Conquête et combat naval de la Grenade exécuté en sucrerie par la maison du Grand Monarque, rue des Lombards. 10 janvier 1780, t. 15, p. 15. Réception de d'Estaing à Bordeaux, p. 21. Priso de Tabago, 1^{er} juin 1781, par François-Jean-Paul de Grasse-Tilly, chevalier, puis comte de Grasse et de Bar, marquis de Grasse-Tilly. Voir l'appréciation du temps. *Mém. secrets pour l'hist. de la Rép. des Lettres*, t. 17, p. 319. — 7 août 1781.

Semblable mesure avait été prise pour le combat du 25 octobre 1747. *L'Intrepide* luttant contre la flotte anglaise. Musée de Versailles.

prime pas lequel des deux, la fille ou le neveu de M. de Guichen est légataire universel ou héritier, et le tableau dont il s'agit devra suivre la succession, comme s'il eut fait partie du mobilier. Je vous serai obligé de fixer mes doutes à cet égard. »

Le frère aîné de Guichen se nommait Claude-Luc du Bouexie. Il était capitaine au régiment de Rohan, épousa, en 1744, Yvonne de Kerret et mourut en 1768. Il ne laissa qu'une fille, Agathe-Félicité, mariée le 23 juin 1772 à Joseph-Marie de Talhouët de Boisorhant (1).

Le frère cadet de Guichen se nommait François, seigneur de la Botheleraye.

Il eut deux fils, figurant comme suit aux *Etats de la marine* :

Année 1787. Du Bouexie de la Botellerais, lieutenant de vaisseau du 14 avril 1782.

— Du Bouexie, chevalier de la Botellerais, lieutenant de vaisseau du 1^{er} mai 1786.

Année 1790. Du Bouexie de Guichen, chevalier de Saint-Louis, 14 avril 1782.

— Du Bouexie, chevalier de Guichen, 1^{er} mai 1786.

Liste arrêtée par le Roi, des lieutenants de vaisseau, lieutenants de port, etc., qui rempliront les places de lieutenant de vaisseau créées par la loi du 15 mai 1791.

Première classe d'appointemens

Brest. — Dubouexic Guichen.

Brest. — Dubouexic Guichen, *Cadet* (2).

(1) *Les Grandes Seigneuries de Haute Bretagne*. Guillotin de Corson. *Soc. Arch. du département d'Ille-et-Vilaine*, t. 23, p. 226.

(2) *Lois relatives à la marine*, t. 2, pp. 20 et 21.

Voici les états de services de du Bouexie, chevalier de la Botellerais, lieutenant du 1^{er} mai 1786, plus tard Dubouexie Guichen, *cadet*, fournis *par lui-même* :

Ecole militaire 1774, aspirant garde à Rochefort le 25 mai 1776, garde de la marine le 1^{er} avril 1777, passé au département de Brest le 1^{er} avril 1778 ; sur le *Sphinx* du 27 juillet 1778 au 19 mai 1780 ; lieutenant de vaisseau le 1^{er} mai 1786, capitaine de vaisseau, sans activité, le 31 décembre 1814. Appelé à l'activité au port de Brest, par lettre de service du 9 décembre 1815. *Ne figure plus à l'annuaire de 1815.*

Il est ainsi mentionné sur la

Liste des officiers de la marine qui se sont trouvés absents à la revue extraordinaire du 20 novembre dernier, émargée des notes demandées par le Ministre, conformément à sa dépêche du 19 décembre 1791 :

Lieutenants de vaisseaux :

Dubouexie-Guichen, absent, du 1^{er} octobre 1790. *Sans congé*
Brest le 26 décembre 1791

Nous trouvons la réponse faite par le Ministre dans la Note des Rappels d'appointemens accordés aux officiers militaires depuis le 15 octobre jusqu'au 26 novembre 1791.

(Il n'y en a point eu depuis)

22 octobre

Du Bouexie, lieutenant à Brest

Rappel du 21 juillet au 7 mars 1791.

« Sa santé, extrêmement dérangée à la suite d'une campagne en Amérique, l'a forcé d'aller, pendant deux années, aux eaux de Bagnères. Privé de ses appointemens, et n'ayant obtenu aucun secours, il a fait des dettes, qu'une maladie grave et longue a encore accrues, et il se trouve d'autant plus dans l'embarras, que M. de

Guichen, son oncle, qui le soutenait au service, est mort depuis peu de tems. Ces considérations ont déterminé le Ministre à autoriser le rappel de ses appointemens, en expliquant dans le port les motifs de cette décision et qu'elle ne doit pas tirer à conséquence. »

C'est l'officier visé dans le document suivant, dont extrait : *Pétition des citoyens de Brest, tendant à demander la suppression des traitemens et appointemens des officiers de la marine, absens sans congé, que l'on continue de payer, même à ceux actuellement émigrés.*

« Un sieur Boexie, lieutenant de vaisseaux, absent du service depuis près de deux ans, vient d'obtenir par ordre de ce Ministre un rappel d'appointemens de 19 mois 16 jours, formant une somme de 2504 livres 8 sols 6 deniers. Cet officier avait été contraint par maladie, à la suite d'une campagne, de rester pendant deux ans aux eaux de Bannière.

» Ce rappel d'appointemens est d'autant plus injuste qu'on ne peut se dissimuler la fausseté des motifs allégués pour l'obtenir, puisqu'il est justifié par les registres des bureaux de la marine, que lors du départ de cet officier on ne lui accorda qu'un congé de *trois mois sans appointemens*, et qu'un tel congé ne se délivrait point à ceux qui désarment ou qui sont malades, parce qu'en pareil cas ils ne perdent jamais leurs appointemens. Le ministre de la marine ne peut donc s'excuser d'avoir disposé aussi légèrement des fonds de la nation. »

.....
Les citoyens actifs de la ville de Brest, assemblés en vertu de la permission de la municipalité, ce jour 6 novembre 1791, ont signé.

Vu la présente pétition, signée par 158 citoyens actifs de cette ville, qui ont demandé et obtenu la permission de s'assembler à cet effet. A Brest, le 7 novembre 1791.

Les officiers municipaux,

Signé : Berthomme (1), Gesnouin (2), Nicolas Le Roy (3), Siviniant (4), substitut du procureur de la commune.

De Guichen avait épousé à Morlaix, le 10 mai 1751, Jeanne Félicité de Rollon de Kergongar.

Huit enfants naquirent de cette union. Trois suivirent la carrière de leur père, qui surveillait lui-même leur éducation militaire. L'un mourut jeune ; les deux autres promettaient beaucoup.

1^o *Luc Louis François*, né à Morlaix le 10 mars 1752, garde de la marine le 1^{er} octobre 1764, brigadier le 25 mars 1765 ; garde du pavillon-amiral le 27 décembre 1765, il obtenait, le 20 juin 1768, aux examens de fin d'année, une gratification de 180 livres et une autre de 250 aux examens de sortie, le 25 août 1769. Il était nommé enseigne de vaisseau le 4 février 1770. Guichen, qui annonce des dispositions pour le détail de la majorité, est nommé surnuméraire, et sans appointemens, pour faire les fonctions de sous-aide-major à Brest (16 décembre 1771).

En 1773 il fut nommé *adjoint* de l'académie de marine à Brest.

Alfred Doneaud du Plan, *l'Académie Royale de marine*, à l'année 1773, a écrit : « Enfin deux nou-

(1) Maire ; (2) apothicaire de la marine ; (3) Nicolas Duval Le Roy, professeur d'hydrographie ; (4) greffier de la prévôté de la marine,

veaux *adjoints* furent proposés: le capitaine de vaisseau de Guichen, avec six voix. Le ministre choisit MM. et de Guichen (1).

C'est une erreur sur les listes des *académiciens* existant à la bibliothèque du port, listes non signées pour la plupart, mais écrites par des contemporains, on lit :

Année 1773. Adjoints, 27 juin, M. de Guichen.

— 1775. 27 juin 1773, M. de Guichen, enseigne de vaisseau à Brest.

En 1775 il fut nommé lieutenant de canonnières et lieutenant de vaisseau le 14 février 1778. *De Guichen a un fils aîné qui promet*, lit-on dans l'*Espion anglais* (2).

Il devint lieutenant en premier des apprentifs-canonnières, capitaine en second au même corps (3), suivit son père sur la *Ville de Paris* et en débarqua le 23 mai 1779 pour prendre le commandement de la galiote à bombes le *Pluvier*.

A la trente-deuxième séance de l'année 1779, le 18 novembre, l'académie de marine proposa de faire passer de Guichen dans la classe des *ordinaires*, et le ministre donna son approbation le 25 décembre.

De Guichen mourut à l'hôpital royal de la Martinique, le 27 mai 1780, des blessures reçues dans le combat du 19 mai, sous la Dominique ;

De Guichen père, rentré en France, était sans nouvelles de son enfant et, le 5 juillet 1780, le commandant de la Marine écrivait au ministre :

« M. de Guichen me paraît dans la plus grande inquié-

(1) *Revue mar. et col.*, t. 2, p. 558.

(2) L. du 12 février 1778, t. 8, p. 185.

(3) Rétablis par ordonnance du 5 novembre 1766.

tude sur son fils : elle n'est que trop fondée. Il est mort la veille du départ de l'avis (1). C'est à tous égards une très véritable perte et cet événement malheureux donnera beaucoup sur lui : il me paraît attendre vos ordres avec beaucoup d'impatience. »

Le ministre répondit :

« La mort du fils aîné de M. de Guichen, dont vous m'entretenez par lettre du 4 de ce mois, est un événement d'autant plus cruel que c'est un officier d'un mérite distingué. » 8 juillet 1780.

Le 17 août 1783, on recevait de la Martinique l'extrait mortuaire de de Guichen.

2^o *Jean Gabriel Alexandre* naquit le 9 janvier 1755. Il fut nommé élève de l'école du Havre le 20 décembre 1773 et, le 10 janvier 1774, son frère aîné obtenait une permission pour l'y conduire. Il mourut peu d'années après.

3^o *Jean Michel Joachim*, huitième enfant, fut nommé aspirant-garde le 10 avril 1877, garde le 8 avril 1878, garde du pavillon-amiral le 1^{er} juillet et enseigne de vaisseau le 14 janvier 1780. Le 23 juin 1781, il embarquait sur l'*Emeraude*, commandée par de Suzannet, capitaine de vaisseau, faisant partie de l'escadre de Guichen.

Il embarqua, en 1785, sur la *Cérés* et se noya le 22 août, en rade de Dunkerque, la yole de ce bâtiment ayant chaviré.

La *Cérés* était commandée par le vicomte de Roquefeuil ; il avait sous ses ordres le chevalier d'Asnières,

(1) *Le Sprithgly*, commandé par le pilote Le Brun.

lieutenant de vaisseau, les enseignes de Panat et de Rochegude, chevalier de Roquefeuil et de Guichen. *Le vicomte de Roquefeuil se noya.* Le vicomte et le chevalier de Roquefeuil étaient les fils de René, vicomte de Roquefeuil, chef d'escadre, décédé à Brest, le 1^{er} juillet 1780.

« J'avais appris, écrivait le commandant de la marine, le 31 août 1785, par l'arrivée des gabarres, l'affreux malheur arrivé à l'iole de la corvette la *Cérès*. Je regrette infiniment les deux officiers qui ont péri. Je ne sais comment apprendre cette nouvelle à M. de Guichen ; il aimait infiniment son fils ; ce coup est terrible pour lui. M. de Roquefeuil était plein de connaissances ; c'est une perte pour le service. Son frère promet beaucoup et a un physique qui lui permet d'écouter son zèle et de faire valoir ses talents. »

Ce de Roquefeuil fut nommé garde de la marine en 1767, enseigne de vaisseau en 1775 ; embarqué sur le *Saint-Esprit*, commandé par le duc de Chartres, il assista au combat d'Ouessant, devint lieutenant de vaisseau en 1779. Il fut nommé major de vaisseau le 1^{er} mai 1786, obtint la croix de Saint-Louis le 11 février 1787 (1) et fut nommé capitaine de vaisseau le 1^{er} janvier 1792.

Roquefeuil, le cadet, dit Levot, mort au Brésil, pendant l'émigration, prit du service dans la marine portugaise. Nous avons entendu plusieurs officiers parler avec effusion de l'accueil cordial qu'ils avaient reçu au Brésil, soit de lui, soit de sa veuve (2).

A. KERNEIS.

(1) Mazas, *Hist. de l'ordre de Saint-Louis*, t. 2, p. 419 ; t. 3, p. 527.

(2) *Biographie maritime*, p. 207.

NAVARIN



En octobre 1827, les amiraux Edw. Codrington, vice-amiral et commandant en chef les forces navales de S. M. Britannique dans la Méditerranée ; Louis, comte de Heyden, contre-amiral au service de S. M. l'Empereur de toutes les Russies ; Henri Gauthier, comte de Rigny, contre-amiral commandant l'escadre de S. M. Très Chrétienne, s'étaient réunis à Zante, pour aviser aux moyens d'atteindre le but spécifié dans le traité signé à Londres le 6 juillet précédent, l'armistice de fait entre les Turcs et les Grecs.

« Considérant que la suspension d'armes provisoire » consentie par Ibrahim-Pacha (1) dans la conférence du » 25 septembre a été violée le lendemain ; que les troupes » de ce pacha n'ont cessé d'exercer un genre de guerre » plus exterminateur qu'auparavant, en faisant main- » basse sur les femmes et les enfants, en brûlant les habi- » tations, en déracinant les arbres pour la dévastation » entière du pays. »

Les trois officiers généraux, pour remplir les intentions de leurs Cours respectives, résolurent d'aller prendre position devant Navarin pour renouveler à Ibrahim des propositions qui, entrant dans l'esprit du traité, étaient évidemment dans l'intérêt de *la Porte* elle-même.

(1) Beau-fils du Pacha d'Egypte, Méhomet-Ali, et général en chef des troupes.

En conséquence, le 19 octobre, à midi 45, la flotte se mettait en mouvement.

Trois vaisseaux anglais étaient à l'avant-garde : *L'Asia* (1), portant pavillon amiral, *l'Albion* (2) et le *Genoa* (3).

Au centre la *Syrène* (4), arborant le pavillon amiral français et les vaisseaux le *Scipion* (5), le *Breslaw* (6) et le *Trident* (7).

Les Russes, au nombre de quatre vaisseaux et de quatre frégates, formaient l'arrière-garde :

Azow, commandant Lazareff, battant pavillon du contre-amiral comte de Heyden.

Gengout, *Ezechiël*, *Alexander Newski*, commandés par MM. Avinoff, Swinkine, Boydanowistch.

La frégate *Constantin* était sous les ordres du capitaine Krouchtehoff, et les autres : *Provernoy*, *Elena*, *Castor*, sous ceux de MM. Yepantschine I (8), Yepantschine II (9), Sitine.

(1) Capitaine Bell (tué).

(2) John Acworth Ommaney.

(3) Walther Bathurst (tué).

Le lendemain (17 octobre), dans la journée, M. Fleurat, drogman de l'amiral de Rigny, partit sur la frégate anglaise le *Darmouth* pour porter aux chefs Turcs un plan de négociation présenté par les amiraux relativement à l'évacuation de la Morée et au départ de la flotte pour Alexandrie ou Constantinople. A son retour, le 19, il nous apprit (A) qu'Ibrahim-Pacha était parti, la veille, pour Tripolitza, avec un corps de cavalerie, que la flotte turque, à laquelle s'étaient joints encore quelques bâtiments, était embossée dans le milieu de la baie, et que six brûlots se trouvaient mouillés sur ses ailes. *Souvenirs d'un vieux capitaine de frégate*, p. 129. (Joseph-Marie-Vincent Pocard-Kerviler, alors élève de 1^{re} classe sur la frégate la *Syrène*).

(A) Coupé en deux dans le faux-pont de la *Syrène*, p. 141.

(4) Capitaine Robert.

(5-6-7) Capitaines : Milius, Bothere de la Bretonnière, Morice.

(8-9) Sont-ce des noms d'hommes ou des fonctions ?

Les frégates et corvettes anglaises et françaises formaient, de l'un et l'autre côté — tribord et babord — une seconde ligne parallèle à la tête de laquelle était l'*Armide* (1). Ensuite venaient *Darmouth* (2), *Talbot* (3), *Rose* (4) ; les bricks *Musquito* (5), *Brisk* (6), *Philomel* (7) ; le cutter *Hind* (8) ; l'*Alcyone* (9), brick français, et la goélette *Daphné* (10).

La corvette russe *Gremiaschtchey* — le Tonnant — fut laissée à l'entrée du port, pour rester, à tout événement, en observation du côté de la mer.

Le commandant en chef avait donné les instructions suivantes :

« Je défendis de tirer un seul coup de fusil, à moins » que les Turcs ne tirassent les premiers et mes ordres » furent strictement observés. »

Les six bâtiments de tête, l'*Asia*, le *Genoa*, l'*Albion*, le *Darmouth*, la *Syrène* et le *Scipion*, passèrent à portée de pistolet des batteries de Navarin sans être molestés.

A l'entrée du port se trouvaient six brûlots turcs.

La frégate le *Darmouth*, détachée de l'avant-garde pour aller dire à ces brûlots de s'éloigner du mouillage occupé par les escadres alliées, jeta l'ancre près ces bâtiments et leur expédia une embarcation. Un coup de fusil, parti d'un de ces brûlots, tua l'aspirant commandant l'embarcation. Une vive fusillade s'échangea aussitôt entre le *Darmouth* et le brûlot en question. Sur ces entrefaites, un canot ayant été envoyé par l'amiral Codrington, en parlementaire, à bord du vaisseau-amiral

(1 à 10) Capitaines : Hugon, Thomas Fellow, Frederick Spencer, Lewis Davies, George Martin, William Anson, Viscount Ingestrie, Robb, Turpin, Frézier,

turc, le maître pilote anglais, qui faisait partie de l'équipage de ce canot, fut tué d'un coup de fusil parti du vaisseau turc. Au même moment, une frégate turque, l'*Izania*, tira deux coups de canon sur la *Syrène*. Celle-ci riposta par sa bordée tout entière ; et en un clin d'œil le combat devint général.

« Vers cinq heures et demie du soir, les cris de *Vive le Roi*, à bord des bâtiments français, et les *Hurrahs* des Anglais et des Russes, ont annoncé une victoire complète. Sur 120 à 130 bâtiments ennemis, 80 ou 100 furent détruits, coulés, à la côte ou la proie des flammes. » A bord de la *Syrène*, le 20 octobre 1827.

« Ce que nos canons avaient épargné, était brûlé par les Turcs eux-mêmes ; c'était le plus horrible et le plus magnifique spectacle tout à la fois que de voir se succéder les incendies et les explosions dans l'enceinte étroite où s'était livré le combat. » A bord du *Scipion*, 25 octobre 1827.

« Ce combat sanglant et destructif continua avec une égale fureur pendant quatre heures. On se ferait difficilement une idée de cette scène de naufrage et de désolation : comme tous les vaisseaux des ennemis étaient hors de combat, les hommes qui avaient pu se sauver s'efforçaient d'y mettre le feu ; il est miraculeux que nous ayons pu échapper aux effets de ces terribles explosions. » Amiral Codrington, 21 octobre 1827.

« Treize bâtiments de guerre égyptiens ou turcs, entremêlés parmi les vaisseaux des escadres alliées, avaient sauté en l'air durant cette bataille meurtrière ; le lendemain, dix-huit autres eurent le même sort. En général, la perte en hommes de l'escadre Turco-Egypt-

» tienne doit avoir été immense, et peut être évaluée » à 6 ou 7,000 hommes. » Le contre-amiral Heyden à l'empereur Nicolas, 26 novembre 1827.

Selon le secrétaire du Capoudan-Bey, 4,000 hommes de troupes se trouvaient sur la flotte. Lettre du 21 octobre 1827.

Le *Journal de Saint-Petersbourg* donnait les renseignements suivants sur la flotte Turco-Egyptienne :

Avant l'action, 3 vaisseaux, 4 frégates doubles Egyptiennes, 19 frégates (15 Turques, 4 Egyptiennes), 42 corvettes, 14 brigs (4 Turcs, 10 Egyptiens), 6 brûlots Egyptiens, 4 transports.

Après l'action, 1 vaisseau de ligne brûlé, 2 vaisseaux détruits, jetés à terre ; 1 frégate à deux ponts coulée à fond ; 3 frégates brisées, 1 frégate jetée à terre avec les mâts ; 15 corvettes brûlées et coulées à fond ; 1 corvette ancantie ; quatre corvettes jetées à terre ; 4 corvettes faisant eau, abandonnées ; 9 brigs brûlés et coulés à fond ; 1 brig jeté à terre avec les mâts ; 4 brigs faisant eau, abandonnés ; 6 brûlots et 3 transports détruits.

Du côté des Alliés, les pertes se présentaient comme suit : pour les *Anglais*, le total des morts fut de 75, et celui des blessés de 197. Les *Français* eurent 43 hommes tués, 66 blessés grièvement et 59 blessés plus légèrement. La perte des *Russes* fut de 59 tués et 139 blessés.

Les trois amiraux, redoutant de nouveaux actes d'hostilité, écrivirent à Ibrahim-Pacha, à Taher-Pacha, commandant en chef l'escadre turque, au Capoudan-Bey, aussi bien qu'aux autres chefs. « Nous détruirons immédiatement tout ce qui reste de vaisseaux turcs, ainsi

» que les forts de Navarin. . . . Si les chefs turcs s'abs-
» tiennent de tout acte d'hostilité, nous reprendrons les
» relations de bonne intelligence qu'ils ont eux-mêmes
» interrompues. Dans ce cas, ils arboreront le pavillon
» blanc sur tous les forts avant la fin de ce jour. Nous
» demandons une réponse catégorique avant le coucher
» du soleil. »

MM. les commandants des bâtiments Anglais et Russes, ayant pris part à l'affaire, furent, sans exception, nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Le combat imprévu de Navarin, disait le Roi à l'ouverture de la session des Chambres, en 1828, a été à la fois une occasion de gloire pour nos armes et le gage le plus éclatant de l'union des trois pavillons.

Le comte de Heyden, dans son rapport à l'empereur Nicolas, daté de Malte, le 26 novembre, écrivait :

« L'accord qui a caractérisé le mouvement des escadres
» alliées surpasse toute croyance : on eut dit que toutes
» les pensées étaient dirigées vers un seul et même but
» et que les trois escadres appartenaient à une seule et
» même nation. »

Après l'action, l'amiral Codrington adressait au chevalier de Rigny la lettre suivante :

« J'ai vu avec le plus grand plaisir la manière dont
» vous avez dirigé votre escadre dans la bataille du 20 ;
» rien ne peut surpasser l'excellente manœuvre des bâti-
» ments sous vos ordres et une des choses dont je m'enor-
» gueillirai le plus, dans ma carrière navale, sera de
» vous avoir eu sous mes ordres dans ce sanglant et
» destructif combat. Quoiqu'il fût dans mes intentions
» de n'entrer dans aucun détail, cependant le témoignage

» unanime des capitaines anglais, qui se trouvaient près
» de l'*Armide*, m'oblige à dire que la conduite du capi-
» taine *Hugon* (1) mérite d'être prise en considération
» par votre Excellence. » — A bord de l'*Asia*, 23 oc-
tobre 1827.

Pendant l'action, les corvettes anglaises, frappées de la hardiesse et de la précision des mouvements de l'*Armide*, suspendirent un moment leur feu pour saluer leur brillante émule de *hurrahs* plusieurs fois répétés. — A bord du *Scipion*, devant Navarin, 25 octobre 1827.

A cette lettre, de Rigny répondit :

« A bord de la *Syrène*, Navarin, 28 octobre. — Mon-
» sieur, je considère votre approbation et la lettre que
» vous m'avez écrite, comme le témoignage le plus hono-
» rable pour moi-même et les officiers sous mes ordres,
» et je conserverai cette lettre comme un souvenir pré-
» cieux de votre estime, et je l'espère aussi de votre
» amitié.

» Dans le combat du 20, vous nous avez donné
» l'exemple : nous ne pouvions mieux faire que de le
» suivre. »)

Nous croirions manquer aux devoirs de la plus légitime reconnaissance, disait le *Journal de Saint-Petersbourg*, si nous n'ajoutions que la conduite de sir E. Codrington est au-dessus de tout éloge. Par sa résolution, par sa hardiesse et l'habileté de ses manœuvres, il a pris rang

(1) Gaud-Aimable, Baron, né à Granville le 31 janvier 1783; capitaine de vaisseau le 22 mars 1825, contre-amiral le 1^{er} mars 1831, vice-amiral le 31 décembre 1840, mort à Paris le 1^{er} décembre 1862. Son nom a été donné à un bâtiment de la flotte.

parmi les hommes de mer dont sa patrie cite les noms avec orgueil.

Il fut fait grand'croix de Saint-Louis le 18 novembre 1827.

Par une lettre du même jour que celle ci-dessus, de Rigny signala à l'amiral anglais la conduite du capitaine Lewis Davies, commandant la corvette la *Rose*, qui vint courageusement, dit-il, jeter l'ancre à une portée de pistolet des corvettes turques et dégagea, en quelques minutes, l'*Armide* de sa position défavorable ; il pria d'adresser ses remerciements au capitaine Thomas Fellow pour l'assistance que la *Syrène* avait reçue des chaloupes du *Darmouth* au moment où elles attaquèrent et chassèrent avec beaucoup d'habileté et de courage les brûlots prêts à fondre sur nous. Une relation écrite à bord de la *Syrène*, le 20 octobre au soir, nous fait connaître le rôle du *Darmouth* : « La frégate la *Darmouth*, » une corvette anglaise, deux goélettes françaises et » deux canots de chaque bord, étaient destinés à con- » tenir les brûlots ou à neutraliser leur action si on les » enflammait pour nuire à l'escadre combinée. » Le capitaine Fellow fut nommé commandant de la Légion d'honneur le 18 novembre 1827.

Sir Codrington adressa au comte de Heyden une lettre conçue dans les mêmes termes qu'à l'amiral anglais, pour signaler la belle conduite du commandant Hugon.

L'empereur Nicolas fit parvenir la lettre suivante à l'amiral de Rigny :

« Monsieur le vice-amiral de Rigny, vous avez pris à » la glorieuse bataille de Navarin une part digne de la » puissance dont vous commandez les forces, et de la » valeur qui a de tout temps distingué la nation fran-

» çaise. Mais ce n'est pas à la France seule que se bornent les services que vous venez de rendre dans cette mémorable occasion ; et les trois monarques qui soutiennent aujourd'hui avec le plus noble désintéressement une cause désormais commune, vous doivent également une égale reconnaissance. Je regarde comme une obligation de vous témoigner la mienne, et je vous adresse ci-joint le cordon de Saint-André (1). »

« Cette distinction vous offrira, Monsieur le Vice-Amiral, une preuve de ma haute estime. Vous y avez des droits imprescriptibles, et j'éprouverai toujours un vif plaisir à vous réitérer l'expression des sentiments que je vous porte. » *Saint-Pétersbourg, le 8 novembre 1827.*

Un témoin écrivait du vaisseau le *Scipion*, le 25 octobre 1827 :

« Ce qui nous enchante tous aujourd'hui, c'est, dans nos communications avec les officiers anglais et russes, d'entendre un concert unanime d'acclamations en l'honneur de notre brave amiral de Rigny : il est maintenant placé aussi haut dans l'estime des étrangers, qu'il a le droit de l'être dans celle de tous les marins français ; il vient de recueillir d'une manière bien glorieuse, dans la journée du 20, les fruits de l'habile direction qu'il a su donner depuis trois ans

(1) Ordre fondé en 1698 par Pierre Le Grand. Croix émaillée en bleu avec l'image du martyr de Saint-André et au-dessus la couronne impériale. Sur le revers un aigle aux ailes éployées avec la légende : *Pour la foi et la fidélité.*

» aux forces navales dont le Roi lui a confié le commandement (1).

» Et nous aussi nous avons admiré les belles manœuvres et la vivacité du feu de nos alliés : cette affaire a fait oublier toutes les anciennes rivalités (2).

» Il y a maintenant entre eux et nous une sorte de confraternité d'armes dont le souvenir ne peut plus s'effacer.

» La *Syrène*, par un mouvement rapide dont la hardiesse et la précision furent remarquées, vint se placer dans le vide que laissait entre elle trois frégates égyptiennes. Ainsi enveloppée de toute part par le feu des frégates ennemies, la *Syrène* eut à lutter pendant plus d'une heure contre des forces plus que triples des siennes ; elle eut dans cette action 64 hommes hors de combat, dont 21 tués et 43 blessés, plusieurs le furent mortellement. »

Voici un aperçu de ses avaries :

« Le mât d'artimon tombé en trois morceaux, à la mer, avec le grément ; la vergue du grand hunier coupée en deux ; les deux basses vergues hors de service ; le grand mât tellement découpé par les boulets que sa chute est certaine s'il survient de la mer ou du vent ; les mâts de perroquet et leurs vergues brisés ; les élongis et le chouquet du mât de misaine fortement endommagés ; les voiles en lambeaux ; et

(1) *Moniteur universel*, 8 juillet, 16, 18 décembre 1825, 27 juillet, 1^{er} septembre, 22 décembre 1826 pp. 1815, 1657, 1667, 1109, 1251, 1696.

(2) Pour les Bretons, il existe toujours des *Saxons*.

» pas un hauban, pas un galhauban, pas une manœuvre
» qui ne soient coupés en deux ou trois parties. Sur
» treize caronades de tribord, neuf sont démontées;
» deux embarcations coulées et perdues et toutes les
» autres à peu près hors de service; des coups de
» canon à la flottaison et dans les œuvres mortes. A
» bord de la *Syrène*, le 20 octobre 1827. »

Dans cette mémorable bataille, disait le comte de Heyden à l'empereur de Russie, ce sont les trois vaisseaux amiraux qui ont incontestablement le plus souffert, soit par le nombre des tués et des blessés, soit par les avaries qu'ont essuyé les corps des bâtiments, les agrès et les cordages, et voici, en ce qui concerne l'*Azowa*, les renseignements qu'il fournissait :

« Le capitaine de la Bretonnière (1), commandant le vaisseau français le *Breslaw* (2), se trouvant placé défavorablement au commencement de l'action, et ayant observé que le vaisseau l'*Azow* avait beaucoup à souffrir, étant forcé de combattre à la fois cinq bâtiments de guerre, tandis que le *Breslaw* ne pouvait presque leur faire aucun mal, coupa aussitôt ses câbles et vint se poster entre le vaisseau anglais l'*Albion* et l'*Azow*, de manière à nous

(1) Voldemar, Guillaume, Nème, comte Botherel de la Bretonnière, capitaine de vaisseau, 1^{er} mars 1821, commandeur de la Légion d'honneur, le 18 novembre 1827, et commandant la compagnie des gardes du Pavillon-Amiral. Commandant des forces navales du Roi à Alger, au 30 juillet 1829. *Agile* et *Provence*. Contre-amiral, le 30 octobre 1829.

(2) Le *Breslaw* ne pouvant être utilement occupé en arrière de cette ligne — de l'attaque — alla se mettre entre le vice-amiral russe et de fortes frégates turques qui l'avaient pris en enfilade. A bord du *Scipion*, 25 octobre 1827.

soulager considérablement. L'*Azow*, assailli de toute part, eut néanmoins le bonheur d'être d'un grand secours à l'amiral anglais, qui combattait contre un vaisseau de 84 portant le pavillon de Moharem-Bey (1). Ce dernier, ayant eu ses câbles d'embossage brisés, se tourna la poupe du côté de l'*Azow*; aussitôt 14 de nos pièces furent dirigées contre lui, et furent servies avec tant de succès dans cette direction, qu'elles en détruisirent la poupe au bout d'une 1/2 heure. Lorsque ensuite le feu prit à la cabine et à l'entrepont, et que l'équipage essaya de l'éteindre, les bordées de mitraille de l'*Azow* rendirent bientôt inutiles tous ses efforts, et le vaisseau ottoman, rapidement enveloppé par les flammes, ne tarda pas à sauter en l'air.

» L'*Azow* a eu tous ses mâts tellement criblés de boulets, qu'à peine pouvait-il porter ses voiles, malgré les fausses mâtures placées à la hâte; de plus, dans le corps du bâtiment seul, on a compté 153 trous de boulets, dont 7 dans la carène.

» Il serait impossible de ne pas rappeler à cette occasion les derniers mots que l'empereur a prononcés en quittant l'*Azow* : *si jamais vous êtes obligés de vous battre, j'espère que votre conduite sera digne de la Russie*. Ces mémorables paroles se sont accomplies dans toute leur étendue (2). Le témoignage loyal des Anglais, l'accueil si distingué et si prévenant que l'escadre de S. M. I. a reçu à Malte, en offrent une preuve non moins convaincante que flatteuse. » Malte, 26 novembre 1827.

(1) Commandant la flotte égyptienne. Sur 850 hommes dont se composait son équipage, 650 furent tués. — Lettre du secrétaire du Capoudan-Bey, 21 octobre 1827.

(2) Les Russes perdirent 59 hommes et eurent 139 blessés.

« Les rapports verbaux qui viennent de parvenir à l'amiral de Rigny, dit une relation écrite à bord de *la Syrène*, le 20 octobre, annoncent que ce vaisseau — *le Breslaw* — s'est conduit d'une manière brillante. Il s'est tenu sous voiles et s'est porté partout où le feu était le plus vif. Il a ensuite mouillé pour détruire des bâtiments turcs qui n'étaient pas encore rendus. Le commandant de la Bretonnière a été blessé assez dange-reusement (1), il a reçu de l'amiral russe les compliments les plus flatteurs sur sa belle manœuvre. »

A la chambre des Pairs, séance du 15 février 1828, lors de la discussion du projet d'adresse au Roi, le ministre des affaires étrangères, comte de la Ferronnais, prononça les paroles suivantes :

« Les escadres combinées avaient refoulé dans le port de Navarin, la nombreuse flotte du Pacha, dont une partie, malgré la promesse de ce chef, était sortie pour commettre de nouvelles hostilités. Il fallait s'assurer des moyens de réduire Ibrahim à l'inaction. Les escadres se présentèrent dans la rade même ; mais en se faisant précéder de paroles de paix et de l'envoi de plusieurs parlementaires. Les Turcs ne comprirent pas ou feignirent

(1) De la Bretonnière avait été blessé aux deux jambes par des éclats. Son second, M. de Longueville, Bon Jean François, capitaine de frégate, dut prendre le commandement du vaisseau. — « *Quel est le brave capitaine qui commande le Breslaw,* » dit le contre-amiral russe Hayden à M. Le Ray (et non Le Roy), aide de camp de l'amiral de Rigny. M. Le Ray l'ayant nommé : « Eh bien, mon cher, répondit l'amiral, vous le verrez avant moi, embrassez le de ma part, car son noble dévouement et le beau feu de sa batterie m'ont épargné beaucoup de sang. » L'aspirant Pocard Kerviler à son père. Lettre du 21 octobre 1827, p. 150.

de ne pas comprendre les intentions des amiraux ; ils osèrent attaquer. Le châtiment de cette audace fut prompt et terrible. Les trois escadres rivalisèrent de courage et d'honneur : et vous le savez, nobles Pairs, vous savez qu'aux yeux et de l'aveu de ses dignes émules, l'amiral français obtint une des palmes les plus brillantes de cette journée. »

M. le baron Charles Dupin, à la *Chambre des Députés*, dans la séance secrète du 5 mars 1828, s'exprimait comme suit.

..... « Si nos chambres législatives avaient un droit que possèdent les Chambres du Parlement Britannique, et dont elles viennent de délaisser l'usage, je voudrais être le premier à proposer aux députés un vote solennel d'actions de grâces pour l'amiral de Rigny, pour les capitaines Milius, de la Bretonnière, Robert, Morice, Hugon, Frézier et Turpin, qui commandaient le *Scipion*, le *Breslaw*, la *Syrène*, le *Trident*, l'*Armide*, l'*Alcyone* et la *Daphné*, et pour tous les officiers et pour tous les matelots français vainqueurs à Navarin.

» La charte, je le sais, vous interdit l'expression de vos sentiments et de vos vœux, directement transmis à la marine, à l'armée, aux magistrats, aux simples citoyens ; mais elle vous autorise à présenter au trône un vote d'actions de grâces au sujet des guerriers dont la vaillance est la gloire du royaume. Voici l'occasion d'user dignement de ce droit.

» Peut-être, Messieurs, Sa Majesté, justement flattée pour ses forces navales, d'un hommage ainsi rendu par les députés de la France, ordonnera que ce passage de votre adresse soit transmis à l'escadre victorieuse et lu

sur tous les bâtiments de l'Etat, afin de montrer à tous les équipages, à tous les états-majors, l'intérêt et la gratitude que leur vaillance fait naître dans les cœurs des mandataires de la France. »

Pour clore ce long récit, transcrivons les réflexions suivantes de l'amiral Codrington.

« Quand je pense à l'étendue de nos pertes, je le fais avec un extrême chagrin ; mais je me console en pensant que la mesure qui a causé la bataille était absolument nécessaire pour obtenir le résultat envisagé par le traité et que cette bataille a été entièrement engagée par nos adversaires. » 21 octobre 1827.

A. KERNÉIS.

BREST.—LES MAISONS

Les maisons 73 et 73^A, Grande-Rue, ancien terrain, des vieux fours de la Marine ou les maisons de Troulan.

Les personnes étrangères à la ville, en traversant la Grande-Rue, portent le plus généralement leurs regards vers les balcons en fer forgé qui ornent les fenêtres de la maison 73; dans la cour s'en trouve une autre numérotée 73^A. Elles ont, pour les Brestois, un intérêt historique, ainsi qu'on le voit à la lecture des titres de propriété mis à notre disposition par M. Hombron, conservateur du musée et membre de la Société Académique de Brest.

En effet, sur leur sol s'élevaient deux des six vieux fours abandonnés par la Marine vers 1678 environ. C'étaient ce que l'on nommait les six maisons de Troulan.

Voici la lettre que l'intendant de la marine Hubert de Champy, seigneur Desclouzeaux, adressait à Seignelay le 23 mars 1684 :

« Les anciens fours de la marine ayant été abandonnés, il fut permis aux sieurs de Favancourt, Courtin, d'Orinville, S^{te} Colombe, Olivier, médecin et Pocquelin, commis du trésorier, de s'y établir. Ils y ont fait quelques augmentations et dépenses. Ce qui était occupé par le dit sieur de Favancourt, l'est présentement par M. de

Béthune ; ce qui l'était par le sieur Courtin, l'est par le sieur de la Touche et celui du dit sieur de S^{te} Colombe, par le sieur de Massiac. Dans cet endroit il y a un petit jardin qui joint la maison, ainsi que Monseigneur le verra par le plan ci-joint ; de tout cela il n'y a aucun don. »

Les officiers du port disposèrent donc des vieux fours.

Antérieurement à 1684, ils furent occupés par les commissaires de la marine de Favancourt, Courtin, d'Orinville, l'ingénieur de S^{te} Colombe, Olivier, médecin, et Pocquelin, commis du trésorier, M. de Lubert. En 1684, les mutations suivantes s'opérèrent :

De Favancourt fut appelé à servir à Nantes (1), Courtin à Paris, et d'Orinville fut révoqué « *estant incomparable et peu appliqué à ses fonctions, S. M. luy a donné congé et ne se servira plus de luy.* » Le chef d'escadre de Béthune prit la place de Favancourt ; le commissaire de la marine de la Touche remplaça Courtin ; quant au logement de d'Orinville, il passa à l'ingénieur Siméon Garangeau, dont le nom n'a pas été donné par l'intendant, dans sa lettre du 24 mars 1684. L'ingénieur de Massiac, sieur de Kérébest, remplaça son frère, de Sainte-Colombe, décédé à Brest le 15 novembre 1682.

— Paroisse des Sept-Saints.

Chacun de ces officiers fit au *vieil four* qui lui était échu, toutes les augmentations, impenses et améliorations qu'il jugea nécessaires, et à ses frais ; mais le Roi n'abandonna pas ses droits.

(1) De Gastines passe à Nantes, en remplacement de Favancourt, 21 octobre 1684.

Ces vieux fours se trouvaient sur la terre *noble* de Keravel, acquise par le Roy le 27 febvrier 1636. Ils faisaient face au grand chemin de Brest (1640), plus tard la Grande rue, mais ils en étaient séparés par un espace assez étendu et voici approximativement leur position :

La concession de *Favancourt-Garangeau* commençait à la suite du marché de la ville (1683) (1), alors à la tête de la forme du bassin de Brest, et se prolongeait jusqu'à celle de *S^{te} Colombe-Massiac* qui, ainsi que nous l'avons vu, comportait un petit jardin. A travers cette dernière concession, on ouvrit ultérieurement la rue de la Voute, encore en projet en 1691 (2). Dès ce moment, la concession de Massiac forma deux lots. A la suite de ce dernier se trouvait le terrain Courtin-de la Touche, et celui du médecin Olivier. Il existait deux terrains Pocquelin : l'un qui était sa propriété personnelle, l'autre sur lequel se trouvaient les bureaux de M. de Lubert, dont il était le délégué.

Devant les vieux fours se prolongeait la corderie.

Des maisons s'élevèrent en assez grand nombre dans son voisinage. De là résultaient des chances d'incendie.

Le transfert de cet établissement fut arrêté en 1686, et l'emplacement choisi fut le rocher du Petit Lannouron — *la corderie basse actuelle*. — Jean Guilloteau fut l'adjudicataire des travaux, par marché du 15 juin 1686, transmis au ministre le 21 juin.

Parmi les avantages que le Roi fit à cet entrepreneur,

(1) Le deuxième à partir de 1683. *Bull. de la Soc. Ac. de Brest*, 1889-90, p. 169, renvoi n° 1.

(2) faisant face sur la Grande-Rue ainsi que sur celle de traverse qui doit être faite pour communiquer à Kéravel. 1691.

il lui abandonna la terre de Kéravel, et avec elle les vieux fours, ainsi que la corderie ; toutefois, il ne devait entrer en possession qu'après l'achèvement de la nouvelle. Elle fut désignée dès lors sous le nom de *vieille corderie*.

Le 6 août 1688, Jean Guilloteau céda son entreprise à Daniel Bédoy, architecte du Roy ; le 24 décembre même année, il vendit à Joseph de la Touche, conseiller du Roy, commissaire général de la marine, premier commis de M. le marquis de Seignelay, représenté par Charles de Clairambault, conseiller du Roy et contrôleur de la marine à Brest (1) :

une maison couverte d'ardoises, située au terroir et dépendances dudit Keravel au canton de Troulan, ayant 26 pieds au Roy de fasse avec un emplacement *au devant* (2) et sa cour *au derrière*, dans laquelle maison le sieur de la Touche a cy-devant demeuré et où était autrefois le four de la dite marine, donnant ladite maison,

du bout oriental, de la maison où demeure à présent le commis de M. le Trésorier général de ladite marine (3) ;

de l'autre bout, autre maison, où demeure M. de Massiac (4) à l'occident ;

(1) Occupée à l'origine par le commissaire de la marine Courtin. Lettre de Desclouzeaux, du 24 mars 1684.

(2) La façade de la maison donnait sur la *corderie*.

(3) Pocquelin.

(4) Le terrain de Massiac, succédant à son frère de S^t Colombe, faisait partie en arrière de celui de la maison 75 Grande rue et de celle faisant retour sur la rue de la Voute. Une portion de ce terrain fut prise ultérieurement pour la construction du bureau de l'inscription maritime, en 1828.

aux quels 26 pieds sont compris les deux pignons de la dite maison et le dit emplacement *au devant* et *cour au derrière* de pareille largeur et de la profondeur qui se rencontrera *entre la Grande rue et la rue qui sera derrière*, au devant de la vieille corderie.

C'est la partie occidentale de la maison de nos jours numérotée 73^A.

La maison de 1688 avait sa *cour au devant* ; elle donnait sur la Grande rue — *rue neuve de Seuil, Grande rue de Seuil, prolongement de celle ouverte en 1678 et passant devant la forme ou bassin de Brest* ; derrière existait une autre cour, et en plus un emplacement dont l'étendue serait arrêtée *lorsque la largeur de la rue à ouvrir à travers le Grand chemin de Brest aurait été déterminée*. C'est la grande rue de nos jours.

Pendant plusieurs années, deux rues parallèles ont porté le nom de *grande rue*, car l'une d'elles perdit promptement sa véritable dénomination : *Rue neuve de Seuil ou Grande rue de Seuil*. Aussi les contemporains en mentionnant cette rue dans les documents, n'omettaient pas de dire : *Grande rue, autrement de Seuil*. Chaque fois que dans les documents on ne trouve que le mot Grande rue, on peut être assuré qu'il s'agit de la *Grande rue actuelle* (1).

Le 23 avril 1694, M. de Lubert, trésorier général de la marine, acheta la maison de M. de la Touche.

Le 15 mai, de Lubert reçut commandement de payer 168 livres 15 sols pour les taxes imposées sur les propriétaires du Domaine de Brest. Le 3 juillet 1695, il fit *insi-*

(1) *Bull. de la Soc. Ac. de Brest*, 1889-90, p. 197, renvoi 5.

nuer, c'est-à-dire enregistrer son contrat ; il en fit faire *lecture et publication*, par exploits des 11, 18 et 25 décembre 1695 et obtint une sentence *d'appropriement* au siège royal de Brest, le 10 février 1696. C'était la série des formalités requises par la coutume de Bretagne pour constater les *bonnes et valables acquisitions*. Enfin, le 18 juillet 1699, il acquitta les droits de *Loods et ventes* dus au *voyer Prévost et sergent Féodé de Brest*. A ce moment cette charge était en la possession de la dame de Querenou ou Kerennou — Kérinou de nos jours — ; elle appartenait à la famille de Cornouailles (1) laquelle exerça cette charge de *voyer* de 1398 à 1789.

D'après un *Minu* du 15 juin 1549, la veuve d'Hervé de Cornouaille, seigneur de Kerenou, reconnaît tenir de S. M. les deux parts du *voyerage* de Brest, en raison de son office et des devoirs y attribués, de garder les malfaiteurs condamnés par la cour de Brest à quelque peine corporelle, de répondre de leurs personnes, de les conduire à ses frais de Brest à S^t Renan, et de les remettre au *voyer* de la cour du dit Saint Renan, pour qu'il exécute les sentences de celle de Brest (2).

En 1540, cette famille joignit à la charge ci-dessus, celle de *Prévot et de sergent Féodé*.

(1) Ancienne seigneurie portant d'azur à la fasce édentée d'argent, sceau de 1672 et qui possédait, d'après Guy Le Borgne, des droits et privilèges *hors le vulgaire dans la ville de Brest* par concession des ducs ; cette seigneurie passa plus tard dans la famille de Cornouaille.

Famille éteinte en 1822. *Bull. de la Soc. Ac. de Brest*, 1861-62, p. 257, note.

(2) Le passage et divers droits ou coutumes de Brest avant 1789, etc. *Bull. de la Soc. Ac. de Brest*, 1861-62, p. 258.

Le 16 mars 1695, le droit à percevoir sur les maisons et héritages de la ville et faubourgs de Brest, situés dans le fief de S. M. (1) furent remis à Domaine et payés à l'avenir sur le pied de huit deniers, sur lequel le sieur de Kerenou eut le dixième pour son droit de recette en qualité de Prévost et de sergent Féodé (2).

« J'ai su, écrivait l'intendant de la marine au ministre, le 28 septembre 1714, que ce droit appartenait autrefois au sieur de Quérinou ; je n'ai vu cependant aucun titre qui justifie la propriété de ce droit, et il y a quelque apparence que les Fermiers du Domaine veulent l'étendre au delà de ses bornes naturelles en voulant y assujétir même les vaisseaux du Roi, alors que S. M. trouve à propos de les vendre, d'autant plus que les secrétaires du Roi sont exempts de ce droit, et que quoiqu'ils achètent même un vaisseau particulier dans le port de Brest, ils n'en paient pas de Loods et ventes. Dès que les secrétaires du Roy (maison et couronne de France complément du titre) ont cette exemption, il paraît juste que les vaisseaux appartenant en propre à S. M. en jouissent pareillement. »

Un arrêt du Conseil du 27 mai 1789 accorda une somme de 152,000 livres au comte François du Rosel de Beaumanoir, ancien capitaine de vaisseau et gouverneur de la principauté de Léon, à Landerneau, à cause de la terre de Kerinou et du voyerage de Brest. Il avait épousé, à Saint-Louis de Brest, le 3 juillet 1752, Marie

(1) A Brest il y avait le fief de S. M. et celui de l'évêque de Léon, qui comprenait la presque totalité de la ville.

(2) *Bull. de la Soc. Ac. de Brest*, 1888-89, p. 120, renvoi n° 1.

Jeanne de Cornouaille (1) de la Palue (2), fille de Marie Charlotte de Cornouaille et de Antoine Le Borgne, seigneur de Trévidy et de la Palue.

Daniel Bedoy vendit, le 28 novembre 1694, à M. de Lubert, la maison provenant de Pocquelin : c'est celle dans laquelle il avait ses bureaux.

Cette maison avait été occupée antérieurement à 1684 par le commissaire de Favancourt ; il fut remplacé par le chef d'escadre des armées navales, comte de Béthune qui, en la cédant à Pocquelin, commis de M. de Lubert, se fit rembourser la somme de 2,800 livres pour toutes les augmentations, impenses et améliorations qu'il y avait faites. Cette cession avait eu lieu antérieurement à l'acte du 6 août 1688 par lequel Guilloteau, propriétaire de Keravel, transmit ses droits à Daniel Bedoy.

C'est la seconde portion de la maison 73 A.

La maison de 1694 est ainsi décrite :

La dite maison, cour derrière et emplacement au devant faisant partie des six maisons de Troulan scizes audit Brest, dans la Grande rue, cy devant de Seuil, contenant 25 pieds 9 pouces ou environ de face ou largeur, avec toute la profondeur depuis la sus-dicte rue jusqu'à la rue qui est derrière la dite maison faisant face à la vieille

(1) Paroisse de Saint-Louis de Brest.

(2) Mondragon, l'un des capitaines espagnols envoyés en 1488 par Ferdinand et Isabelle au secours de la duchesse Anne, épousa Francoise de la Palue, dame du dit lieu, en Landerneau, et de Trésiguidy, en Pleyben ; elle était fille d'Olivier, seigneur de la Palue, qui avait servi comme homme d'armes sous le maréchal de Rieux et sous le sire de Rohan, dans les guerres de la fin du x^v siècle ; il mourut au commencement du xvi^e siècle et fut enterré dans l'église de Beuzit où l'on voit encore son tombeau — inscription de la statue. — *Annuaire de Brest et du Finistère* pour 1842, p. 108, col. 1 et note.

corderie, tenant d'un côté au sieur Olivier (1), médecin du Roy et d'autre au sieur acquéreur à cause de l'acquisition qu'il a faite du sieur de la Touche, commissaire général et premier commis de M. de Pontchartrain, de la maison à luy vendue par le dit sieur Bedoy, qui est l'une des six maisons.

Le prix d'achat ne fut que de 1,500 livres, parce qu'il fut tenu compte de diverses charges dérivant de la transaction du 6 août 1688 entre Bedoy et Guilloteau.

Dans l'intervalle, une demoiselle Duval éleva une petite construction sur l'emplacement situé derrière la maison de 1694, plus clairement sur la Grande rue actuelle.

Il fut en conséquence stipulé dans le contrat que l'acquéreur, M. de Lubert, aurait la faculté de repetter contre la demoiselle Duval les jouissances qu'elle a eues pour raison de la maison qu'elle a fait construire sur le dit emplacement présentement vendu depuis la dite construction jusques à huy — aujourd'hui.

Bedoy était-il bien en droit de disposer de cet emplacement? L'intendant Desclouzeaux ne l'admettait pas, et l'étude du dossier semble lui donner raison. Quoiqu'il en soit, par acte du 2 mai 1699, M. de Lubert consentit que la demoiselle Duval demeurât dans la maison par elle construite, sa vie durant, à la charge de payer 6 livres de rente.

Au décès du trésorier général de Lubert, vers 1728, les deux maisons passèrent à son fils, Louis, conseiller du Roy en ses conseils, Président de la 3^e chambre des Enquestes du Parlement.

(1) Maison 71 Grande rue.

L'étendue de ce terrain était de 8 toises 2 pouces.

Entre cette propriété et la corderie existait un jardin qui devait être démoli en même temps que des constructions voisines similaires, afin de tracer une rue de 15 pieds, conformément aux ordres ministériels des 25 avril et 9 mai 1728. C'était un retour à un état de lieux antérieur. Vers 1686, en effet, on avait ouvert des deux côtés de la corderie *les rues de la Corderie et neuve de Seuil* ; (1) elles avaient eu pour but de faciliter les communications avec l'église paroissiale de Saint-Louis que Vauban avait placée *sur la hauteur et vue du port et de la rade*, dans le lieu appelé Quéravel, sur un terrain faisant actuellement partie de la cour du magasin général. (2) Le transfert de l'église à l'endroit actuel, (3) l'abandon

(1) Le long de Kéravel, indications portées au marché signé par l'entrepreneur Perrot le 2 juin 1687 ; pose de la première pierre le 25 août 1687. Paroisse des Sept Saints. — Rue de la Filerie, qui joint la vieille corderie. 21 juillet 1749.

(2) et que l'on commence l'année prochaine l'excavation de la montagne de Kéravel du côté du magasin général. 20 décembre 1743. 400 forçats employés à ce travail. 25 juin 1764. (A) 12 mineurs de la Compagnie de Chatebeau, sous les ordres du sieur Clément, lieutenant en 2^e pour l'extirpation de la montagne qui se trouve derrière le magasin général. 21 août 1783 (B).

(A) L'excavation de Keravel, qui a duré près de vingt-cinq ans, et à laquelle on a employé pendant deux ans 600 forçats, est une preuve de la longueur et de la dépense d'un pareil travail à exécuter par des forçats. Demande de mineurs pour ce travail. 24 octobre 1777. Conseil de marine à Brest.

(B) Rappelés parce qu'il existe dans les canonniers-matelots des sujets assez instruits des travaux de mine pour être employés avec succès aux excavations qui ont lieu à Brest. 15 septembre 1787.

(3) Les dépenses faites s'élevaient à 9,010 livres 5 sols..... ma foy, vous êtes de vrayes poules mouillées, vous — l'intendant et tous ceux de Brest — de n'avoir pas mieux soutenu cela. Vous verrez

du projet de place publique devant les six maisons de Troulan et l'ouverture de la Grande rue — la dernière — amenèrent la population à ne plus fréquenter les deux rues en question. Les propriétaires des maisons voisines s'accaparèrent du terrain qui y faisait face, y installèrent des jardins, des jeux de boules, des latrines, des hangards (5 août 1719). Les causes d'incendie pour la corderie se multipliaient. Le ministre prit les décisions de 1728; elles n'eurent pas de suite; on eut égard à quelques doléances présentées par des propriétaires influents et, en 1744, peu avant l'incendie de la corderie, en janvier, des ordres irrévocables étaient donnés pour la disparition de ces petites constructions.

En 1747, ces deux maisons étaient en la possession de Françoise Henriette Constance de Lubert, fille de Louis, époux de demoiselle Perrot, fille du premier gouverneur de Montréal et sœur de la comtesse de la Roche Allard (1).

Perrot, époux de la mère de M. Talon (2) était gouverneur de Montréal en 1670 (3) et de l'Acadie en 1684 (4).

Par contrat du 31 juillet, la demoiselle de Lubert

par les suites ce qui en arrivera, et que ceste église ne sera pas à beaucoup près si saine ny si commode qu'elle eust été en la laissant où je l'avais mise. 21 mars 1688. Vauban à l'intendant Desclouzeaux. Levot, *Histoire de Brest*, t. 1, pp. 261 et 262. 10 mai 1688.

(1) Charlevoix. *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, t. 3, p. 140.

(2) Talon, intendant de Hainaut, reçut le 21 mars 1665 les provisions d'intendant de l'Amérique en remplacement de Robert. — Charlevoix, t. 1, p. 380.

(3) Charlevoix, t. 1, p. 407.

(4) Charlevoix. t. 1, p. 494.

transporta sa propriété à Yves Augustin Bersolle, directeur des postes à Brest et négociant.

Cette propriété consistait : « en une maison ou grand corps de logis couvert d'ardoises, ayant deux petites cours derrière, donnant sur la vieille corderie, une grande cour au devant ouvrant sur la grande rue, en laquelle il y a une fontaine qui est encombrée, une petite maisonnette en ladite cour, à main droite en y entrant, ouvrant sur la dite grande rue autre appenty ou boutique à main gauche. »

D'après un Aveu et déclaration fourni au Roi le 31 janvier 1752, par Yves Augustin Bersolle, la petite maisonnette, à main droite en entrant, venait d'être remplacée par le pavillon actuel et, dans le même document, Bersolle annonçait la construction prochaine du pavillon similaire. On le voit, en effet, le 22 avril de la même année, proposer à la demoiselle Bacilaire, sa voisine, ancienne propriété S^{te} Colombe-de Massiac, aujourd'hui n° 75, de rétablir à ses frais le mur mitoyen des deux propriétés.

Voilà le n° 73 de la Grande rue.

Dans le courant de l'année 1782, Emmanuel Bersolle, fils du précédent, négociant également et directeur de postes à Brest, fit réédifier la maison 73 A.

Quant au jardin appartenant à cette propriété, il fut construit aux dépens du terrain de la vieille corderie et de la *rue neuve de Seuil, Grande rue de Seuil, Grande rue autrement de Seuil, cy-devant de Seuil*, longeant cette corderie sur l'un de ses côtés ; de l'autre était la *rue de la Corderie*, ce qui fit donner le nom de *rue neuve de la corderie* à l'ancien chemin conduisant de Brest à

Lambézellec et passant devant les trois pavillons qui terminaient cette corderie. C'est de nos jours la rue *Saint Louis* (1).

La corderie appartenant à Bedoy, comme substitué à Guilloteau, lui fut retirée par le Roy le 30 août 1689 ; elle demeura en activité jusqu'en 1744, époque à laquelle un incendie survenu dans la nuit du 31 janvier, la consuma en grande partie ainsi que l'horloge du Parc et le Magasin général. (2) Le terrain fut divisé en quinze lots, de la Voûte à la rue Saint Louis. 23 décembre 1748. Le premier lot, 15 toises 2 pieds 11 pouces 11 lignes, sur la place de la Médisance et sur la rue Saint Louis, fut retiré de la vente et donné, en 1752, par le Roi, à l'intendant de la marine Hocquart de Champagny. C'est la ligne de maisons bordant la place de la Médisance jusqu'à la rue Saint Louis, avec retour sur cette rue.

Sur la première partie de ce terrain, en 1727, le Roy était propriétaire de 9 toises 5 pieds 5 pouces ; c'était la fin de la corderie ; de ce point à la rue Saint Louis se trouvait un espace de 5 toises 3 pieds 3 pouces, propriété de la demoiselle Guimard, qui y avait élevé un pavillon empiétant de 4 pieds 8 pouces sur la place. Ce pavillon passa ensuite entre les mains du capitaine de vaisseau de Grandfontaine, qui en fit don par testament à l'hôpital général des pauvres. La marine l'acheta en 1734 et y logea le maître de la corderie et l'écrivain chargé de la tenue de la comptabilité.

(1) *Bull. de la Soc. Ac. de Brest*, 1889-90, p. 161, note.

(2) La perte dans l'incendie du magasin général, y compris le *Royal-Louis* — en construction devant l'édifice — jusqu'à ce jour, est de 571,784 livres. Le *Royal-Louis* peut être réparé avec 207,400 livres. L. des 1^{er} février et 15 décembre 1743.

Ce furent ces deux portions de terrain : 9 toises 5 pieds 6 pouces et 5 toises 3 pieds 3 pouces, soit 15 toises 2 pieds 11 pouces 11 lignes et 10 toises 3 pieds sur la rue Saint Louis qui constituèrent le 1^{er} lot, concédé à Hocquart. Le procès-verbal du 23 décembre 1748 portait à 2,106 livres 19 sols 7 deniers la valeur de ce terrain. L'intendant en vendit les deux tiers 12,000 livres, et sur le reste édifia une maison dont le revenu annuel était de 100 écus. (1)

Le surplus du terrain de la corderie fut mis en adjudication et Yves Augustin Bersolle se rendit acquéreur, le 8 octobre 1749, du 14^e lot, devenu le 13^e.

Jusqu'à la Révolution, ces deux maisons relevèrent noblement du domaine du Roy ; c'est pourquoi, à chaque mutation, le propriétaire nouveau fournissait aveu et déclaration au Roy notre souverain seigneur, devant nosseigneurs de la Chambre des Comptes, à Nantes ; en conformité de la déclaration royale du 16 mars 1695, il acquittait le droit de 8 deniers dû par toutes les maisons situées dans le fief de S. M ; enfin le prévost et sergent féodé de Brest, le sieur de Kerinou, percevait son 10^e.

Des formes d'administration nouvelles s'établirent et les détenteurs d'immeubles eurent l'obligation de s'y conformer.

Aucune difficulté ne survint jusqu'en 1829. Le propriétaire de l'époque, M. Louis Joseph Moreau, se vit l'objet de poursuites de la part du Préfet du département, non pas pour les maisons 73 et 73A, mais pour une petite maisonnette située dans le prolongement de la dernière et

(1) *Revue maritime et coloniale*, t. 60, p. 779.

numérotée 54^B, rue de Kéravel. Des assignations semblables furent remises à d'autres propriétaires de la Grande rue, possédant un immeuble du côté de la rue Kéravel, entre autres à celui de la maison 59, vis-à-vis une autre numérotée 50, rue de Kéravel.

M. Moreau et cet autre propriétaire furent vraisemblablement fort surpris de voir la prétendue qualification de domaine engagé donnée seulement à une portion de leurs terrains, celle qui bordait la rue Kéravel. En effet, l'autorité administrative semblait ne pas connaître l'origine de l'espace qui s'étend de la rue Kéravel à la Grande rue et compris entre la rue de Saint Louis et l'horloge du port. Là on était toujours à Kéravel, terre noble, réduite à 9 journaux, achetée en 1636 par le commandant de la marine de Poincy, au nom du Roy, payée 1,200 livres prélevés sur le revenant-bon, le reste de l'allocation accordée par l'autorité royale pour les victuailles des équipages de l'année 1635.

Dans cette circonstance, le mot de Roy était une formule ; il n'existait pas encore, en effet, d'administration bien régulière. Au fond cette terre fut achetée, comme nous le dirions de nos jours, par le département de la marine et payée avec des fonds qui lui étaient alloués pour le fonctionnement de son service. Le Roy ne s'en considérait nullement comme propriétaire, puisqu'en 1678 il fit autoriser quelques particuliers à édifier des maisons moyennant un cens — droit — versé dans la caisse du trésorier de la marine. Plus tard, lorsque le Roy décida la construction d'une nouvelle corderie, il céda à l'entrepreneur Guilloteau la terre de Kéravel avec autorisation de l'aliéner ainsi que la corderie qui était

édifiée sur cette terre. Puis Guilloteau céda ses droits à Daniel Bedoy ; ce fut ce dernier qui, en définitive, vendit le sol des maisons de Kéravel et de celles des rues de Saint Louis, de la Grande rue jusques et y compris la rue de la Voûte. (1) Le département de la marine de l'époque, au lieu de remettre comme on l'eut fait de nos jours tout ce terrain à l'administration des domaines, le plaçait beaucoup plus avantageusement pour ses intérêts. C'est une vérité qui peut être attestée par les administrateurs qui ont eu l'occasion de participer aux ventes de vieux matériel par l'administration des domaines.

Le 1^{er} août 1689, Daniel Bedoy vendit à François Lestobec, sieur du Plessix, un terrain et emplacement à bâtir maison, dans l'alignement de la Grande rue, — rue de Seuil — au dit Brest, dans les dépendances de Kéravel, contenant 26 pieds, joignant d'un côté l'emplacement du sieur Dechamp Le Norey Kersauson et de l'autre du

(1) 8 rangées de maisons — venelles Kéravel, — léguées à l'hôpital de la ville par Bedoy, suivant acceptation du bureau du 6 avril 1710, à la charge de trois livres par an de cheffente au Roy à chacun terme de Saint Michel, à commencer après le décès du sieur et dame Bedoy. Le contrat fut signé par Bedoy le 12 juin 1710 et ratifié le 1^{er} juillet par sa femme, Anne Olivier. Registre des Remontrances de l'hospice civil de Brest. Ce legs reçut son exécution au mois de septembre 1722, époque du décès de Bedoy. *Levot*, t. 3, p. 333. — Une lettre de Nantes, du 27 du mois de septembre, signée G. Bedoy, Prêtre et Taille, annonça la mort. « Comme nous sommes pleinement informés du don que feu M. Bedoy a fait à l'hôpital de Brest » d'une partie de la place de Kéravel, nous nous croyons obligés de » vous informer de la mort de M. Bedoy, que le Seigneur vient de » nous enlever, afin que vous entriez en jouissance du dit terrain » et que vous ayiez soin de faire acquitter les prières convenues » entre vous et lui. Nous le recommandons à vos prières. Nous » sommes avec respect, etc. »

sieur Jean Le Melier, maistre écrivain, vis-à-vis la maison du sieur Saupin avec toute la profondeur depuis la dite Grande rue jusqu'à la rue derrière — Grande rue actuelle — le dit — emplacement — devant la vieille corderie qui sera de 3 toises relevant du fief du Roy.

La corderie fut, comme nous l'avons vu, retirée à Bedoy ; elle demeura en activité jusqu'à l'incendie de 1744. En 1758, son terrain fut divisé en 15 lots, et adjugés en 1749.

C'est sur ce sol ainsi acquis, que furent élevées les maisons 54^B et 50 rue Keravel.

Toutes les maisons de la terre de Kéravel, telle que nous l'avons décrite, se trouvaient hors du fief de l'Evesque de Léon et qui acquittaient le droit particulier à la juridiction des Régaires de saint Goueznou ; celles de Keravel versaient leur cens au domaine du Roy, à partir de 1695, parce qu'elles se trouvaient dans le fief de S. M. ; mais la terre de Keravel ne faisait pas partie du domaine de la Couronne et l'administration des domaines de 1829 avait tout simplement engagé le Préfet du département dans une poursuite inopportune.

Quoi qu'il en soit, voici le récit des tribulations éprouvées par M. Moreau :

Comme détenteur d'une maison située à Brest, rue Keravel, 54^B, construite sur un terrain provenant du domaine de la Couronne, concédé en 1686, à un nommé Guilloteau, M. Louis Joseph Moreau, était invité par exploit du 31 mars 1829, en exécution de l'article 7 de la loi du 12 mars 1820, à se conformer aux articles 13, 14 et 15 de la loi du 14 ventôse an VII.

Cette concession, disait le Préfet, se trouve comprise

dans la révocation des aliénations du Domaine de l'Etat prononcée par l'article 4 de la loi du 14 ventôse, an VII.

En voici le texte :

Toutes les aliénations, mêmes celles qui ne contiennent aucune clause de retour ni réserve de rachat, et qui, postérieures à l'édit de février 1566, n'ont pas été autorisées par des Assemblées nationales, sont et demeurent révoquées.

« La loi du 14 ventose, an VII — 4 mars 1799 — dit
» Levot (1) obligea les engagistes ou possesseurs de
» biens aliénés par le domaine de l'Etat avant 1789, à faire
» dans un mois la déclaration des fonds engagés, et à
» payer en numéraire le quart de la valeur de ces fonds,
» au moyen de quoi ils seraient reconnus propriétaires
» incommutables et assimilés de tous points aux acqué-
» reurs de biens nationaux.

» Ni cette loi ni celle du 16 pluviôse, an VII — 5 fé-
» vrier 1804 — qui avait prorogé le délai assigné pour
» faire leurs déclarations, ne furent exécutées ; mais ni
» l'une ni l'autre n'ayant été abrogées, application pou-
» vait en être faite dans le cours de trente années, à
» partir de la promulgation de la première. C'est ce que
» voulut la loi du 12 mars 1820 qui, après avoir pro-
» noncé l'entière libération de diverses classes d'ac-
» quéreurs du domaine de l'Etat, prescrivit d'exécuter
» la loi de ventôse contre les engagistes qui devien-
» draient propriétaires incommutables s'ils n'étaient pas
» mis en demeure, en temps utile, d'obéir à cette loi. »

(1) Les Francs Fiefs et les Loods et Ventes à Brest avant 1789
Annuaire de Brest 1869-70, page 39.

M. Moreau et le propriétaire de la maison n° 59, n'ayant pas fait les déclarations ci-dessus exigées, se virent signifier un nouvel exploit, à la date du 1^{er} Juillet 1842, avec déclaration par l'administration des Domaines qu'elle poursuivrait, en vertu de la dite loi, la vente des maisons dont ils étaient détenteurs.

Un jugement du tribunal civil de Brest, du 12 avril 1843, donna gain de cause aux prétentions du fisc.

Un arrêt de la Cour Royale de Rennes du 4 juin 1844 réforma ce jugement, déclara tardive et inefficace la sommation du 24 mars 1829 (1).

Voici en quels termes le journal l'*Armoricaïn* du 8 juin 1844, n° 1691, donnait avis de cette heureuse nouvelle :

« Les nombreuses familles de notre ville, intéressées dans l'affaire des prétendus domaines engagés du quartier Keravel, apprendront avec une vive satisfaction que la Cour Royale de Rennes vient de réformer le jugement rendu le 12 avril 1843, par le tribunal de première instance de Brest, et qui donnait gain de cause aux prétentions du fisc. L'arrêt de la Cour de Rennes est d'autant plus remarquable qu'il a été rendu sur les conclusions du ministère public. Il se fonde, entre autres moyens, sur le point de droit, habilement développé en première instance (2), de la déchéance de l'Etat, par suite de la non justification de la promulgation dans le département du Finistère, de la loi de Ventôse an VII, sur les domaines

(1) *Armoricaïn*, journal de Brest et du Finistère, 20 juillet 1844, n° 1709.

(2) Par MM. de Coatpont et de Bourayne.

engagés. Or, ce principe déjà consacré par la jurisprudence de la Cour suprême, mettra désormais à l'abri des poursuites du fisc tous les engagistes du département. »

A. KERNÉIS.

CONFÉRENCES

FAITES DANS LA SALLE DE LA BOURSE

Pendant l'Année 1897

- I. — 15 janvier. — *La linguistique*, par M. LABOUESSE, professeur au Lycée.
- II. — 22 janvier. — *Les massacres d'Arménie*, par M. VALLAUX, professeur au Lycée.
- III. — 29 janvier. — *Illusions et réalités à la foire de Chercheville*, par M. DELA-
LANDE, professeur au Lycée.
- IV. — 5 février. — Victor Hugo : *La légende des
Siècles. L'épopée et le symbole
dans l'épisode « le Satyre, »* par
M. LABOUESSE.
- V. — 19 février. — *Cham*, causerie anecdotique, par
M. GUÉNEAU DE MUSSY.
- VI. — 26 février. — *Quinze jours en Suisse*, par
M. VALLAUX.
- VII. — 5 mars. — *Le système dramatique d'Alexan-
dre Dumas fils*, par M. LAN-
GERON.
- VIII. — 19 mars. — *La parole et la pensée; caractères
et transformations de la langue*,
par M. ENOCH, professeur au
Lycée.

IX. — 2 avril. — Paul Verlaine : *L'homme et le poète*, par M. HART DE KEATING, élève-commissaire de la marine.

COMPTE DE GESTION

PRÉSENTÉ AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DANS SA SÉANCE DU 30 JUIN 1897

POUR L'ANNÉE 1896-1897

Par le Trésorier de la Société

RECETTES

1° En Caisse au 30 juin 1896	77 fr. 92
(Voir le <i>Bulletin</i> 95-96, pages 412 et 413)	
2° Intérêts annuels des titres de rente de la Société	110 »»
3° Cotisations des membres de la Société, perçues pendant l'année	1.635 »»
4° Subvention municipale annuelle	300 »»
5° Recettes diverses (Vente de <i>Bulle-</i> <i>tins</i> , etc.)	12 70
TOTAL DES RECETTES.	2.135 fr. 62

DÉPENSES

1° Loyer, impôts et assurance.	302 fr. 01
2° Impression du <i>Bulletin</i> et imprimés divers.	1.365 25
3° Conférences et soirées	79 »»
4° Correspondance et frais de biblio- thèque	57 »»
5° Concierge de la bibliothèque (Mois du)	240 »»
6° Dépenses diverses	58 »»
TOTAL DES DÉPENSES.	2.101 fr. 26

BALANCE

Recettes	2.135 fr. 62
Dépenses	2.101 26

RESTE EN CAISSE.. . . . 34 fr. 36

Plus 3 fr. 64 sur le livret de la Caisse d'épargne.

NOTA. — La Société possède en outre deux titres de rente 3 o/o sur l'État français de 110 fr. de rente, ce qui représente au cours normal un capital de 3,666 fr. 66.

Brest, le 30 juin 1897.

Le Trésorier,

E. FOURNIER.

Vu et approuvé par les membres du bureau de la Société présents à la séance du 30 juin 1897 et à la réunion générale annuelle du 5 juillet 1897.

Le Président,

ED. LANGERON.

Les Vice-Présidents,

A. DE LORME, D^r HÉBERT.

Les Secrétaires,

L. CAVALIER, P. GOOD.

L'Archiviste,

A.-A. KERNEIS.

LISTE DES MEMBRES

COMPOSANT

LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

EXERCICE 1896 - 1897

Président d'Honneur : M. le Vice-Amiral BARRERA,
C. ✱, O. U, commandant en chef, Préfet maritime du
2^e arrondissement.

BUREAU ÉLU LE 1^{er} JUILLET 1896

Président : M. LANGERON (E.), O. U, Professeur
d'histoire au lycée de Brest.

1^{RE} SECTION

SCIENCES

Vice-Président : M. le docteur BRÉMAUD (P.), ✱, U,
Médecin principal de la Marine.

Secrétaire : M. GOOD, Pharmacien civil.

2^{ME} SECTION

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

Vice-Président : M. HÉBERT (J.), Docteur-Médecin,

Secrétaire : M. MAURER, Avocat.

3^E SECTION

GÉOGRAPHIE

Vice-Président : M. DE LORME (A.), O. U, Professeur
au lycée de Brest.

Secrétaire : M. CAVALIER, Pharmacien de la Marine.

Bibliothécaire-Archiviste : M. KERNÉIS (A.-A.), ✱,

Sous-Commissaire de la Marine, en retraite.

Tresorier : M. FOURNIER (P.-E.), ✱, ancien Avoué.

COMITÉ DE PUBLICATION

1^o LES MEMBRES DU BUREAU.

2^o MM. GUENEAU DE MUSSY, Avocat.

MARÉCHAL, ✱, Médecin principal de la
Marine, en retraite.

BOURGEOIS, O. ✱, Lieutenant-Colonel d'Ar-
tillerie territoriale.

AUDOUARD, Capitaine du Génie.

BAILLY, U, Professeur au Lycée.

M^me PERDRIEL-VAISSIÈRE.

LEMOINE, O. ✱, Pharmacien en chef, en
retraite.

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

LAFONT, G. C. ✱, U, Vice-Amiral, en retraite.

DUBURQUOIS, G. O. ✱, Vice-Amiral, en retraite.

JOUBERT, O. U, Avoué honoraire, à Saint-Brieuc.

ZÉDÉ, G. O. ✱, Vice-Amiral, en retraite.

DE LA JAILLE, C. ✱, Vice-Amiral.

BESNARD, C. ✱, Vice-Amiral, Ministre de la Marine.

MEMBRES HONORAIRES

MM.

THOUAR (Arthur), U, Voyageur géographe.

DE LESSEPS (Ferdinand), G. C. ✱.

SAVORGNAN DE BRAZZA, O. ✱, Capitaine de frégate.

COTTEAU, Voyageur géographe.

MEMBRES RÉSIDENTS

MM.

ABALAN, Juge au Tribunal de Commerce, rue de Paris, 36, en Lambézellec.

ALLAIN (L.), Avoué, rue Neptune, 2.

ALLANIC, ✱, O. U, Professeur honoraire de Philosophie, rue de Siam, 63.

ALLANIC, O. ✱, Médecin en chef de la Marine, en retraite, rue de Siam, 63.

5 ALLEGRE, Professeur de musique, rue de Siam, 61.

ANJOT, U, Professeur au Lycée, rue d'Algésiras, 12.

ARDOUIN, Agent comptable de la Marine, rue Ornou, 10.

ARNOULT (Mme), place de la Halle, 9.

ANTOINE (Louis-Charles), O. ✱, Ingénieur de la Marine de 1^{re} classe, en retraite, rue Voltaire, 17.

10 AUDOUARD, Capitaine du Génie, rue du Château, 56.

BAHON, Sous-Ingénieur de la Marine, rue d'Aiguillon, 25.

BAILLY, U, Professeur au Lycée, rue Ducouédic, 4.

BAISNÉE, Négociant, rue de la Rampe, 55.

BARON, Pharmacien civil, Grand'Rue, 9.

15 BASTIT (Michel), Propriétaire, rue Voltaire, 8.

BAUDOUIN (Mlle), à Kérinou-Lambézellec, 179.

- BENOIT, *, Négociant, ancien Président du Tribunal de Commerce, Membre de la Chambre de Commerce, rue de la Mairie, 12.
- BERGER (Charles-Victor), *, O. , ancien Médecin de la Marine, Adjoint-Maire, rue de Paris, 54.
- BERNIER (Alfred), ancien Médecin de la Marine, rue Kléber, 1 bis.
- 20 BERRÉHAR, Pharmacien civil, à Saint-Renan.
- BIACABE (Armand), Propriétaire, rue Foy, 5.
- BIZIEN (Edmond), Juge au Tribunal de Commerce, rue de Paris, 51.
- BLAREZ, Chef de bataillon, au 19^e de ligne, rue de la Mairie, 2.
- BODET, *, Médecin principal de la Marine, rue de Siam, 26.
- 25 BOELLE (Mme Léon), rue Traverse, 14.
- BOHY, Professeur de musique, rue de Siam, 34.
- BONAMY (Léon), Propriétaire, rue Traverse, 1.
- BONNEAU (Paul), *, Agent Comptable principal de la Marine, en retraite, rue d'Algésiras, 21.
- BOURGEOIS, O, *, Lieutenant-Colonel d'Artillerie territoriale, rue d'Aiguillon, 38.
- 30 BRÉMAUD, Architecte, rue de Paris, 41.
- BRÉMAUD (Paul), *, , Médecin principal de la Marine, rue de la Rampe, 25.
- BRETON (Paul), Négociant, rue Armorique, 40.
- BURNETT-STEARS (M^{me}), rue de la Rampe, 31.
- CANY (M^{me}), rentière, rue Foy, 11.
- 35 CARADEC (Théophile), , Docteur-Médecin, rue de la Mairie, 15.
- CARON, Greffier, rue de Paris, 107.

- CARRIVE (Paul), Négociant, rue de la Rampe, 46.
CAVALIER, *, Pharmacien de la Marine, rue d'Aiguillon, 52.
CHABAL (Abel), Architecte, rue de la Rampe, 46.
40 CHALMET, Docteur-Médecin, à Landerneau.
CHARPENTIER, O. *, Capitaine de vaisseau, rue du Cours-Dajot, 15.
CHASTENET DE PRÉFORT, Directeur du câble franco-américain, rue du Château, 32.
CHÉDEVILLE (Alexandre-Louis), C. *, Directeur des Constructions Navales, en retraite, rue Neptune, 3.
CHEVILLOTTE (Charles), Négociant, ancien Député, cité d'Antin, 2.
45 CHIC (Léon), *, *, Chef de musique des Equipages de la Flotte, en retraite, rue Voltaire, 31.
CLÉREC, Avocat, rue Saint-Yves, 24.
COLLARD-DESCHERRES, Chef de bataillon d'Infanterie de marine, en retraite, r. Traverse, 17.
COLLOT-BÉRANGER, Avocat, r. de la Rampe, 51.
COMME, *, Médecin en chef de la Marine, rue de la Rampe, 37.
50 CORBÉ, Pharmacien civil, à Brest, r. de Paris, 148.
CORNUT-GENTILE (I.-J.-A.), O. *, Capitaine de vaisseau, place du Château, 5.
DELALANDE (Julien), Professeur au Lycée, rue du Château, 62.
DELESTRE (Paul), Rentier, rue du Château, 15.
DELOBEAU, *, Avoué honoraire, Sénateur et Maire de Brest, rue d'Aiguillon, 54.
55 DENOUEL, Propriétaire, rue de la Porte, 77.

- DESHAYES (A.), Négociant, Juge au Tribunal de Commerce, rue de Paris, 35.
- DIDELOT (M^{me} la baronne), Rampe, 19.
- DUCHATEAU (A.), *, Médecin en chef de la Marine; rue d'Aiguillon, 2.
- DUVAL (Jean-Charles-Marcellin), C. *, Directeur du Service de Santé de la Marine, en retraite, rue Colbert, 26.
- 60 ÉLY-LABASTYRE, Négociant, rue de la Rampe, 53.
- FALLIER (Louis-Constant), O. *, Docteur-Médecin, rue du Château, 6.
- FARVACQUES, Docteur-Médecin, rue de Paris, 10, Lambézellec.
- FOUCARD, Notaire, rue de la Mairie, 15.
- FOURNIER (P.-E.), *, ancien Avoué, rue Saint-Yves, 33.
- 65 FOUCAULT, O. *, Capitaine, en retraite, ancien Receveur municipal, rue de la Rampe, 33.
- FRÉVILLE, O. *, Ingénieur des Constructions navales, cité d'Antin, 4.
- FRIOCOURT, *, Inspecteur de la Marine, rue Saint-Yves, 13.
- FRIOCOURT, O. *, Médecin en chef de la Marine, place Latour-d'Auvergne, 14.
- FROIDEVEAUX, Juge de paix, rue Vauban, 1.
- 70 GALACHE (François), C. *, Contre-Amiral, en retraite, rue d'Aiguillon, 54.
- GALMICHE, Industriel, à Plonévez-Porzay.
- GAUTIER (M^{me} Eugène), rue de la Mairie, 21.
- GAYET, *, Médecin principal de la Marine, rue du Château, 42 bis.

- GEFFROY, Pharmacien de la Marine, rue de la
Mairie, 23 bis.
- 75 GEIL (Gustave), Colonel d'Infanterie de Marine,
cité d'Antin, 5.
- GÉRARD (Victor), Avoué, rue de Siam, 24.
- GHILINO, Propriétaire, à Kerhuon.
- GLEIZES DE FOURCROY (Charles-Philippe), O. *,
Inspecteur en chef de la Marine, en retraite, rue
Voltaire, 36.
- GOEZ, O. * Capitaine de vaisseau, rue du Châ-
teau, 48.
- 80 GOUBET, *, Sous-Commissaire de la Marine, rue
Voltaire, 15.
- GOUYET (L.-M.), Professeur à l'Ecole navale, rue
Voltaire, 25.
- GOOD, Pharmacien civil, rue de la Rampe, 37 bis.
- GRALL, Pharmacien civil, rue de Siam, 49.
- GRENETIER, Négociant, rue de Siam, 59.
- 85 GUENEAU DE MUSSY, Avocat, rue Voltaire, 40.
- GUICHON DE GRANDPONT, C. *, Commissaire
général de la Marine, en retraite, rue Foy, 7.
- GUYADER, Docteur-Médecin, rue de Paris, 83.
- HAMON, Notaire, rue de Siam, 43.
- HARDROUYÈRE (DE LA), Percepteur de la ville
de Brest, rue du Château, 42
- 90 HÉBERT (Jules), Docteur-Médecin, rue d'Ai-
guillon, 6.
- HOMBRON (H.), U, Conservateur du Musée de
Brest, Grand'Rue, 73.
- IMHOFF (V.), *, Capitaine de Frégate, rue de la
Mairie, 5.

- JEHANNE, *, Médecin de la Marine, en retraite,
rue de Siam, 55.
- JOUBERT, O. , Avoué honoraire, rue Château-
briand, 12, Saint-Brieuc.
- 95 KERDONCUFF, Commissaire-Adjoint de la Marine,
rue Voltaire, 15.
- KERMAREC, O. *, Colonel d'Artillerie, en retraite,
rue Voltaire, 4 bis.
- KERNÉIS (A.-A.), *, Sous-Commissaire de la
Marine, en retraite, Grand'Rue, 74.
- KERROS (Edouard DE), Négociant, Agent consu-
laire, rue du Château, 19.
- LALLEMAND (M^{me}), à Camfroul.
- 100 LALUBIN, Lieutenant-Colonel au 13^e régiment d'In-
fanterie de Marine, à Tananarive (Madagascar).
- LAMARQUE, ancien Notaire, Conseiller d'arron-
dissement, rue de Siam, 19.
- LANGERON (Edouard), O. , Professeur honoraire
de l'Université, rue Vauquelin, 5, Paris.
- LE BAIL, Pharmacien civil, place Latour-d'Au-
vergne, 12.
- LE BESCOND DE COATPONT, Avocat, rue de
Siam, 14.
- 105 LE BEURRIER fils, Négociant; rue de Brest, 2, en
Lambézellec, et rue d'Aiguillon, 38
- LE BORGNE DE KERAMBOSQUER, O. *, Contre-
Amiral, rue Voltaire, 22.
- LE GUEN (Madame), Rentière, rue du Château, 31.
- LE GO (E.), Rentier, rue de Siam, 65.
- LEHIDEUX (A.-M.-E.), Négociant, rue St-Yves, 19.
- 110 LE HOUERF, Négociant, rue d'Algésiras, 9.

- LE JANNIC DE KERVIZAL, Rentier, au château de Lesgall, en Lesneven, et rue de la Rampe, 43.
- LE JEUNE (Constant), Notaire honoraire, rue de la Rampe, 25.
- LE LOARER (P.-M.), O. ✱, Capitaine de frégate, en retraite, rue de la Rampe, 1.
- LE LOUP DE VARENNE, Propriétaire, rue du Château, 37.
- 115 LE MEILLOUR, Lieutenant d'Infanterie de Marine, rue Neptune, 2.
- LE MOINE (E.-J.-T.), O. ✱, Pharmacien en chef de la Marine, en retraite, rue de Siam, 117.
- LE MONNIER (M^{me} Henri), rue Voltaire, 31.
- LE PIVAIN (René), Négociant, Juge au Tribunal de Commerce, rue de la Rampe, 5.
- LEVOT - BÉCOT, Propriétaire, rue Chaussée-d'Antin, 20, Paris.
- 120 LORME (A. DE), O. ☉, Professeur au Lycée, rue de la Rampe, 50.
- LORSA, ancien Négociant, rue d'Aiguillon, 42.
- LOUVET, Pharmacien en chef, Grand'Rue, 32.
- LULLIEN, Juge suppléant au Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 26.
- MARÉCHAL (F.-M.-J.), ✱, Médecin principal de la Marine, en retraite, rue de la Mairie, 2.
- 125 MARFILLE, Négociant, Président du Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 49.
- MARION, ✱, ☉, ancien Médecin de la Marine, Bibliothécaire de la Ville, rue du Château, 37.
- MATHIEU (Etienne-Jean-Ernest), O. ✱, Capitaine de vaisseau, en retraite, rue de la Rampe, 37 bis.

- MAURER, Avocat, Docteur en droit, rue de la Rampe, 5.
- MERLANT, O. *, Inspecteur en chef des Services Administratifs de la Marine, rue Duguay-Trouin, 18 bis.
- 130 MILIN, Receveur des Postes, en retraite, rue Voltaire, 28.
- MINIAC (DE), Directeur des Travaux hydrauliques, place du Château, 13.
- OLLIVIER, *, Sous-Commissaire de la Marine, rue du Château, 2.
- OLLIVIER (Henry), Lieutenant au 2^e de Marine, rue Voltaire, 13.
- PAILLET, Négociant, place Ornou, 1.
- 135 PARIN-LAMARQUE, Négociant, rue du Château, 47.
- PASSINI père, Propriétaire, rue du Moulin, 31.
- PERDRIEL-VAISSIÈRE (M^{me}), rue de Paris, 30.
- PESLIN, O. *, Professeur au Lycée, rue de Siam, 55.
- PETHIOT, Médecin, au Conquet.
- 140 PIÉBOURG, *, Lieutenant-Colonel d'Artillerie de terre, rue Voltaire, 27.
- PINÇON, Photographe, rue de Siam, 65.
- PITEL Négociant, rue Saint-Yves, 11.
- PITTY, Chimiste, rue du Château, 28.
- POMPERY (DE), rue Saint-Vincent-de-Paul, 5, Paris.
- 145 POULLAOUËC, Notaire, rue de Siam, 30.
- RAMBAUD, Pasteur protestant, rue de la Mairie, 24 bis.
- RÉGURON, Négociant, rue de la Rampe, 10.
- RENAUT, Pharmacien, Grand'Rue, 42.

- RIGUBERT, Médecin de la Marine, rue de Siam, 65.
- 150 RIVET (L.-J.), O. ✱, Capitaine de vaisseau, rue du Château, 15.
- ROBERT fils, Libraire, rue d'Aiguillon, 44.
- ROLLAND, Avoué, rue de la Rampe, 12.
- ROSUEL, Entrepreneur, rue du Château, 15.
- ROUGET, Sous-Directeur de la Compagnie du Gaz, rue du Château, 20.
- 155 ROULLIN, Lieutenant de vaisseau, rue Duguay-Trouin, 5.
- SAGOLS, Officier d'Infanterie de Marine, à Second (Soudan.)
- SANQUER, ✱, Négociant, Adjoint-Maire, Capitaine du Génie, en retraite, rue de Paris, 46.
- SEGONDAT, Contrôleur des Contributions directes, rue Voltaire, 1.
- SILGUY (M^{me} la comtesse DE), rue du Château, 33.
- 160 SIMOTTEL (Robert), rue Vauban, 1.
- THIERRY, Négociant, rue Traverse, 18, et au Merle-Blanc.
- TONNENS, Chirurgien-Dentiste, rue de la Mairie, 24.
- TOUBLANC, Négociant, rue Algésiras, 19.
- TOREU (M^{lle}), rue Duguay-Trouin, 3.
- 165 TROBRIANT (Comte Alphée DE), Sous-Inspecteur de l'Enregistrement, rue de la Rampe, 14.
- TROBRIAND (Denis DE), ✱, Capitaine de frégate, rue de Traverse, 7.
- VALLEAU, Professeur au Lycée, place Amiral-Linois, 11.
-

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

- AUBERTIN (Emile), Aide-Commissaire, à Cherbourg.
- BERTIN, O. ✱, Directeur des Constructions navales, à Paris.
- CALVET, O. ☿, Professeur d'histoire au Lycée Michelet, à Vanves.
- CLAPARÈDE, Ingénieur, à Paris.
- 5 COMBETTE, ✱, O. ☿, Inspecteur général de l'Instruction publique, à Paris.
- DALIMIER, Proviseur au Lycée Michelet, à Paris.
- D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
- DAURIAC (Lionel), ☿, Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.
- DAURIAC, ✱, Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- 10 DELAUAUD, O. ✱, O. ☿, Pharmacien inspecteur de la Marine.
- DENNIÈRE, Archéologue, en retraite, à Paris.
- DERAUGLAUDRE, Professeur d'agriculture, à l'Université Catholique de Lille.
- DESCHANEL, ☿, ancien Sous-Préfet de Brest, député.
- DEVAUX, Professeur de Physique, au lycée de Lorient.
- 15 DUCHATELIER (Paul).
- DUPUIS, O. ✱, Contre-Amiral, rue de Berlin, 6, à Paris.
- FIERVILLE, O. ☿, Proviseur, en retraite.

- FLEURIOT DE LANGLE, C. *, Contre-Amiral,
en retraite.
- GARNAULT, *, ⚔, Examineur de la Marine, en
retraite, à Paris.
- 20 GAUGUET, Publiciste, à Paris.
- GUENNOU, Publiciste, 33, rue Linnée, à Paris.
- HÉLAIN, *, Agent-Comptable principal de la Ma-
rine, à Paris.
- HERLAND, Chimiste, Pharmacien, à Concarneau.
- JARRY, O. *, Recteur de l'Académie de Rennes.
- 25 JOUAN, O. *, O. ⚔, Capitaine de vaisseau, en
retraite, à Cherbourg.
- KERVILER, *, Ingénieur en Chef des Ponts et
Chaussées, à Saint-Nazaire.
- KLEINHANS (M^{lle}), Professeur à Sainte-Barbe, à
Paris.
- LANGERON (Maurice), Botaniste, à Dijon, rue
Chabot-Charny, 79.
- LE BALLE, O. ⚔, Inspecteur d'Académie, à La
Roche-sur-Yon.
- 30 LE GROS, O. *, Colonel d'Infanterie de Marine,
en retraite.
- LE JANNE, *, Pharmacien de la Marine.
- LOUDUN, Bibliothécaire à la Bibliothèque de
l'Arsenal, à Paris.
- LOZÉ, O. *, ancien Sous-Préfet de Brest, Amba-
sadeur de France, à Vienne.
- LOYER, O. ⚔, ancien Professeur au Lycée de Brest.
- 35 LUZEL, *, ⚔, Archiviste du Finistère.
- MILLIEN, Architecte à Beaumont - Laferrière
(Nièvre).

MILNE, Professeur d'Anglais au Lycée Henri IV.

NEIS, Médecin de la Marine, à Smyrne.

ORTOLAN, *, Lieutenant de Vaisseau.

40 PARIS, C. *, Général de brigade.

PIÉDANIEL, Homme de lettres, à Paris.

SAULNIER, *, Conseiller à la Cour de Rennes.

THOMAS (Félix), O. U, Professeur au Lycée de
Versailles.

VIEL DE HAUTMESNIL (l'abbé Emile).

WILLOTTE, Ingénieur en chef des Ponts et
Chaussées, à Vannes.



Listes des Académies, Sociétés Savantes

AVEC LESQUELLES SE FAIT L'ÉCHANGE DU BULLETIN

(Ordonnance royale du 16 mai 1847)

1^{re} SECTION. — GÉOGRAPHIE

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

- 1 BOUCHES-DU-RHONE : *Marseille*. — Société de Géographie.
- 2 — *Montpellier*. — Société Languedocienne de Géographie.
- 3 COTE-D'OR : *Dijon*. — Société Bourguignonne d'Histoire et de Géographie.
- 4 CHARENTE-INFÉRIEURE : *Rochefort*. — Société de Géographie.
- 5 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société de Géographie commerciale.
- 6 GARONNE (Haute) : *Toulouse*. — Société de Géographie.
- 7 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société de Géographie.
- 8 LOIRE-INFÉRIEURE : *Saint-Nazaire*. — Société de Géographie commerciale.
- 9 — *Nantes*. — Société de Géographie commerciale.
- 10 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Société de Géographie de l'Est.
- 11 MORBIHAN : *Lorient*. — Société Bretonne de Géographie.

- 12 NORD : *Douai*. — Union Géographique du Nord de la France.
- 13 — *Lille*. — Société de Géographie.
- 14 RHONE : *Lyon*. — Société de Géographie.
- 15 SEINE : *Paris*. — Société de Géographie.
- 16 — *Paris*. — Revue de Géogr. internationale.
- 17 — *Paris*. — Société de Géographie.
- 18 — *Paris*. — Société des Etudes coloniales et maritimes.
- 19 — *Paris*. — Bibliothèque des Sociétés savantes.
- 20 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société de Géographie commerciale.
- 21 — *Rouen*. — Société Normande de Géographie.
- 22 VAR : *Toulon*. — Société de Géographie.
- 23 CONSTANTINE : *Constantine*. — Société de Géographie.

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

- 24 ANGLETERRE : *Manchester*. — Manchester Geographical Society.
- 25 BELGIQUE : *Bruxelles*. — Société Royale belge de Géographie.
- 26 — *Anvers*. — Société Royale de Géographie d'Anvers.
- 27 BRÉSIL : *Rio de Janeiro*. — Sociedade de Geographia de Lisboa do Brazil.
- 28 EGYPTE : *Le Caire*. — Société khédiviale de Géographie.

- 29 FINLANDE : *Helsingfors*. — Fennia. — Société de Géographie.
30 PORTUGAL : *Lisbonne*. — Sociedade de Geographia de Lisboa.
31 — *Porto*. — Sociedade de Geographia Commercial do Porto.
32 SUISSE : *Genève*. — Le Globe.
33 — *Neufchâtel*. — Société Neufchâteloise de Géographie.
34 WURTEMBERG : *Stuttgart*. — Société Wurtembergeoise de Géographie.
-

2^e ET 3^e SECTIONS. — SCIENCES, LITTÉRATURE
ET BEAUX-ARTS

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

- 1 AISNE : *Château-Thierry*. — Société historique et archéologique de Château-Thierry.
2 — *Laon*. — Société académique.
3 — *Saint-Quentin*. — Société académique des sciences, belles-lettres, agricole et industrielle.
4 — *Soissons*. — Société archéologique, historique et scientifique.
5 ALLIER : *Moulins*. — Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais.

- 6 ALPES-MARITIMES : *Nice*. — Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation des Alpes-Maritimes.
- 7 — *Nice*. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
- 8 ARDÈCHE : *Privas*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Ardèche.
- 9 AUBE : *Troyes*. — Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.
- 10 AUDE : *Carcassonne*. — Société des arts et des sciences.
- 11 — *Narbonne*. — Commission archéologique et littéraire.
- 12 AVEYRON : *Rodez*. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
- 13 BOUCHES-DU-RHÔNE : *Aix*. — Académie des sciences, agriculture arts et belles-lettres.
- 14 — *Marseille*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 15 — *Marseille*. — Société de statistique.
- 16 — *Marseille*. — Comité médical des Bouches-du-Rhône.
- 17 CALVADOS : *Caen*. — Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres.

- 18 CALVADOS : *Caen.* — Société des Antiquaires de Normandie.
- 19 — *Caen.* — Société Linnéenne de Normandie.
- 20 — *Caen.* — Société des beaux-arts.
- 21 CHARENTE : *Angoulême.* — Société archéologique et historique de la Charente.
- 22 CHARENTE-INFÉRIEURE : *La Rochelle.* — Société des belles-lettres, sciences et arts.
- 23 — *Saintes.* — Revue de Saintonge et d'Aunis. — Bulletin de la Société des Archives historiques.
- 24 CHER : *Bourges.* — Société historique, littéraire, statistique et scientifique du Cher.
- 25 COTE-D'OR : *Dijon.* — Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- 26 — *Dijon.* — Société Bourguignonne d'histoire et de géographie.
- 27 — *Semur.* — Société des sciences historiques et naturelles.
- 28 — *Beaune.* — Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.
- 29 COTES-DU-NORD : *Saint-Brieuc.* — Société d'émulation des Côtes-du-Nord.
- 30 — *Saint-Brieuc.* — Société archéologique et historique.
- 31 CREUSE : *Guéret.* — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
- 32 DOUBS : *Besançon.* — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

- 33 DOUBS : *Besançon*. — Société d'émulation.
- 34 — *Montbéliard*. — Société d'émulation.
- 35 DROME. — *Romans*. — Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence.
- 36 EURE : *Évreux*. — Société libre d'agricult., sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.
- 37 FINISTÈRE : *Morlaix*. — Société d'études scientifiques du Finistère.
- 38 — *Quimper*. — Société archéologique du Finistère.
- 39 GARD : *Nîmes*. — Académie de Nîmes.
- 40 GARONNE (Haute-) : *Toulouse*. — Académie des jeux floraux.
- 41 — *Toulouse*. — Académie de législation.
- 42 — *Toulouse*. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
- 43 — *Toulouse*. — Société académique franco-hispano-portugaise.
- 44 — *Toulouse*. — Société d'histoire naturelle.
- 45 — *Toulouse*. — Société archéologique du Midi de la France.
- 46 GIRONDE : *Bordeaux*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 47 — *Bordeaux*. — Société Linnéenne de Bordeaux.
- 48 — *Bordeaux*. — Société des sciences physiques et naturelles.

- 49 HÉRAULT : *Béziers*. — Société archéologique, scientifique et littéraire.
- 50 — *Montpellier*. — Académie des sciences et lettres.
- 51 ILLE-ET-VILAINE : *Rennes*. — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine.
- 52 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, du département d'Indre-et-Loire.
- 53 ISÈRE : *Grenoble*. — Académie delphinale.
- 54 — *Grenoble*. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère.
- 55 LANDES : *Dax*. — Société de Borda.
- 56 LOIRE (Haute-) : *Le Puy*. — Société agricole et scientifique de la Haute-Loire.
- 57 LOIRE-INFÉRIEURE : *Nantes*. — Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 58 — *Nantes*. — Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 59 — *Nantes*. — Revue de Bretagne et de Vendée.
- 60 LOT : *Cahors*. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques.
- 61 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.
- 62 — *Angers*. — Société nationale d'agriculture, sciences et arts.

- 63 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Société industrielle et agricole.
- 64 MANCHE : *Cherbourg*. — Société des sciences naturelles et mathématiques.
- 65 MARNE : *Châlons-sur-Marne*. — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.
- 66 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Académie de Stanislas.
- 67 MORBIHAN : *Vannes*. — Société polymathique du Morbihan.
- 68 NORD : *Cambrai*. — Société d'émulation.
- 69 — *Douai*. — Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord.
- 70 — *Dunkerque*. — Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.
- 71 — *Lille*. — Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
- 72 — *Lille*. — Société régionale des architectes du nord de la France.
- 73 — *Valenciennes*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 74 — *Roubaix*. — Société d'émulation.
- 75 OISE : *Beauvais*. — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
- 76 — *Compiègne*. — Société française d'archéologie.
- 77 PAS-DE-CALAIS : *Arras*. — Comité des antiquités départementales et monuments historiques du Pas-de-Calais.

- 78 PAS-DE-CALAIS : *Boulogne-sur-Mer*. — Société académique.
- 79 — *Saint-Omer*. — Société des antiquaires de la Morinie.
- 80 PYRÉNÉES-ORIENTALES : *Perpignan*. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
- 81 RHONE : *Lyon*. — Société littéraire, historique et archéologique.
- 82 — *Lyon*. — Société des sciences, belles-lettres et arts.
- 83 SAONE-ET-LOIRE : *Autun*. — Société éduenne.
- 84 — *Châlon-sur-Saône*. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
- 85 — *Châlon-sur-Saône*. — Société d'histoire et d'archéologie.
- 86 — *Macon*. — Académie des arts, sciences, belles-lettres et d'agriculture.
- 87 SARTHE : *Le Mans*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 88 — *Le Mans*. — Société historique et archéologique.
- 89 SAVOIE : *Chambéry*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 90 — *Chambéry*. — Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.
- 91 SAVOIE (Haute-) *Annecy*. — Société florimontane.

- 92 SEINE : *Paris*. — Société académique indo-chinoise de France.
- 93 — *Paris*. — Société de Médecine de Paris.
- 94 — *Paris*. — Société philotechnique.
- 95 — *Paris*. — Bibliothèque de la Sorbonne.
- 96 — *Paris*. — Société des Antiquaires de France.
- 97 — *Paris*. — Société de topographie de France.
- 98 — *Paris*. — Société des sciences naturelles de l'ouest de la France.
- 99 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société havraise d'études diverses.
- 100 — *Le Havre*. — Société des sciences et arts agricoles.
- 101 — *Rouen*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 102 — *Rouen*. — Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.
- 103 SEINE-ET-MARNE : *Fontainebleau*. — Société historique et archéologique du Gâtinais.
- 104 — *Meaux*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 105 SEINE-ET-OISE : *Versailles*. — Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.
- 106 — *Versailles*. — Société des sciences morales, des lettres et des arts.
- 107 SOMME : *Abbeville*. — Société d'émulation.

- 108 SOMME : *Amiens*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 109 — *Amiens*. — Société des Antiquaires de Picardie.
- 110 — *Amiens*. — Société Linnéenne du nord de la France.
- 111 TARN-ET-GARONNE : *Montauban*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.
- 112 VAR : *Draguignan*. — Société d'études scientifiques et archéologiques.
- 113 — *Toulon*. — Académie du Var.
- 114 VIENNE : *Poitiers*. — Société des Antiquaires de l'Ouest.
- 115 VIENNE (Haute-) : *Limoges*. — Société archéologique et historique du Limousin.
- 116 VOSGES : *Epinal*. — Société d'émulation.
- 117 — *Saint-Dié*. — Bulletin de la Société philomathique vosgienne.
- 118 YONNE : *Auxerre*. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- 119 — *Sens*. — Société archéologique.
- 120 — *Avallon*. — Société d'études.
- 121 CONSTANTINE : *Bône*. — Académie d'Hippone.
- 122 — *Constantine*. — Société archéologique du département de Constantine.
- 123 COCHINCHINE : *Saïgon*. — Société des études indochinoises de Saïgon.
- 124 ÎLE DE LA RÉUNION : *Saint-Denis*. — Société des lettres, sciences et arts.

- | | | |
|-----|---------------------|--|
| 125 | MINISTÈRE | <i>Revue des Travaux scientifiques.</i> |
| 126 | DE L'INSTRUCTION | <i>Bulletin du Comité des Travaux</i> |
| | PUBLIQUE | <i>historiques et scientifiques.</i> |
| 127 | ET DES | <i>Bulletin archéol. du comité des</i> |
| | BEAUX-ARTS | <i>travaux hist. et scientifiques.</i> |
| 128 | — | <i>Répertoire des trav. historiques.</i> |
| 129 | — | Musée Guimet. |
| 130 | (Ordon. du 27 juil- | Biblioth. des sociétés savantes. |
| 131 | let 1845. Art. 2) | — — |
| 132 | MINISTÈRE | Archives de médecine navale. |
| 133 | DE LA | <i>Revue maritime et coloniale.</i> |
| 134 | MARINE | Société des études maritimes et
coloniales. |
| 135 | MINISTÈRE | Service géographique. |
| | DES COLONIES | |

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

- 136 ALSACE-LORRAINE : *Colmar.* — Société d'histoire naturelle.
- 137 — — — *Metz.* — Académie de Metz.
- 138 AMÉRIQUE : *Washington.* — Smithsonian Institution.
- 139 — — — *Washington.* — U.-S. Geological Survey.
- 140 — — — *Washington.* — National Academy of Sciences.
- 141 BELGIQUE : *Bruxelles.* — Société royale de botanique.
- 142 BRÉSIL : *Rio-de-Janeiro.* — Revista do observatório,

- 143 CROATIE : *Zagreb-Agram*. — Société d'histoire naturelle.
- 144 ITALIE : *Rome*. — Reale academia dei Lincei.
- 145 NORWÈGE : *Christiania*. — Académie royale des lettres, histoire et antiquités.
- 146 — *Christiania*. — Université royale.
- 147 RÉP. ARGENTINE : *Cordoba*. — Academia nacional de ciencias en Cordoba.
- 148 SUÈDE : *Lund*. — Université de Lund.
- 149 SUISSE : *Genève*. — Société Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).
- 150 — *Genève*. — Institut national genevois.
- 151 — *Genève*. — Société d'histoire et d'archéologie.
- 152 — *Neufchâtel*. — Société des sciences naturelles.
- 153 — *Zurich*. — Stadtbibliothek Zurich.
-

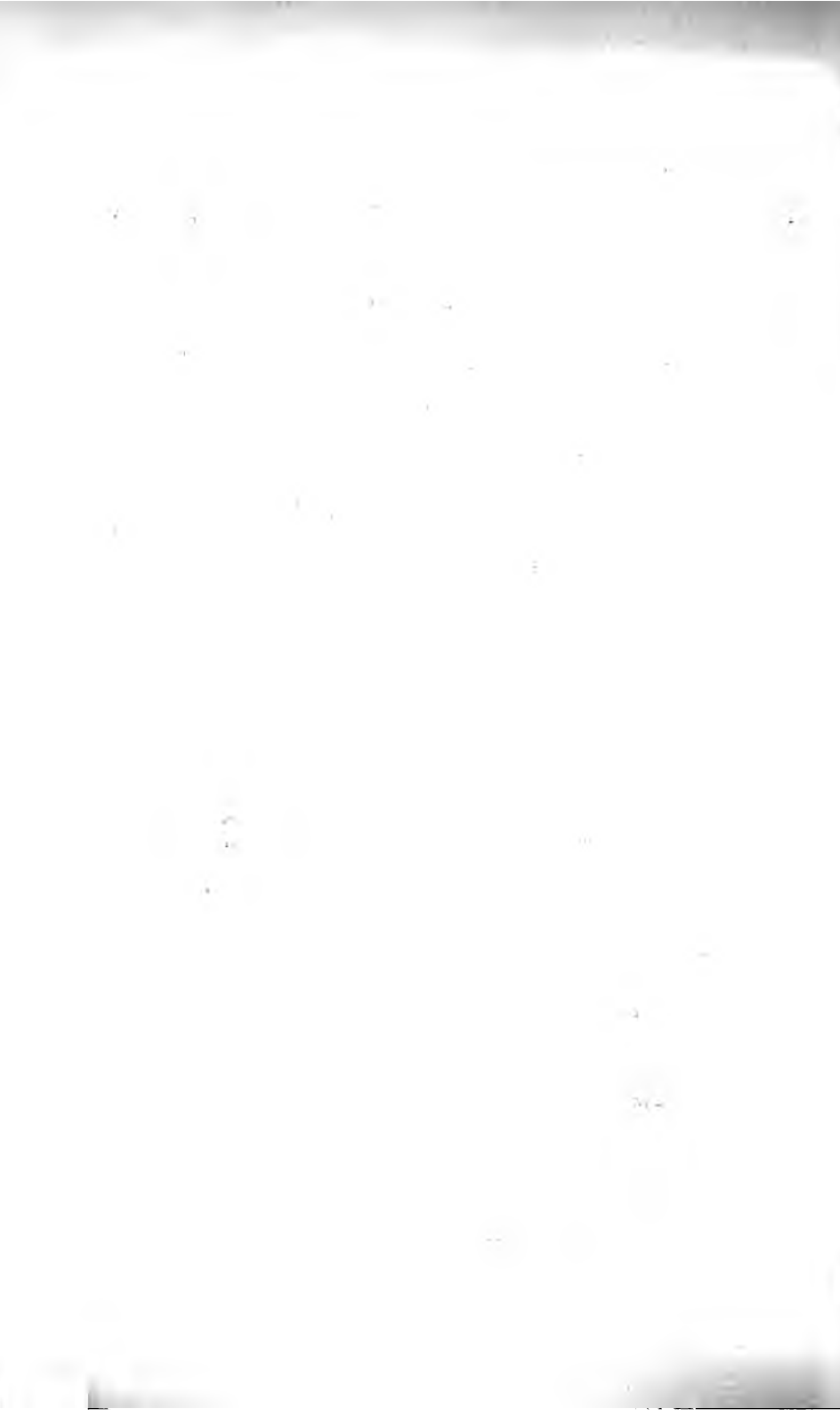


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>L'Art Breton</i> (du XIII ^e au XIV ^e siècle), par M. A. DE LORME . . .	5
<i>L'Ombrelle</i> (comédie en un acte), par M. ED. LANGERON . . .	67
<i>Une Vocation imprévue</i> , par M. le contre-amiral GALACHE . . .	113
<i>O Primavera</i> , par M ^{me} PERDRIEL-VAISSIÈRE.	119
<i>Essai sur Machiavel</i> , par M. ED. LANGERON	121
<i>L'Esclave</i> , par M. J. HÉBERT.	163
<i>Les de Guichen</i> , par M. A. KERNÉIS	187
<i>Navarin</i> , —	218
<i>Brest — Les Maisons</i> , —	233
Conférences faites à la salle de la Bourse pendant l'année	
1896-97	253
Compte de gestion, par M. E. FOURNIER	255
Listes des Membres de la Société	257
Membres honoraires	258
Membres résidents.	259
Membres correspondants	268
Liste des Académies, Sociétés savantes :	
Première Section : Géographie. — Sociétés françaises. . .	271
— — — Sociétés étrangères. . .	272
2 ^e et 3 ^e Sections : Sciences, Littérature et Beaux-Arts. —	
— — — Sociétés françaises. . .	273
— — — Sociétés étrangères. . .	282





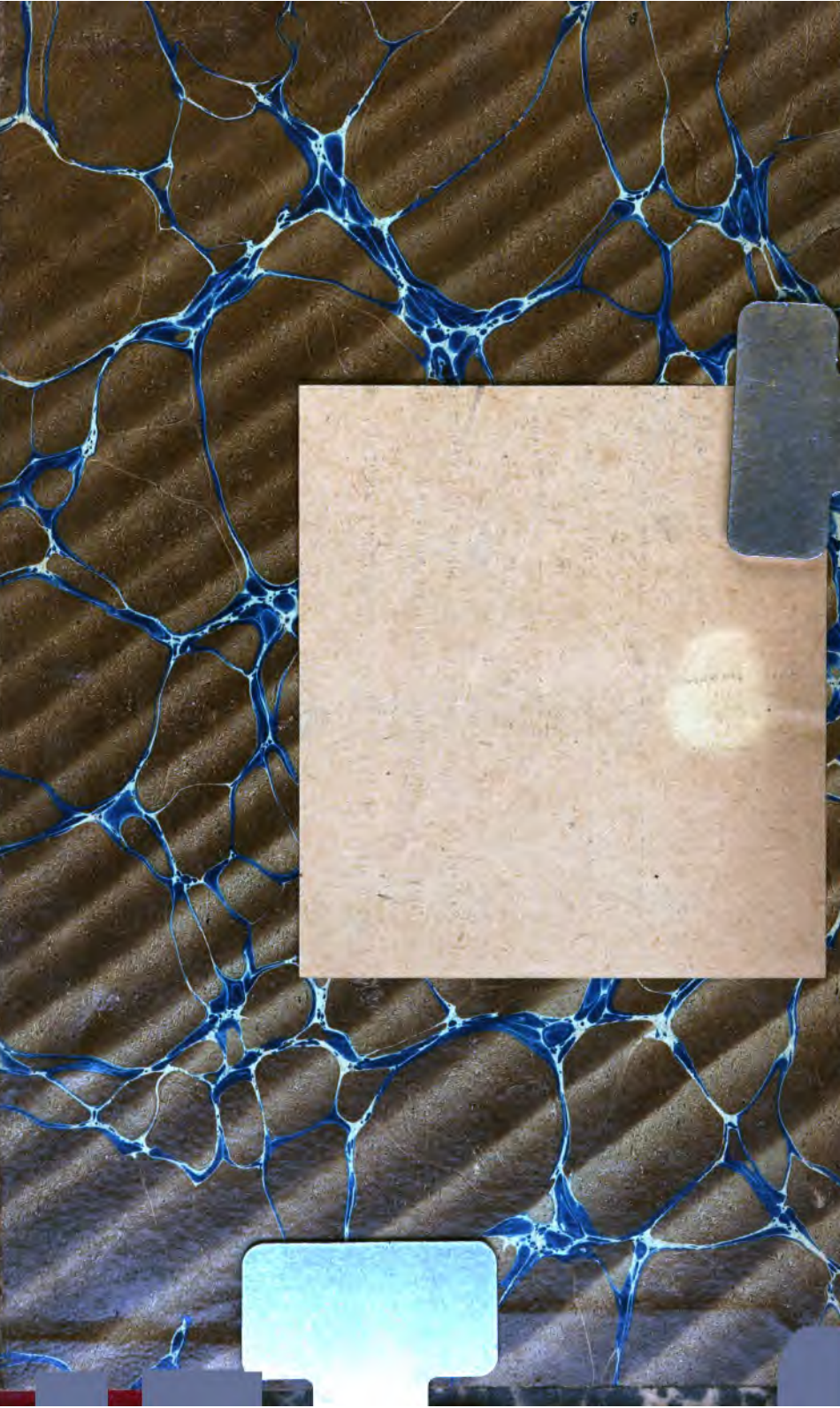












3 2044 100 905 660

